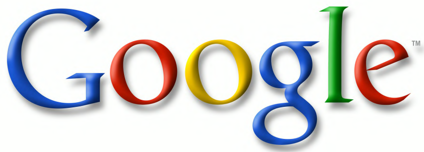
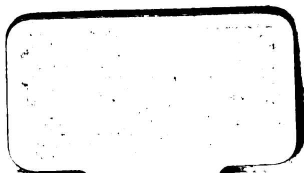
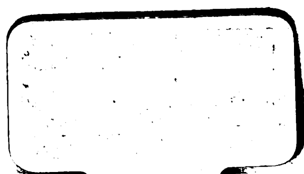







CASE
SHELF
5
BRYNKINALT
LIBRARY.



Le Siege de Vienne. Tome 2.



Que votre Majesté daigne ne pas me condamner avant de m'avoir entendu

LE SIÉGE
DE VIENNE.

ROMAN HISTORIQUE,

Traduit de l'Allemand de Madame Caroline Pichler;

PAR MADAME LA BARONNE

ISABELLE DE MONTOLIEU;

ORNÉ DE TROIS GRAVURES.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorans.

J.-B. Rousseau.

TOME DEUXIÈME.

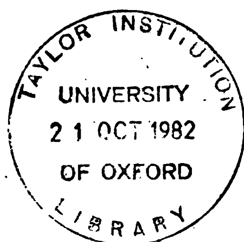
PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

Rue Hautefeuille, n° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR LE CAPITAINE DUPERREY.

1826.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 OCT 1982
OF OXFORD
LIBRARY

LE

SIÉGE DE VIENNE.

PENDANT qu'on prenait toutes ces mesures à l'extérieur pour se mettre sur un pied de défense respectable, on pressait dans l'intérieur le recrutement, et l'on établissait des grands magasins. Toutes ces mesures remplissaient les ames de crainte. Madame de Dunerwald ne pouvait penser sans frémir à l'explosion d'une guerre terrible à laquelle son mari devait prendre part, et dans laquelle il serait exposé à mille dangers. Cependant, ainsi qu'il arrive toujours à l'approche de ces grands événemens qui ébranlent le monde entier, les deux plus puissans ressorts du cœur humain, la crainte et l'espérance étaient en jeu, et on saisissait avec avidité tous les bruits, tantôt alarmans, tantôt rassurans qui variaient chaque jour. Un matin, on répandait le bruit que

les différens entre les puissances allaient s'arranger, et que la paix ne serait point troublée; et le soir, on disait au contraire qu'une guerre terrible était inévitable; que tel ou tel prince se refusait à fournir son contingent; que la France armait en faveur des Turcs; que Sobieski se refusait à l'alliance que l'Autriche lui proposait, ou qu'il la mettait à un prix trop élevé. C'est ainsi que les habitans de Vienne, il y a cent cinquante ans, étaient en proie aux incertitudes, aux angoisses, comme on l'a été si souvent de nos jours. Cependant, peu à peu on reçut les nouvelles les plus authentiques que les troupes de l'empereur se rassemblaient en nombre considérable sous les ordres du prince Charles de Lorraine, de ce héros si généralement vénéré; que l'électeur de Bavière avait promis des forces auxiliaires très respectables, et enfin que le roi de Pologne s'était décidé en faveur de l'Autriche. Ce dernier événement, si desiré, rendit surtout l'espoir à tous les Autrichiens. Telle était la renommée de ce prince, la considération dont il jouissait personnellement,

que la seule perspective de le voir s'allier à l'empereur et agir en faveur des opprimés, valait autant qu'une grande armée.

Bientôt après, le comte de Wallenstein que l'empereur avait envoyé à Varsovie pour négocier cette importante affaire, revint à Vienne, porteur d'une réponse affirmative, et fut suivi d'un envoyé extraordinaire du roi Sobieski et de la République, chargé de stipuler avec le cabinet impérial, les articles du traité d'alliance, et de concerter les mesures à prendre pour atteindre le but qu'on se proposait.

Quelque critiques que fussent à cette époque les circonstances dans lesquelles se trouvaient la cour et le pays, l'empereur Léopold avait trop de considération pour son nouvel allié, et un sentiment trop élevé de la dignité de la couronne impériale pour ne pas mettre de côté toutes ses inquiétudes pour recevoir l'envoyé de son auguste ami, avec toute la grandeur, tout le calme et toute la magnificence qui distinguaient sa cour en temps de paix. L'audience de réception

du ministre polonais, le dîner, le bal paré dans les appartemens eurent lieu avec le même ordre, la même étiquette, dont l'empereur et sa famille s'entouraient toujours.

Madame de Dunerwald, se flattant toujours que l'alliance du roi de Pologne engagerait la Porte à renoncer à son attitude hostile, avait repris sa gaîté; elle avait assisté à toutes les fêtes de la cour, qu'on avait déja données à l'envoyé polonais; et elle fit tant d'instances auprès de sa mère pour obtenir la permission de mener Catherine à l'une de celles qui devaient se donner encore, que madame de Praising céda. Après de longues discussions, il fut décidé que l'on procurerait à mademoiselle de Volkersdorf le plaisir de voir un grand opéra pour se faire une idée de ce spectacle, alors unique dans son genre, différent des autres fêtes, et qui, bornant au rôle de spectatrice, paraissait plus convenable à une future religieuse.

Pour celui qui devait être donné à cette occasion, on avait construit d'après un plan tout nouveau une salle de spectacle sur le grand bassin

dans les jardins de la Favorite, maison de plaisance de l'empereur; cette salle était très vaste et décorée avec autant de richesse que d'élégance. Catherine entendait parler continuellement des préparatifs de cette soirée, du plaisir qu'elle promettait, et s'en faisait l'idée la plus riante et la plus agréable. Elle était ravie d'avoir l'occasion de se parer d'une très belle robe que son oncle de Ferroney lui avait donnée à Presbourg, qu'elle n'avait mise qu'une seule fois et qui avait eu beaucoup de succès. Julie présida à sa toilette, à sa coiffure; elle y mit tout le goût qu'elle possédait elle même, arrangea la jolie robe suivant la mode du jour, et y ajouta plusieurs petits ornemens qui rendirent son costume aussi riche qu'élégant. Sa robe était d'étoffe de soie à fond vert tendre, brochée de fleurs en couleurs vives avec un liseré d'argent; elle serrait étroitement sa taille et retombait en plis très étendus jusqu'aux pieds; le bas était garni de larges dentelles d'argent; les manches très amples, très gonflées, s'ouvraient en ceintre au pli du coude,

et se terminaient par de longues engageantes en dentelles de Flandre, qui entouraient avec grace ses bras, si blancs, si arrondis. Le manteau à queue, de rigueur à la cour, était de satin vert foncé, élégamment troussé sur les hanches, et traînant au loin derrière elle. Un tour des plus belles dentelles bordait et voilait à demi sa jolie poitrine que madame Praising avait encore ornée d'un superbe collier de plusieurs rangs de belles perles fines; c'était un bijou de famille qu'elle lui avait prêté, et qui faisait ressortir à merveille la blancheur de sa peau. La femme de chambre de Julie la coiffa suivant la mode en rassemblant autour du front ses beaux cheveux bruns en boucles qui s'élevaient graduellement, laissant un espace au milieu où l'on voyait briller une natte de cheveux lisses; des deux côtés, les boucles étaient retenues par des cordons de perles. A son bras gauche pendait, à un ruban vert broché en argent, un très bel évantail en nacre de perles.

Nos dames d'aujourd'hui trouveront sans doute

cette toilette bien raide, bien lourde et de mauvais goût; mais alors elle passait pour être très belle, très élégante et fut généralement admirée. Catherine elle-même ne put s'empêcher de sourire avec complaisance à sa parure en la voyant dans une grande glace, et de penser qu'il serait triste de l'échanger contre une guimpe et un bandeau. Elle attendait avec impatience l'arrivée de Julie qui devait venir la prendre dans son équipage; les minutes lui paraissaient des heures. Enfin, elle entendit rouler une voiture, il n'en passait guère d'autre dans cette rue écartée que celle de madame de Danerwald, elle ne put donc s'y méprendre; c'était en effet le lourd carrosse de gala avec son impériale ronde, son cocher en grande perruque, en petit chapeau galonné, en belle et riche livrée, deux grands laquais dans le même costume et un petit nègre à la portière sur le marche pied. Cet équipage s'arrêta devant la porte; madame de Danerwald en sortit; un immense capuchon noir couvrait sa tête et sa coiffure, une longue pelisse d'hermine envelop-

pait sa taille. Catherine, après s'être montrée à madame de Praising dans toute sa gloire, se couvrit aussi d'un grand manteau; elle allait se précipiter dans la voiture, mais Julie voulait aussi se faire voir à sa mère et l'embrasser; elle ôta et remit le capuchon, la pelisse, et l'on partit. . . .

Le trajet était long; il fallait traverser beaucoup de rues avant de sortir de la ville. La nuit commençait; à peine pouvait-on distinguer les objets; les glacis n'étaient pas éclairés comme aujourd'hui par de nombreux réverbères; cependant à cause de la fête on avait illuminé avec des torches de résine la route qui conduisait de la porte de la ville à la Favorite. Catherine fut frappée à cet aspect et plus encore de la longue file de voitures dont celle de madame de Dunerwald faisait partie et n'avançait que bien lentement, s'arrêtant à chaque instant après avoir fait quelques pas, tandis que celles qui revenaient en sens contraire allaient beaucoup plus vite et se dispersaient dans toutes les directions. La richesse des équipages dorés, des livrées galonnées,

l'éclat des flambeaux portés par des coureurs, les militaires sous les armes, les patrouilles de gardes à cheval pour écarter la foule du peuple qui se pressait pour voir passer les voitures, tout ce fracas étonnait la jeune provinciale qui exprimait sa surprise avec une joie enfantine. Enfin la voiture s'arrêta devant le perron; la riche livrée de l'empereur, dont une partie portait encore le costume espagnol, était placée des deux côtés sur les marches d'un large escalier; on parvenait à la salle de spectacle par une longue allée d'orangers, de grenadiers, d'aloès, qui formaient un jardin d'hiver, éclairé par plus de cent lustres. La salle offrit à Catherine un nouveau sujet de surprise. Dans ce temps là, il n'y avait pas même dans toutes les grandes villes, un théâtre permanent; Presbourg n'en avait point, et l'on y parlait de l'opéra de Vienne comme d'une chose merveilleuse. La salle était éclairée par une multitude de lustres en cristal, suspendus au plafond, et d'autres répétés par des glaces. Entre les draperies rouges garnies en

or, qui tapissaient les loges, à quelque distance en arrière de l'orchestre, étaient de longues lignes de chaises, de tabourets assignés aux spectateurs, suivant leur rang; ceux destinés à madame de Dunerwald et à sa compagne, à dossiers élevés, étaient près des places occupées par les seigneurs et les dames de la cour. Le décor de l'avant-scène était magnifique; la toile représentait un paysage si bien peint que les arbres semblaient agités par le vent au moindre mouvement du rideau, et l'aigle à deux têtes tout en or, qui couronnait cette décoration, semblait planer dans les airs. Catherine se croyait dans un pays de féerie, et faisait questions sur questions à Julie sur tant d'objets nouveaux pour elle. Madame de Dunerwald y répondait avec une extrême complaisance en s'amusant et de l'ignorance de sa jeune amie et de ses jugemens (souvent très justes) sur tout ce qu'elle voyait. Enfin, un murmure se répandit dans la salle; tout le monde se leva en même temps; tous les regards se tournèrent vers la porte. Ce mouvement, suivi tout-à-coup

d'un silence absolu, annonçait l'arrivée de la cour; Julie eut soin de placer Catherine de manière à ce qu'elle pût tout voir et tout observer, et lui nomma à mesure les différens personnages. D'abord entrèrent des gardes du corps, le sabre à la main; puis des gens de livrée en habits à pans noirs galonnés en or; puis des pages en costume espagnol écarlate et or, suivis du grand maître des cérémonies avec son bâton à gros pommeau d'or. Ensuite on vit paraître l'empereur lui-même, entouré et suivi d'une foule de chambellans et de ministres en grand costume; et de l'envoyé de Pologne, avec sa suite, dont l'ample et brillant costume national contrastait avec celui de la cour. Madame de Dunerwald fit remarquer l'empereur à Catherine; elle le trouva si différent de l'image qu'elle s'en était faite d'après les récits de madame de Praising, qu'elle put à peine se persuader que ce fût là ce galant chevalier venant au-devant de son épouse. C'était un homme au-dessus de l'âge moyen, d'une taille mince et peu élevée; son costume était celui de

la cour d'Espagne, d'une étoffe de soie noire fort épaisse, garni sur toutes les coutures d'une dentelle en or très plissée; il avait le manteau à l'espagnole qui descendait jusqu'aux genoux; une cravate de la plus belle dentelle de Flandre flottait sur sa poitrine; de longues et amples manchettes de la même dentelle tombaient jusqu'au bout de ses doigts, et à son côté pendait une épée dont la poignée étincelait de diamans. Il portait à la main son chapeau à l'espagnole et de velour noir surmonté de grandes plumes d'autruches et d'une superbe agraffe de diamans, qui rappela seule à Catherine son entrevue romanesque avec sa première épouse; mais ses traits altérés par l'âge, son visage pâle et sérieux, et sa grande lèvre inférieure, qui lui donnait un air de mauvaise humeur, ôtaient toute idée d'un héros de roman. Cependant le respect qu'on lui témoignait l'empêcha de s'y méprendre. Il était suivi par l'impératrice Eléonore, magnifiquement vêtue. Mais sa figure vieillie qui ne pouvait jamais avoir été belle; l'expression d'austérité et de contrition dévote répan-

due dans tout son être, contrastait d'une manière frappante avec sa riche parure, sous laquelle on savait qu'elle portait tous les instrumens de torture d'une pénitente, un cilice et des liens garnis de pointes de fer aux bras et aux jambes. Catherine soupira, en pensant qu'elle serait peut-être un jour condamnée au même supplice, sous l'habit de laine des religieuses, au lieu des robes d'étoffes brodées d'or de l'impératrice et des dames de sa suite, qui éblouissaient les yeux. La cour ayant pris place dans ses loges, ce fut le signal pour toute l'assemblée de se rasseoir. Catherine tournait de tous côtés sa jolie tête, et questionnait encore sa compagne, lorsque les premiers sons d'une bruyante symphonie fermèrent sa bouche, et que le pouvoir de l'harmonie s'empara de tout son être. Jusqu'alors son ame entière avait été dans ses yeux; il lui semblait maintenant qu'elle était plongée dans un océan de délices par les sons ravissans qui frappaient ses oreilles. Elle écoutait, immobile comme une statue, de peur que le plus léger mouvement ne lui en fît perdre

quelques-uns ; elle aurait voulu pouvoir retenir sa respiration.

Bientôt la toile se leva ; l'opéra était intitulé *Angélique et Alcine*. Il était tiré d'un épisode du Roland Furieux de l'Arioste ; la scène représentait un superbe salon dans le pavillon d'Alcine (1) ; les acteurs réunissaient les costumes du siècle de Charlemagne, avec le goût et la richesse du temps où l'opéra se jouait. Les paladins portaient sous leurs casques de grandes perruques carrées, dont les boucles descendaient jusque sur la poitrine, et des espèces de petits jupons en baleine. La pièce commençait par un ballet, accompagné d'un chœur chantant de chevaliers et de nymphes qui annonçaient l'arrivée de leur souveraine. Alcine paraissait ensuite entourée de Médor, Roger, Bradamante, avec leur [illegible]

(1) Cet opéra a véritablement été joué à Vienne au palais de la Favorite, devant l'empereur Léopold, à un théâtre bâti sur le grand bassin ; au second acte, le plancher disparaissait et des bateaux voguaient sur l'eau. On a encore le *libretto* de ce spectacle, orné de gravures.

breuse suite, puis après la belle Angélique. Dans le cours de la pièce, le plancher disparut subitement, et fit place à un lac limpide, couvert de bateaux. On voyait paraître tous les monstres marins et terrestres; un combat naval, des batailles, un ballet de fées, une quantité de métamorphoses opérées par la baguette de la magicienne Alcine, et le tout se terminait par une décoration de circonstance. Des transparens, dans une forêt de lauriers, laissaient lire des inscriptions et devises en l'honneur de l'auguste maison d'Autriche, et de son nouvel allié, le roi de Pologne. Catherine, transportée dans un monde d'enchantemens, dont elle n'avait nulle idée, éprouvait tour-à-tour les émotions les plus variées : elle passait du ravissement à la terreur, de la joie à la tristesse; enfin, dans un entr'acte assez long, où l'on offrait des rafraîchissemens, elle put un peu se recueillir, sortir du monde imaginaire où le spectacle l'avait transportée, et revenir aux objets réels qui l'entouraient. Elle recommença à s'entretenir avec Julie, et à se

faire nommer les personnes qui composaient la suite de l'empereur. Julie lui indiqua plusieurs hommes distingués, soit par leur rang, soit par leur réputation, les ministres, les généraux, le célèbre Montécuculli, le prince Lobrowitz, etc., etc. Mais elle trouvait que leurs figures ne répondaient point à leur importance; aucun ne pouvait, à cet égard, être comparé au comte Zrini, et à son cousin Sandor. Les dames de la cour, dans leur riche parure, et les jolis pages, dans leur costume espagnol, debout, derrière le siége de leur maître, attiraient beaucoup plus ses regards et son admiration. En jetant ainsi les yeux tout autour de la salle, et passant en revue toutes les figures, l'une après l'autre, tout-à-coup elle en aperçut une qui la remplit à la fois de surprise, et lui causa la plus violente émotion. Elle ne pouvait en croire ses yeux, et pensait qu'elle se trompait. Elle détourna la vue; mais involontairement elle se porta de nouveau sur cet objet. Ce n'était point une illusion; oui, c'était bien lui, Zrini, l'époux de sa sœur; l'homme qui avait eu

une influence si funeste sur son propre sort. Placé non loin d'elle, dans son brillant costume hongrois, il s'entretenait vivement avec une dame, moins distinguée par son peu de beauté, que par la richesse excessive de sa toilette, et par le rang qu'elle paraissait occuper. Catherine ne l'apercevait d'abord que de profil, et se penchait en avant pour tâcher de le voir en face, lorsque tout-à-coup il se tourna lui-même du côté où elle était assise. Il la vit, et elle remarqua un mouvement subit sur sa belle physionomie : elle crut qu'il allait s'approcher d'elle et lui parler; d'avance, en proie à mille sentimens pénibles, elle réfléchissait à la manière dont elle lui répondrait, et s'efforçait à contenir son émotion, pour n'être pas remarquée. Mais au lieu de la saluer, comme elle s'y attendait, il se détourna presque aussitôt, comme si elle lui eût été entièrement étrangère, et continua, d'un air très calme, sa conversation avec sa voisine. Catherine en fut surprise, et ne put se l'expliquer, qu'en pensant que ne la sachant point à Vienne,

il ne l'avait pas reconnue. Il la regarda encore plusieurs fois, mais avec une indifférence marquée. Il était si près d'elle; elle savait qu'il avait la vue très bonne, et ce n'était point encore la mode de se faire passer pour myope; il ne pouvait donc la méconnaître. Si elle n'était plus l'objet de sa préférence, un autre lien les unissait, puisqu'elle était sa belle-sœur. Cependant il ne lui faisait aucun signe, pas un coup d'œil amical, pas un sourire. Elle en fut profondément blessée, affligée, et cherchait à deviner quelle pouvait être la cause d'un tel manque d'égards, lorsqu'une conversation tenue derrière elle, entre une dame âgée et une plus jeune personne, captiva son attention.

— Voyez donc, disait la première à sa voisine, comme le beau comte Zrini fait la cour à la fière nièce du premier ministre. On dit qu'il songe à l'épouser.

— A quoi pensez-vous? répondit l'autre dame; elle est si laide!

— J'en conviens, reprit la première; mais

elle est si riche! Zrini a peu de fortune; les écus cacheront les cicatrices de la petite vérole.

— Il m'est impossible, dit vivement la plus jeune, de croire le comte Zrini assez vil, pour s'unir à une femme aussi peu jolie et si peu aimable que l'est la comtesse de***, uniquement pour son or.

— Vous le connaissez donc bien peu, reprit la plus âgée. Zrini est ambitieux jusqu'au fond de l'ame; il ne recherche que le rang, l'éclat et la faveur; il est bouffi d'orgueil, de vanité. Et qui pourrait mieux satisfaire ces passions, que l'oncle opulent et puissant de cette jeune personne? La perspective d'un gouvernement dans quelque province qu'elle lui apporterait en dot, suffirait déjà pour le consoler de la laideur et de la maussaderie de sa femme; il ne la regardera ni ne l'écoutera, et il en trouvera assez d'autres à qui adresser ses hommages.

— Je n'en doute pas, dit en riant la plus jeune; il a tout ce qu'il faut pour plaire et captiver: de l'esprit, des talens, de l'adresse, du

savoir faire, et une belle figure. Il est fait pour fournir la plus brillante carrière, et n'a pas besoin de la protection du ministre et de la main de sa laide nièce pour obtenir toutes les places. Ne savez-vous pas qu'il est le favori de l'empereur?

— Que vous devenez éloquente pour faire l'éloge de ce Zrini!

— Je ne fais que lui rendre justice; tout le monde reconnaît ses avantages. On sait que Zrini ne peut manquer d'être très riche et très puissant, et qu'il aurait pu choisir entre les premiers et les meilleurs partis de l'empire.

— Je ne suis point de cet avis, dit avec aigreur la première. Il n'a point de fortune; tous les biens de sa famille ont été confisqués, et l'on y réfléchira avant de donner sa fille au fils d'un homme qui a péri sur l'échafaud.

— Si tant est, reprit sa jeune protectrice, qu'on puisse lui reprocher un tel malheur, dont il est certes bien innocent, la prédilection de l'empereur a complétement lavé son nom. Qui

oserait encore y penser, lorsque le monarque lui-même paraît l'avoir oublié?

— Vous êtes aussi trop engouée de ce séducteur, reprit la dame âgée; on dirait, en vérité, qu'il vous a tourné la tête comme à tant d'autres femmes dont il a causé la perte. C'est la célébrité qu'il recherche; et sans doute, si vous n'étiez pas déjà mariée, vous espéreriez le fixer.

— Vous devenez piquante, madame, dit la jeune dame d'une voix altérée; mais vous vous trompez, et mes éloges sont tout-à-fait désintéressés. Je sais positivement que le comte Zrini est déjà marié.

— Marié! comment donc? (On comprend qu'ici Catherine redoubla d'attention.)

— Oui, marié avec une dame flamande.

La vieille dame éclata de rire. — Ah! ah! ah! croyez à belle histoire! J'en ai aussi entendu parler, une marquise de Villecamp, n'est-ce pas cela? N'en croyez rien; cette femme n'est que sa maîtresse.

— Non, pas du tout, répondit la jeune dame

(que Catherine aurait voulu embrasser); elle est veuve d'un officier flamand: une femme du meilleur ton, remplie de graces et d'esprit, chez qui se rassemble tout ce qui passe à Paris pour en avoir; enfin, une femme délicieuse à tous égards.

— Oui, oui, je crois bien qu'elle est jolie et amusante; une femme laide et maussade ne conviendrait pas au métier qu'elle fait; mais, moi, je sais positivement que c'est une créature très méprisable: aucune femme qui a soin de sa réputation ne la voit à Paris. Il n'y a que des hommes ou des femmes de son espèce qui aillent chez elle; elle ne jouit d'aucune considération quelconque.

— Mais qui est-ce donc? En savez-vous davantage?

— Oui, sûrement; c'est une religieuse qu'il a enlevée de son couvent, qu'il a menée ou envoyée à Paris, afin de vivre avec elle tout à son aise dans cette grande ville. S'il était marié, si c'était une personne de naissance, ou seulement d'une

bonne réputation, pourquoi ne l'aurait-il pas amenée avec lui pour la présenter à la cour? Pourquoi ne porte-t-elle pas son nom?

— Peut-être des raisons de famille....

— Vous avez trop de bonté; ce n'est qu'une intrigue toute ordinaire, un goût passager, comme il en a déja eu tant en sa vie, et qui finira dès qu'il sera rassasié de cette femme, ou qu'il en trouvera une autre qui lui plaira mieux; il épousera la laide comtesse, et donnera de l'argent à l'autre pour s'en débarrasser, ou il la cédera à quelque ami.

— Cela ne me paraît guère probable. Si, comme vous le dites, elle sortait du couvent, il est vraisemblable au moins qu'elle était vertueuse, jusqu'au moment où, pour son malheur, elle le vit pour la première fois, et l'aima.

— Je ne sais si elle était déja religieuse, ou novice, ou seulement pensionnaire dans le couvent d'où il l'a enlevée; mais vous m'avouerez qu'une jeune personne qui se sauve avec un homme, qui se fait entretenir par lui, et qui,

fût-elle même mariée en secret, consent à passer pour sa maîtresse dans l'opinion publique, ne peut pas avoir de bons principes. Quelle femme vertueuse se soumettrait à une position aussi avilissante ?

Ainsi parlait une femme respectable par son âge et la sévérité de ses principes ; et chacune de ses paroles était un coup de poignard pour la pauvre Catherine, lorsqu'un signal donné, et qui annonçait que le second acte de l'opéra allait commencer, imposa silence à toute l'assemblée. Catherine en avait malheureusement trop entendu, pour ne pas sentir dans quelle affreuse position sa sœur était placée, comme elle était sévèrement jugée, et combien peu de bonheur lui promettait son union mystérieuse, équivoque, avec un homme qui paraissait en rougir, au point de ne vouloir pas l'avouer, et d'avoir l'air d'en rechercher d'autres, tandis qu'il était légitimement marié avec celle qui lui avait tout sacrifié, et lui sacrifiait encore sa réputation.

Ces idées déchirantes empêchaient Catherine

de jouir du spectacle, vraiment magique, de ce second acte; c'est alors que le plancher construit sur l'eau s'enleva, et laissa voir deux îles entourées de véritables ondes, et plusieurs petites barques et nacelles, magnifiquement décorées, qui se mouvaient sur les eaux à coups de rames. Un volcan, produit par la baguette d'Alcine, était sur l'une des îles; ses flancs s'ouvrirent, et au milieu des flammes parut un monstre qui devait dévorer Angélique, enchaînée sur un rocher près du rivage. Ce monstre était pétrifié à l'aspect du bouclier de Roger, et métamorphosé par le magicien Atlant, en deux vaisseaux, etc., etc.

Tout ce spectacle, accompagné d'une musique ravissante et des danses les plus gracieuses, aurait encore enchanté davantage Catherine, que le premier acte; mais elle n'y trouvait plus aucun plaisir; elle était même hors d'état d'y faire attention; elle retrouvait seulement l'image de Zrini dans les méchans magiciens, et dans leurs sortiléges. La manière dont il avait fascié les yeux, et séduit le cœur de Ludmille, qu'elle comparait

à Angélique, exposée dans une île orageuse, au pied d'un volcan, isolée de tous ses amis, et près d'être dévorée par le monstre de la honte et de la calomnie. Hélas! Ludmille n'avait ni le vaillant Roger, ni la fidèle Bradamante, pour venir à son secours, à moins qu'elle-même et Sandor ne se chargeassent de ce rôle bien plus difficile, puisqu'ils n'avaient pas comme lui un bouclier magique, pour détruire les illusions mensongères. Cependant elle se promit de faire au moins tout ce qu'elle pourrait pour sauver sa sœur, et, lorsqu'elle aurait pris encore des renseignemens plus positifs, d'écrire à Sandor et à son oncle de Ferroney, tout ce qu'elle avait appris sur le triste sort de Ludmille, et sur la perfidie de son séducteur. Dès qu'elle eut pris cette résolution, elle retrouva un peu plus de calme, et put prêter quelque attention à la fin du spectacle et au départ de la cour, qui eut lieu dans le même ordre que l'arrivée. Aussitôt après que la cour se fut retirée, tous les spectateurs se pressèrent de sortir, pour retrouver leurs équipages. Catherine vit

que Zrini s'était joint au cortége de l'empereur, et qu'il avait accompagné la jeune dame qu'il avait entretenue pendant tout le spectacle, et qui était aussi de la suite de l'impératrice. Il passa même tout près de Catherine, sans daigner jeter sur elle un regard, ni lui faire le moindre signe de connaissance. Elle en fut de nouveau indignée, et s'affermit plus encore dans son dessein d'arracher sa sœur des mains de cet homme perfide. Enfin elle quittta aussi la salle, une des dernières, madame Dunerwald ayant voulu éviter la foule dans les corridors : elles en trouvèrent beaucoup encore sous le péristile, à l'entrée du château.

Julie avertit sa jeune compagne de rester toujours à ses côtés, aussi près que possible ; mais cela n'était pas facile ; à chaque instant elles étaient séparées par les laquais qui cherchaient leurs maîtres, pour les avertir que leur voiture était avancée. La presse, au lieu de diminuer, augmentait à chaque instant ; Catherine ne voyait autour d'elle que des personnes qui lui étaient entièrement étrangères. De temps en temps, seulement,

elle apercevait au milieu de la foule, la tête de madame de Dunerwald, cette dame étant très grande; mais elle en était séparée, et ne pouvait faire un pas pour la rejoindre. Tout-à-coup elle s'entend nommer à voix basse; elle en frémit: personne, à Vienne, ne la connaissait, que celui qui ne voulait pas la reconnaître, et dont elle crut distinguer le son de voix. Elle tourna la tête avec effroi, pour chercher d'où cette voix partait; et, quel fut son saisissement, lorsqu'elle vit très près d'elle, un homme, enveloppé d'un grand manteau qui couvrait même son visage, et qui, la nommant une seconde fois, ajouta: ayez pitié du plus malheureux des hommes; écoutez-moi, seulement, une minute. Elle ne pouvait plus s'y méprendre, c'était la voix de Zrini qui s'était penché près de son oreille, pour lui parler, et dont elle entrevit même les traits. Sa fierté, son courroux se réveillèrent; elle aurait voulu fuir, mais elle ne pouvait remuer: elle détourna la tête, sans lui répondre; mais il reprit: écoutez-moi, je vous en supplie au nom de Ludmille!

Le son de cette voix si douce, si harmonieuse, en lui rappelant le passé, ébranla sa résolution, et l'émotion de son cœur l'emporta sur la colère. Cependant sur sa physionomie se peignait encore le ressentiment, et sa bouche s'ouvrait pour l'exprimer; mais dès les premiers mots, Zrini l'interrompit, en lui disant : au nom du ciel, Catherine, point de reproches; ne jugez pas avant d'être informée! Après demain, vous serez sans doute à la messe, au couvent de la *Porte du Ciel;* trouvez-vous, au moment de la bénédiction, auprès du bénitier; il faut que je vous parle. Catherine était trop effrayée, trop émue, pour répondre d'abord et refuser ce rendez-vous; et, lorsqu'elle retrouva assez de force pour parler, Zrini avait disparu, il s'était perdu dans la foule; elle ne put l'apercevoir. Cependant Julie n'avait pas perdu de vue sa compagne; elle n'en avait été détournée qu'un seul instant, par une personne de sa connaissance, qui passait à côté d'elle et qui lui parla; elle n'avait point remarqué Zrini. Enfin on annonça sa voiture; les la-

quais s'approchèrent, écartèrent la foule; elles furent réunies, et montèrent dans leur équipage. Pendant le trajet, Catherine, en proie aux sentimens les plus tumultueux, gardait le silence; son amie l'attribuant à la fatigue de cette soirée et aux nouvelles impressions que ce spectacle avait dû produire sur sa jeune amie, ne l'interrompait pas. Catherine était agitée tour-à-tour par mille idées contradictoires, par les soupçons les plus alarmans sur Zrini, que faisaient naître sa conduite et la conversation qu'elle avait entendue; mais les derniers mots qu'il lui avait adressés lui donnaient l'idée qu'il était peut-être plus malheureux que coupable, et la faisaient balancer dans l'opinion qu'elle devait avoir de lui. Elle était effrayée de la démarche qu'il lui avait proposée, à laquelle elle avait paru donner son assentiment, par son silence; et, malgré elle, ne pouvait se défendre de s'intéresser à l'homme qu'elle avait une fois distingué, qui déja alors lui disait qu'il était malheureux, et venait de lui répéter qu'il l'était encore. Rentrée chez madame de Prai-

sing, où madame de Dunerwald la ramena, pour raconter la fête à sa mère, Catherine ne prit aucune part à la conversation, et demanda la permission de se retirer, sous le prétexte d'un violent mal de tête.

Le tumulte de son esprit ne se calma pas dans la solitude; au contraire, il augmenta. Que devait-elle faire? Se trouver, ou non, au rendez-vous? La prudence, les convenances, la fierté, conseillaient ce dernier parti; mais, si Zrini n'était pas aussi coupable qu'on le prétendait, et qu'il paraissait l'être; si c'était l'envie, l'amour-propre blessés, toujours déchaînés contre les hommes distingués, qui se plaisaient à le calomnier; si, réellement, il rendait sa sœur heureuse, comme elle l'affirmait si positivement dans sa lettre, et que, ses attentions pour une autre femme, dont elle avait été témoin, n'étaient qu'un masque nécessaire pour cacher son secret aux yeux du monde. Et, si devant toute la cour il avait feint de ne pas la reconnaître; ne pouvait-ce pas être aussi une suite de sa position singulière, et qui était



incompréhensible pour elle? Ne s'était-il pas ensuite approché d'elle d'une manière mystérieuse, il est vrai, mais si pressante, si pleine de confiance, au nom de Ludmille? Elle ne se croyait pas autorisée, par sa froideur apparente en public, à le juger défavorablement, et à ne pas entrer dans ses vues. Le mari de sa sœur, son beau-frère (et elle ne se permettait pas d'en douter) n'avait-il pas droit à sa discrétion, à son tendre intérêt! L'enlèvement de Ludmille était certainement très blâmable, et avait déplu à la famille de Zrini, ainsi que Catherine l'avait appris par la lettre de sa sœur; si son mariage était connu, il pouvait leur attirer des désagrémens, des persécutions, peut être. C'était là, sans doute, ce qui l'avait décidé à ne pas avoir l'air de connaître mademoiselle de Volkersdorf, et cette réserve tenait au mystère dont tous les deux voulaient envelopper leur union.

D'après toutes ces réflexions, qui tendaient à excuser Zrini, elle se persuada que, puisqu'il lui avait demandé avec tant d'instance un en-

tretien, pour l'amour de sa sœur, elle ne devait pas tromper l'espoir d'un malheureux. Elle se décida donc à consentir à sa demande, et ne s'endormit que vers le matin ; mais, lorsqu'elle se réveilla, il lui arriva ce qui arrive ordinairement : à la clarté du jour, les idées prennent une teinte différente de celle que leur donne le silence de la nuit, où l'imagination et les sentimens ont un plus libre essor. Le rendez-vous proposé dans une église lui parut blesser toutes les convenances, et presque impossible. La conduite du comte Zrini se présenta de nouveau à ses réflexions, comme trop équivoque, trop singulière, pour être excusable; elle pensa aux suites fâcheuses qui pouvaient résulter pour elle de cet entrètien, si elle était observée. Elle renonça donc à son projet d'aller à l'église, et se mit au-dessus de ce que penserait de sa résistance celui qui avait attiré tant de maux sur sa famille et sur elle. C'est ainsi que, pendant toute la journée et la nuit suivante, elle fut sans cesse combattue, tantôt entraînée au rendez-vous,

tantôt décidée à ne pas s'y rendre. Enfin le jour fixé arrivá, et elle fut forcée de prendre un parti définitif. C'était le jour de la fête de la sainte patronne du couvent, et presque toute la ville se rendait à l'office solennel qui s'y faisait; l'image de la Vierge passait pour avoir opéré des miracles. Dans ces temps là, le genre de vie était plus casanier et plus tranquille; on avait bien moins d'occasions de voir beaucoup de monde rassemblé que de nos jours, où les bals, les spectacles, les promenades, en offrent de si fréquentes. On les cherchait donc dans les églises, qui étaient d'ailleurs plus remplies, parcequ'il existait plus d'esprit religieux; et la dévotion se joignait à la curiosité, pour faire, des saintes fêtes, un moyen de réunions très recherchées.

Ce jour là, l'intérieur du monastère était ouvert au public et décoré avec soin; les religieuses recevaient les visites de leurs parentes et de leurs connaissances, auxquelles elles faisaient des cadeaux de leurs petits ouvrages et offraient des sucreries. L'église était magnifiquement ornée et

illuminée ; pendant la journée, le peuple y entrait et en sortait en foule, et les rues environnantes étaient remplies de femmes très parées, qui s'y rendaient de toutes parts. La pieuse journée se terminait par la bénédiction, qu'accompagnaient une belle musique et des chœurs nombreux de voix de femmes. Dans ce moment là surtout, la foule était innombrable. Quoique la nef et l'autel fussent radieusement éclairés, l'endroit où le bénitier était placé, dans un angle derrière la porte, était très sombre, et convenait parfaitement au plan qu'avait conçu Zrini, d'y entretenir sa belle-sœur, sans être remarqué.

Enfin les cloches qui annonçaient le dernier acte de la dévotion retentirent. Catherine, toujours indécise, ayant cent fois au moins abandonné et repris son projet de se rendre à l'église, voyant passer sous ses fenêtres la foule qui se pressait pour y arriver, pensait à celui qui l'attendait peut-être déja avec impatience auprès du bénitier, à cet homme si aimable et si malheureux. Son imagination se représentait avec tant

de vivacité, sous des couleurs effrayantes, tout ce qui pourrait arriver à Ludmille, et même à Zrini, si elle ne le voyait pas, qu'enfin elle partit. Madame de Praising était indisposée, et ne pouvait l'accompagner ; elle se fit suivre par une vieille femme de chambre, dont elle ne redoutait point la présence, la connaissant assez pour être sûre que sa curiosité l'entraînerait à voir tout ce qui se passait dans l'église, sans faire attention à elle. Cependant son cœur battait vivement en abordant le seuil de l'enceinte sacrée, et sa conscience lui reprochait de profaner ce lieu et l'heure destinée à la dévotion, en l'employant à des vues aussi mondaines.

Les chants avaient commencé: sous le prétexte d'éviter la foule, qui se pressait au milieu de la nef, en face du maître-autel, Catherine s'achemina vers le coin sombre où elle devait trouver son beau-frère, et laissa à sa vieille suivante pleine liberté de pénétrer dans la foule, à force de coups d'épaule et de coude. Enfin Catherine est près du bénitier, plus que jamais émue et

tremblante. L'inconvenance de sa démarche, qu'elle sentait avec plus de force encore, lorsqu'elle ne pouvait plus reculer, la remplissait d'angoisses et de terreur, d'autant plus que, au lieu de la figure de Zrini, qui ne paraissait pas, elle vit, à quelque distance du bénitier, celle d'un personnage de haute stature, enveloppé jusqu'aux yeux dans un grand manteau, qui restait immobile, et l'observait attentivement. La pauvre jeune fille en fut effrayée : elle n'osait regarder cet inconnu qu'à la dérobée, et promenait ses regards autour d'elle, pour chercher celui qu'elle attendait. Elle désespéra de le voir arriver, et commençait à l'accuser intérieurement d'une nouvelle perfidie, lorsqu'elle entendit prononcer son nom. Elle reconnut la voix, et en même temps elle se sentit toucher légèrement sur l'épaule. Elle se retourna précipitamment ; c'était Zrini. Un frémissement involontaire parcourut Catherine, lorsque ses yeux rencontrèrent ce regard perçant et sombre, et qu'elle vit cette expression de mélancolie répandue sur sa

belle physionomie, qui l'avait si vivement intéressée, et qu'elle entendit ce son de voix qui pénétrait jadis dans son cœur, et y réveillait la plus tendre pitié.

— Je vous rends graces, lui dit-il à demi-voix, d'avoir exaucé ma prière. Oh ! Catherine, vous m'accordez une bien grande faveur ; je l'apprécie du fond de l'ame.

— Laissons cela, répondit-elle ; nous n'avons que peu d'instans, parlez-moi de ma sœur.

— Elle est bien, dit Zrini, et aussi heureuse que peut l'être une femme qu'un funeste amour a pu conduire à unir son sort à celui d'un malheureux poursuivi par la destinée.

— Pourquoi ne porte-t-elle pas votre nom ? reprit Catherine. Pourquoi n'est-elle pas avec vous ? Pourquoi avez-vous feint, au spectacle, de ne pas me reconnaître ? Elle mettait dans ses questions toute la sévérité dont elle était capable. Zrini baissa la tête, et sa physionomie devint encore plus sombre. C'est mon malheureux sort, dit-il enfin, après un instant de silence ; je n'ose,

je ne puis avouer la possession de ce qui m'est le plus précieux dans ce monde; je suis ici pour me justifier à vos yeux; mais nos instans sont si courts! Ils ne suffisent pas pour vous dire tout ce que je voudrais verser dans l'excellent cœur de la meilleure des sœurs. Vous qui êtes si bonne, dont le jugement est si vrai, si droit, vous m'auriez compris et vous m'auriez plaint, tandis que le monde me condamne avec la plus injuste sévérité.

Catherine se sentit attendrie, en voyant ces nobles traits voilés par la douleur. Il lui était impossible de croire à tout le mal qu'on lui avait dit de son beau-frère; elle répartit d'un ton plus adouci : Comte Zrini, il est possible que vous ayez des motifs que je ne comprends pas, pour vous conduire comme vous le faites; mais le monde ne connaît pas plus que moi ces motifs, et l'honneur de ma sœur est compromis.

— Votre sœur a pleine confiance en moi; elle connaît mes principes, mes vues, les motifs qui me guident, et son ame est tellement élevée,

qu'elle dédaigne de les combattre pour son propre intérêt. Prenez ce papier, ma chère, ma bonne sœur, il contient ma justification; lisez-le avec attention, et conservez-moi votre amitié et votre souvenir. En disant ces mots, qu'il prononça du ton le plus tendre, tandis que son regard, si triste, si expressif, pénétrait jusqu'au fond de l'ame de Catherine, il mit une lettre entre ses mains qu'il pressa, et s'éloigna précipitamment avant qu'elle eût pu répondre une seule parole.

Elle resta quelque temps immobile, la lettre entre ses mains, ne sachant pas si cet écrit ne contenait pas les nouvelles les plus funestes sur la position de sa sœur; tandis que celui de qui Ludmille dépendait, dont elle avait espéré obtenir tant de détails intéressans, se dérobait si promptement à ses questions, et s'était exprimé d'une manière si énigmatique. Elle regardait autour d'elle dans l'espoir de l'apercevoir encore; mais il avait disparu comme par enchantement. Elle se voyait isolée; sa suivante éloignée

d'elle; l'église se remplissait à chaque instant davantage; la presse augmentait autour d'elle; l'inconnu s'était rapproché, et continuait à l'observer attentivement. Son angoisse redoublait; elle maudissait sa démarche imprudente, se repentait amèrement d'avoir permis à la vieille femme de chambre de s'éloigner d'elle. Enfin l'office finit; la multitude commença à se précipiter vers les issues du temple. Elle aperçut au milieu de la foule sa suivante qui s'efforçait de la rejoindre, et y parvint au moment où Catherine, poussée par le torrent, était entraînée dans la rue, où elle arriva enfin sans accident; mais ce ne fut pas sans une vive frayeur qu'elle vit l'inconnu au grand manteau la suivre pas à pas, et entrer presqu'en même temps qu'elle dans la maison de madame de Praising. La vieille suivante alluma une bougie qu'elle portait dans une lanterne de papier, à la lampe qui brûlait devant l'image de la Vierge, et passa la première pour éclairer mademoiselle Volkersdorf dans l'escalier. L'étranger la suivait toujours. Elle ha-

sarda de lever les yeux sur lui; alors il ouvrit son manteau, et elle reconnut le père Isidore. L'aspect d'un brigand, le poignard à la main, lui aurait inspiré moins d'effroi que la vue de ce prêtre, qui avait été le témoin de son entrevue avec le comte Zrini, et qui était celui de tous les mortels dont elle redoutait le plus d'être observée dans ce moment-là. Il lui jeta un regard mécontent et scrutateur, secoua légèrement la tête, et dit d'une voix lente : J'arrive du château de Clamm. Ces mots rendirent la parole à Catherine, en donnant une autre direction à ses idées, et lui faisant oublier son angoisse et les regards sévères du père.

—Comment se porte ma bonne mère? s'écria-t-elle.

—Madame la baronne de Volkersdorf est assez bien, mademoiselle, et vous envoie par moi ses tendresses. Je suis venu ici pour voir où en sont vos affaires, et si vous avez l'espoir d'entrer bientôt au couvent... Mais ne restons pas ici au courant d'air : il fait froid; vous paraissez fati-

guée ; je vous suivrai dans votre appartement.

Le moment d'une explication tant redoutée approchait, et replongea Catherine dans ses mortelles appréhensions ; cette explication était inévitable. Catherine se hâta de monter l'escalier ; elle voulut suivre le chemin de l'appartement de madame de Praising, mais Isidore prenant les devans ne le lui permit pas, et donna l'ordre à la suivante d'ouvrir celui de mademoiselle de Volkersdorf et d'y apporter de la lumière. Catherine, plus morte que vive, s'assit sur un siége. Isidore en prit un, s'approcha de celui où elle était placée, et fit signe aux femmes de se retirer. L'examen allait commencer ; mais ce ne fut pas, comme elle l'avait craint, sur son entrevue. D'un ton sérieux mais doux, Isidore lui parla d'abord de sa mère ; et Catherine, ravie que la conversation prît cette tournure, tâcha de la prolonger en faisant mille questions ; mais le prêtre, plus adroit qu'elle, sut l'amener où il voulait en venir. Il lui demanda, de la part de sa mère, si elle s'était préparée avec zèle à son éta-

futur et à la sainte vie où elle était appelée. Catherine éprouva beaucoup d'embarras; elle dit qu'elle avait vécu autant que possible dans la retraite, et même dans la solitude, et qu'elle s'était toujours appliquée à faire de bonnes lectures et à nourrir des idées religieuses, de sorte qu'à cet égard sa conscience ne lui faisait aucun reproche. Mais cela ne suffisait pas au prêtre; il voulut qu'elle lui rendît compte de tous les exercices religieux auxquels elle avait assisté. Elle ne put répondre d'une manière satisfaisante à ses questions captieuses. Dans tout ce qu'elle disait, elle ne prouvait que trop que, loin d'avoir senti sa vocation pour le cloître s'augmenter par les visites qu'elle y avait faites, elle avait pris encore plus d'éloignement pour ce genre de vie, et qu'elle ne pensait qu'avec horreur qu'elle y était destinée. La physionomie du prêtre devenait toujours plus sombre en l'écoutant. Et que doit-il enfin résulter de votre répugnance pour l'état où vous êtes appelée? lui dit-il. Croyez-vous que les idées légères, les desirs frivoles d'un jeune

cœur puissent rompre un engagement sacré pris avec le ciel?

—Mais ce n'était pas moi, dit Catherine, qui étais destinée dès ma naissance à remplir cet engagement, et je puis me regarder, à cet égard, comme tout-à-fait libre.

—Qui a pu vous enseigner, mademoiselle, à faire des distinctions aussi subtiles? dit le père Isidore d'un ton courroucé. Voudriez-vous contester au Tout-Puissant le droit qu'il a sur ses créatures, les sacrifices qu'il peut exiger d'elles? Isaac était-il consacré au ciel? Son père Abraham avait-il à payer une dette aussi sacrée que celle que votre mère a contractée? Dieu lui avait accordé cet enfant dans sa vieillesse; l'existence et le bonheur d'une innombrable postérité reposaient sur sa vie: cependant Abraham n'hésita pas à se soumettre à la volonté du Seigneur, et le docile Isaac ne lui résista pas.

—Fort bien, mon père; mais, dans ces temps là, Dieu parlait clairement aux patriarches, et d'une manière qui ne leur laissait aucun doute.

—Et croyez-vous, jeune égarée, qu'il vous soit permis de douter?

—Non, mon père; mais il me semble que...

—Que vous êtes trop mondaine, interrompit-il vivement; que votre raison ose disputer avec votre foi. Et ne frémissez-vous pas d'opposer cette raison si frêle aux oracles de la révélation? Cette raison qui varie chez tous les individus au gré de leurs passions, qui si souvent rejette, comme l'erreur la plus grossière, ce qu'elle avait soutenu être la vérité; qui est le jouet de notre tempérament, de nos préjugés, voudriez-vous la rendre l'arbitre de vos devoirs? Ne tremblez-vous pas de faire dépendre le bonheur éternel de votre mère et le vôtre des argumens fallacieux qu'elle vous inspire, et de régler à votre gré ce qui peut décider de votre salut ou de votre condamnation?

—Mon père, répondit Catherine avec assez de fermeté, vos paroles pourraient m'ébranler, elles pourraient encore m'effrayer, si ma conscience ne me disait pas que vous faites complé-

tement tort à mes sentimens. Je suis aussi éloignée de ne pas sentir l'importance des motifs que vous alléguez que je suis convaincue qu'ils ne peuvent s'appliquer à moi. Je n'écoute point la passion, ni les préjugés, ni les sophismes d'une raison que vous nommez *fallacieuse*; mais une voix que vous-même devez reconnaître sacrée, la voix de la conscience. C'est elle qui me dit que, puisque je ne me sens aucune vocation pour le cloître, je commettrais un péché en prenant cet état.

— Qu'entends-je? mademoiselle, interrompit vivement le prêtre, et du ton le plus austère. A quelle école avez-vous donc été? Qui vous a enseigné de tels sophismes, pour tromper Dieu et vous-même?

— Je vous prie, mon père, de n'attribuer mes idées et mes discours qu'à ma propre conviction; n'accusez personne de me les avoir inculqués; croyez que je me suis scrupuleusement et sévèrement scrutée, et que j'ai trouvé....

— Qu'il est plus facile et surtout plus agréable

de rester attachée au monde, de donner cours à ses desirs, que d'entrer au ciel par la porte étroite qui y conduit. Mais il ne s'agit point ici de raisonnemens, de contestations, d'exhortations : tout doit céder à l'impérieuse nécessité, lorsque le moment de prononcer vos vœux sera venu.

— Ce moment n'est pas encore arrivé, répondit Catherine, avec un calme et une fermeté dont elle s'étonnait elle-même, lorsque dans la suite elle se rappelait cette conversation, et que le ciel lui-même semblait lui inspirer. Il n'est pas venu, ce moment, continua-t-elle ; et, avant qu'il arrive, hélas ! nous sommes de si faibles créatures, nous pouvons si peu disposer de la minute qui va suivre, que.....

— Que vous espérez sans doute que quelque circonstance impérieuse vous sauvera du couvent. Je suis péniblement surpris des progrès rapides que vous avez faits dans l'amour du monde et l'éloignement des choses célestes ; mais je le comprends, lorsqu'on prend pour institu-

teur un comte Zrini, lorsqu'on en est venu au point de faire de la maison de l'Eternel un lieu de rendez-vous.

Ces mots allèrent droit au cœur de Catherine; elle se sentait coupable, et, baissant les yeux, elle garda un instant le silence; mais elle se remit bientôt, et dit : Vous savez, mon père, les rapports qui unissent le comte Zrini à notre famille, et que l'époux de ma sœur....

— L'époux de votre sœur! interrompit Isidore; voulez-vous aussi croire à ce conte, et qu'il est uni légitimement à Ludmille?

— Je ne puis en douter; la lettre de Ludmille, et ce que m'a dit le comte....

— Tout cela ne peut faire illusion qu'à des gens sans expérience. Ce récit était parfait pour votre malheureuse mère; il l'a tranquillisée. Ses enfans lui causent déja trop de chagrins; et, puisqu'elle n'est pas placée de manière à savoir que tout cela n'est qu'un tissu de mensonges, ni à se procurer des renseignemens plus vrais, il est de notre devoir de la laisser dans cette erreur,

bienfaisante; mais vous n'exigerez pas de moi, mademoiselle, que je croie au prétendu mariage de votre sœur.

— Quelle opinion avez-vous donc de ma sœur? La croyez-vous capable?.... Non, c'est impossible!

— Et pourquoi, reprit le prêtre, pourquoi ne sacrifierait-elle pas sa réputation à celui auquel elle a déja sacrifié sa mère et le salut de son ame? Elle n'est point la femme du comte Zrini, elle est sa maîtresse, et passe pour telle à Paris. Elle n'habite point le même hôtel que lui, elle ne porte point son nom, et se fait entretenir par lui sur le pied le plus brillant.

Catherine baissa la tête et ne répondit rien. Ce que le père Isidore lui disait n'était que trop conforme à ce qu'elle avait entendu à l'opéra; elle était à la fois humiliée, et profondément affligée.

— La maison de votre sœur, continua le prêtre, est le rendez-vous de tous les beaux esprits forts et des prétendus philosophes, des athées, des

huguenots; voilà ce qui compose la société de celle qui, dès sa naissance, fut consacrée au Seigneur. Son amant n'a aucune religion; il est secrètement allié avec les infâmes Musulmans, les ennemis de la chrétienté, et il est prêt, comme un second Judas, à trahir son seigneur et son maître, et à le livrer aux mécréans.

— En vérité, mon père, s'écria Catherine avec indignation, vous allez trop loin; jamais je ne croirai le comte Zrini capable d'un crime.

— Et l'enlèvement d'une vierge dévouée au Seigneur, n'est-ce pas déja un crime affreux? Et ses relations avec les Turcs, quel but peuvent-elles avoir? Mais je veux croire qu'en effet vous le voyiez sous un jour différent; si vous connaissiez l'homme, vous ne seriez pas allée au rendez-vous qu'il a eu l'audace de vous donner à l'église. Il vous a tellement fascinée, que vous n'êtes plus en état de le juger, de le voir sous sa véritable forme. Malgré sa perfidie envers vous-même, il a conservé tout son pouvoir sur votre âme.

— Père Isidore, s'écria vivement Catherine, vous me méconnaissez tout-à-fait.

— Je ne vous connais que trop; il vous fait accroire tout ce qu'il veut. Oui, vous êtes assez faible pour ajouter foi à ses discours. Je vous le répète encore : il a perdu votre sœur, il vous perdra aussi, et finira par se perdre lui-même. En disant ces mots, le père Isidore se leva, souhaita le bonsoir à Catherine, la recommanda à la protection du ciel, la conjura d'être sur ses gardes contre le comte Zrini, et lui annonça qu'il se rendrait le lendemain au couvent de *la Porte du Ciel*, pour parler à la supérieure de sa prise de voile de novice, qu'il fallait hâter autant que possible, pour la sauver de la perdition dans laquelle était tombée Ludmille.

Il sortit, et laissa la pauvre Catherine dans un état de détresse inexprimable. Il fallut bien du temps avant qu'elle pût calmer ses esprits agités par les sentimens les plus pénibles, et réfléchir à sa position et à celle de sa sœur, bien plus malheureuse encore. Elle se rappela la lettre que

Zrini lui avait remise, et que la visite d'Isidore l'avait empêchée de lire. Maintenant elle craignait de l'ouvrir : tout ce qu'on venait de lui dire contre Zrini avait réveillé ses propres sentimens ; elle frémissait de ce qu'elle allait apprendre. Elle ouvre le paquet ; il contenait une lettre de Ludmille, incluse dans une que Zrini lui écrivait lui-même. Cette dernière était conçue en ces mots :

« Lorsque vous lirez cette lettre, ma bien aimée, celui qui vous l'écrit, qui vous la remettra lui-même, sera déjà bien loin de vous ; les chevaux de poste qui doivent m'emmener m'attendent à la porte de l'église, où j'espère vous voir un instant ! Un malheureux sort compte toutes les minutes de l'infortuné qu'il a poursuivi dès le berceau, ainsi que toute sa famille. Il l'entraîne loin de celle qu'il aurait tant desiré voir plus long-temps, loin de la sœur chérie d'une épouse adorée. Le pouvoir mystérieux, irrésistible, qui domine tous les mortels, me force à quitter Vienne, la cour, tant de rapports bril-

lans, et vous, ma bonne sœur. Hélas! il m'a fait déja quitter un bien plus précieux; et quand luira le beau jour de notre réunion? O ma Ludmille! il a fallu me séparer de toi, mon unique trésor! Mais tu me comprends, être céleste! tu connais ma position, tu as la faculté de saisir ce qui échappe à tant d'ames bornées; tu sais que le bonheur d'un individu doit céder au bien général, qu'un génie étendu ne peut vivre sans agir, et que ce n'est qu'en employant utilement ses facultés qu'on mérite ce nom. Une vie qui s'écoule dans les rêves d'une paisible jouissance, tandis que la patrie et l'humanité sont en souffrance, et demandent à grands cris des secours, n'est qu'une indigne et méprisable existence. Tu le sens, ma sublime Ludmille, et tu ne cherches pas à m'arrêter dans la carrière épineuse et difficile qui doit me conduire au but le plus noble. Lorsque nous l'aurons atteint, lorsqu'un plein succès aura couronné ma belle, ma divine entreprise; lorsque la patrie sauvée, l'humanité réintégrée dans ses droits et dans toute sa dignité,

m'en rendront graces, alors je pourrai dire avec orgueil que j'ai rempli ma destinée, et songer à mon propre bonheur.

« Ludmille est d'accord avec moi ; son ame si forte, si énergique est capable de subjuguer ses desirs, ses sentimens ; la gloire de son époux a autant de prix à ses yeux que le bonheur d'un être adoré. Elle a la force de m'accorder toute sa confiance, en dépit des apparences trompeuses et des traits de la calomnie. Et vous, ma bien-aimée sœur, vous à qui je ne puis en confier davantage, ni vous expliquer ce qui vous paraîtra inintelligible, vous dont l'esprit si juste et si vrai sentira qu'il y a des choses trop importantes pour être livrées au papier, permettez-moi, chère Catherine, d'emporter l'espoir qu'une partie de l'énergie de votre sœur, de sa noble confiance en moi, remplit aussi votre cœur ; que ce cœur si bon, si sensible vous parle en ma faveur, et que vous me croyez incapable d'aucune bassesse et d'aucune action que la vertu désavoue. Conservez-moi votre amitié et votre souvenir : adieu. »

Catherine ayant fini de lire, mille idées confuses, des craintes, des inquiétudes sans cesse renaissantes, s'emparèrent de son esprit, et lui ôtèrent la faculté de réfléchir. Cette lettre pleine de demi-aveux, d'allusions énigmatiques, la bouleversait, mais lui paraissait cependant une preuve qu'il était vraiment l'époux de Ludmille. Elle fit un effort pour se recueillir, et lire la lettre de cette dernière. Elle l'ouvrit avec un profond soupir, et lut ce qui suit :

« Tu recevras cette lettre, ma chère sœur, de la main qui m'est la plus chère ; mon Zrini m'a promis de te la remettre lui-même. Que tu es heureuse ! Tu le verras, l'entendras, tandis que ce bonheur, cet unique, ce suprême bonheur m'est ravi ; Dieu sait pour combien de temps ! Mon âme frémit à cette cruelle incertitude sur le moment de notre réunion. Cet espace me paraît comme un affreux précipice, rempli des plus sombres brouillards, dans lesquels se meuvent, au milieu des ténèbres, d'horribles spectres. Oh ! ma Catherine, je ne puis exprimer combien j'étais heu-

reuse ! Je le suis encore par la certitude d'être aimée, adorée du premier des mortels; et combien une femme doit-elle apprécier cette gloire et cette félicité ! Oui, Zrini m'adore encore ; l'ardeur passionnée de ses regards, sa jalousie, dont il ne peut pas toujours réprimer l'essor, ne me permettent pas de douter de son amour. Mais Zrini n'est pas comme le commun des hommes; on ne peut pas exiger de cet esprit si hardi, si supérieur, qu'il se plie aux formes ordinaires, qu'il sache aimer, haïr; vivre, agir comme le vulgaire dont nous sommes entourés. Je connais ses opinions, ses vues, ses projets; il les a déposés dans mon sein. Il ne m'a pas jugée non plus comme une femme ordinaire, assez faible pour ne pouvoir le comprendre, et garder fidèlement ses secrets. Sa confiance m'a rendue fière; elle m'a relevée, et m'a donné le courage et la force de m'en rendre digne, en sachant me priver de sa présence. Je puis même, s'il le faut, renoncer à lui. Je veux!... Mais, non, je ne veux pas, en prononçant cet affreux arrêt, provoquer la vengeance

du ciel. Non, je ne perdrai pas celui qui m'a donné sa foi; je ne perdrai ni son amour, ni sa constance. Lors même que des circonstances impérieuses devraient influer sur sa manière d'être à l'extérieur, lors même qu'une circonspection nécessaire, et des mesures bien combinées jetteraient une apparence défavorable sur nos rapports mutuels, je resterai inébranlable dans ma conviction que son amour ne peut s'éteindre, et qu'il est au-dessus de tous les hommes. Nos ames sont étroitement unies, et le seront à toute éternité; cela doit me suffire et me rendre indifférente à tout ce qui n'est pas uniquement *nous*, ainsi que les apparences, l'opinion et tout ce qui est hors de *nous-mêmes*; ce n'est que de cette manière que je puis m'élever à son niveau, et lui prouver qu'il ne s'est pas trompé, en jugeant sa Ludmille supérieure aux femmes qui passent leur vie dans de misérables et d'insignifiantes occupations domestiques, et dont les vues bornées ne s'étendent pas au-delà de leur ménage, de leurs enfans et de leur toilette. Moi, je sais souffrir, supporter,

agir, lorsque c'est lui qui me le prescrit; tout mon être est attaché au sien, comme la fleur à l'arbre qui la produit. C'est sa vie intérieure qui anime la mienne; sans lui, il n'y aurait pour moi que la sombre nuit de la mort. Notre mariage est toujours un secret pour tout le monde, et doit encore rester tel; mais il ne l'est pas pour toi, ma bien-aimée sœur, ni pour notre respectable mère, à qui je te prie de communiquer ce que tu voudras du contenu de cette lettre; mais, au nom du ciel, n'en parle pas à d'autres personnes. Il existe un homme dans votre maison, que j'ai de puissans motifs de craindre; son influence est très étendue, elle m'a déja atteinte. J'ai appris en frissonnant, qu'il a essayé de se mêler de mon sort. Il a à Paris des amis, des affiliés, que Zriny connaît en partie: il m'a recommandé d'être sur mes gardes contre leurs entreprises. Dans ce moment, il est pour lui de la plus haute importance de passer pour être libre et non marié; je le sais et j'en connais aussi la raison. Il a besoin de tous les avantages qu'il tient de la nature, de toute

son énergie, de tous ses moyens de persuasion, pour travailler aux brillantes destinées qui l'attendent, ainsi que son épouse et toute sa famille. Un temps viendra, où toutes ces énigmes s'expliqueront, et où sa sœur aura le sort le plus éclatant, le plus digne d'envie. Alors aussi, Zrini sera justifié à ses yeux, à ceux de tout l'univers, et même de ses ennemis humiliés. Jusque-là résignons-nous à souffrir; mais espérons et ne perdons pas notre confiance en lui. Qu'il dispose de moi comme il lui plaira; je serai toujours assurée que toutes ses actions lui seront dictées par sa grande et belle ame, qui doit le conduire à tout ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime. Ne sois point inquiète sur moi, ne me plains pas, et garde le silence. Demande à ma mère sa bénédiction pour sa fille aînée qui lui fut si chère; ne m'oublie pas dans tes prières, si tu crois qu'elles puissent m'être utiles. Que tu es heureuse! si tu peux encore prier avec foi et confiance. Chez moi, les anciennes croyances sont combattues par des idées nouvelles. Il me semble qu'un nouveau

rayon de lumière est venu éclairer les ténèbres dans lesquelles j'avais vécu ; mais je ne puis encore juger avec certitude, si ce rayon est bienfaisant ou pernicieux. Zrini a là-dessus des idées à lui; il m'a entraînée. Guidée par lui, je ne puis m'égarer, et je l'ai suivi. Lorsqu'on est heureux, comme nous l'étions, tout paraît si simple, si facile! Depuis lors, bien des choses ont changé. La base essentielle, notre amour mutuel est encore là. Adieu, ma bonne sœur, Zrini veut partir ; il me presse de finir. Adieu encore.

« LUDMILLE, comtesse ZRINI. »

Telle était la lettre de Ludmille. Si son mari avait jeté la confusion dans les idées de Catherine, celle-ci acheva de l'étourdir. Il lui était impossible de tirer un sens clair et précis de tant de phrases singulières. Elle relut cette lettre deux ; trois fois ; mais le seul résultat qu'elle en put tirer, et qui l'affligea profondément, fut que sa sœur n'était rien moins qu'heureuse, qu'elle avait une position très critique, surtout relativement



à ses rapports avec Zrini, et qui donnait lieu aux soupçons les plus désavantageux. Le peu de mots que Zrini lui-même avait prononcés, les discours du père Isidore, tout ce qui lui était revenu auparavant, se trouvait concordant, et formait un ensemble très affligeant. Si Ludmille était vraiment mariée, ce qui lui paraissait douteux actuellement, au-moins, ne l'était-elle pas d'une manière propre à mettre sa réputation à l'abri, et elle croyait voir, dans ces deux lettres, que l'ardeur de Zrini s'était portée, soit sur d'autres objets, soit sur des plans ambitieux. Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'il l'avait quittée, et poursuivait, éloigné d'elle par une distance immense, des vues, des intrigues évidemment dangereuses, et peut-être même, comme le soupçonnait Isidore, impliquant le crime de haute trahison. Elle voyait sa sœur mêlée dans toutes ces menées, attachée à un homme inquiet, vagabond, dévoré d'ambition, etc., etc., sans pouvoir, ni vouloir rompre une liaison aussi dangereuse; et cependant, Catherine était obligée de convenir que

cet homme possédait un charme qui ne pouvait manquer son effet, particulièrement sur les femmes, et qui même agissait sur les hommes les plus sérieux, comme l'empereur Léopold en offrait un exemple frappant. Elle ne pouvait donc pas condamner tout-à-fait Ludmille, mais elle lui inspirait une profonde pitié, lorsqu'elle songeait combien elle avait dû se croire aimée, et comme cette illusion semblait maintenant évanouie, quoique l'infortunée cherchât encore à conserver la faible conviction que Zrini l'aimait toujours. Mais ce qui lui inspirait le plus de frayeur, était l'article de la lettre de Ludmille sur le père Isidore. C'était évidemment lui qu'elle signalait comme un homme dangereux, dont elle redoutait l'influence; lui surtout, ne devait pas être informé du mariage de Ludmille et de Zrini, et déja madame de Volkersdorf avait communiqué à celui, pour qui elle n'avait rien de caché, tout ce qu'elle savait du sort de sa fille aînée. Elle craignait plus encore que le prêtre ne soupçonnât les projets du comte Zrini, et le but de ses voya-

ges : elle-même ne pouvait le comprendre, mais l'obscurité dont toute cette affaire était enveloppée, augmentait ses craintes.

Épuisée par tant de sentimens pénibles, elle s'était placée dans un grand fauteuil, derrière un énorme poêle de briques peintes d'images baroques qui ornait sa chambre; éloignée des lumières, dans ses sombres rêveries, elle repassait dans sa mémoire toutes les circonstances de sa vie, et en tirait le plus triste horoscope pour son avenir. Combien elle se trouvait déjà malheureuse, isolée, sans appui, sans secours, sans conseils! Elle pensait alors avec les plus cuisans regrets à son fidèle cousin Sandor, dont la seule vue l'aurait consolée, qui serait venu à son aide pour Ludmille et pour elle-même; elle pensa bien qu'elle pourrait lui écrire: elle était convaincue qu'il lui en saurait gré, et qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour Ludmille et pour la sauver elle-même du couvent; mais elle ignorait où il était, s'il séjournait à Varsovie ou dans sa terre de Zips; et quel temps sa lettre

ne mettrait-elle pas à lui parvenir et sa réponse à venir. Elle pensa aussi qu'elle pourrait écrire à son oncle, à Presbourg, et que sa lettre arriverait dans vingt-quatre heures; mais elle se faisait un scrupule de confier le secret de sa sœur et ceux de Zrini, soit à Szlatinski, soit à M. de Ferroney, et par un intermédiaire aussi peu sûr que celui de la poste; et si, sur de simples soupçons, on se croyait obligé de s'assurer de son beau-frère, de l'arrêter! Elle tremblait des conséquences de son indiscrétion, et ne pouvait supporter cette responsabilité. Elle ne savait donc à quel parti s'arrêter; elle y rêvait encore sans s'apercevoir que ses lumières allaient finir, lorsque la voix de Julie, qui ouvrit la porte, vint la tirer de ses sombres réflexions. — Où êtes-vous? disait-elle. Où restez-vous? ma chère amie. Que faites-vous là dans les ténèbres? Vite de la lumière; j'ai une lettre à vous remettre. . . . . .

— Une lettre! s'écria Catherine avec effroi. Elle en avait déjà lu deux si affligeantes, qu'elle craignait encore de nouveaux chagrins. Cepen-

pendant, sur les ordres de Julie, on apporta des bougies, et celle-ci reprit : L'envoyé extraordinaire de Pologne a remis aujourd'hui cette lettre à mon mari, en le priant de la faire parvenir sûrement à son adresse, à mademoiselle de Volkersdorf, qui devait habiter chez ma mère, en ajoutant que cette lettre lui avait été excessivement recommandée. — Comment, une lettre de Pologne ! dit Catherine en la prenant vivement; et voyant l'écriture de l'adresse et le cachet, elle rougit jusqu'aux yeux. Elle était de Sandor Szlatinski, et la première qu'elle eût jamais reçue de lui.

Julie regardait son amie avec des yeux pénétrans. — Connaissez-vous cette écriture? demanda-t-elle.

— C'est celle de mon cousin, le comte Sandor Szlatinski.

— Ah, ah! reprit Julie en riant, votre cousin veut sans doute vous initier dans les secrets de la diplomatie; il jouit d'une grande considération à la cour de Pologne. Le comte Szlatinski a

demandé avec instance que cette lettre fût remise en mains propres, comme s'il s'agissait du salut de l'état... Allons, allons, chère petite, ne soyez pas si embarrassée; je sais tout. Vous avez été fiancée au comte Szlatinski; vous l'êtes sans doute encore, au moins par le cœur, et tout le monde s'accorde à dire qu'il mérite tous les bonheurs. Vous auriez eu du plaisir à entendre les éloges que l'ambassadeur faisait de lui. Sont-ils vrais?

— Oh! oui. Sandor est si bon, si loyal, si raisonnable!...

— Si beau, si vaillant, si aimable, si amoureux, si aimé, interrompit Julie en riant; cela s'entend. Quelle qualité ne possède pas l'homme qu'on aime et dont on est aimée!

— Non, non, Julie, vous êtes dans l'erreur, reprit Catherine : l'aimer, en être aimée, ce serait le plus affreux des malheurs, puisqu'on me force à entrer au couvent. En disant ces mots son cœur se serra, et elle ne put retenir ses larmes.

Julie l'embrassa tendrement : Calmez-vous, chère enfant, lui dit-elle ; vous n'avez pas encore pris le voile ; peut-être y aura-t-il moyen de vous épargner ce malheur. Croyez que je sais plus vos affaires que vous ne le pensez. Tout n'est pas perdu. Vous êtes aimée d'un brave et galant chevalier ; je vois que vous lui êtes aussi tendrement attachée. Il est en grande faveur auprès du roi Sobieski ; et, au temps où nous vivons, un seul mot de ce grand roi, ses moindres desirs sont des lois. Prenez donc courage, chère Catherine, et fiez-vous à vos amis. Lisez votre lettre, répondez-y au plus tôt, et vous pourrez remettre votre réponse au comte Zalinski, qui se fera un grand plaisir de rendre service à un homme qu'il aime et qu'il estime.

Julie embrassa encore une fois sa jeune amie, qui, moitié confuse, moitié ravie, versait encore des larmes sur son sein. Elle aurait voulu pouvoir remercier Julie, et faisait de vains efforts pour trouver des paroles ; mais Julie se dégagea de ses bras, et sortit pour la laisser lire sa lettre.

Dès que Catherine fut seule, elle rompit le cachet et lut au travers des larmes qui remplissaient encore ses yeux. La lettre n'était pas longue, mais tendre, et telle à tous égards qu'elle devait l'être. Sandor lui racontait brièvement ce qui lui était arrivé depuis leur dernière séparation, et terminait par les expressions les plus sincères de son attachement. Il faisait les plus vives instances pour qu'elle ne se laissât pas entraîner à quelque démarche décisive, funeste à leurs sentimens mutuels, pendant son absence; il lui promettait de venir bientôt à Vienne, et de faire tous ses efforts pour la délivrer du sort qui la menaçait. Il espérait y parvenir au moyen de ses puissantes protections, et de pouvoir un jour la nommer sa tendre et fidèle compagne, etc.

Après tout ce que Catherine venait d'éprouver de pénible, après les menaces du père Isidore, cette bonne lettre lui parut un messager du ciel, descendu pour verser dans son ame des forces, du courage, et de l'espérance; elle en rendit graces à Dieu par une fervente prière, jura de

nouveau un amour éternel à Sandor, et d'opposer une fermeté inébranlable à toutes les tentatives que l'on pourrait faire pour la contraindre à un sort qui rendrait son ami aussi malheureux qu'elle-même. Elle commença tout de suite à lui répondre, pour lui en donner l'assurance; elle lui dit la position dans laquelle elle se trouvait, et sa ferme résolution de ne jamais consentir à prononcer ses vœux. Ne voulant pas perdre cette occasion de l'intéresser au sort de Ludmille, puisque l'influence dont il paraissait jouir pouvait être utile à sa sœur, elle lui en parla; mais avec la plus grande circonspection, et le conjura d'employer tous les moyens dont il pouvait disposer pour protéger cette infortunée, maintenant abandonnée à Paris, et enlacée dans un tissu de projets périlleux et de démarches dangereuses.

En écrivant, elle avait repris tout son calme et même un peu de gaîté. Elle ferma sa lettre et passa dans l'appartement de madame de Praising, où elle trouva encore Julie, qui la plaisanta de

son empressement à répondre; elles veillèrent long-temps ensemble auprès de la bonne mère. Laissons-la jouir quelque temps encore du charme de l'amitié et de l'espérance, et revenons à Ludmille, bien plus malheureuse que Catherine. Son sort avait pris une tournure bien différente de celui qui lui semblait destiné. Ludmille n'était plus cette femme heureuse, ivre d'amour et de bonheur, qui, une année auparavant, avait paru avec éclat dans le grand monde de Paris. Cependant rien n'était changé extérieurement dans la situation de la belle, de la séduisante madame de Villecamp. Elle était encensée, recherchée, citée par tous les hommes d'esprit; elle vivait encore sur le même pied brillant, recevait beaucoup de monde chez elle, donnait le ton dans les cercles, dont elle faisait l'ornement; mais le contentement et la paix ne régnaient plus dans son ame, comme au printemps de sa félicité. Les circonstances romanesques qui avaient accompagné son enlèvement et son voyage mystérieux au travers de la Hongrie

et de l'Allemagne, la nouveauté de sa situation singulière, et la société habituelle d'un homme aussi aimable, aussi passionnément amoureux que l'était alors Zrini, tout cela réuni avait jeté Ludmille dans un ravissement magique auquel la réserve volontaire que s'imposaient ces deux amans prêtait encore plus de charmes, en leur prouvant mutuellement leur estime. Il faut rendre justice au comte Zrini. Il avait traité cette jeune fille, qui s'était confiée à lui, avec tout le respect, tout le dévoûment d'un chevalier de la table ronde, et toute la galanterie d'un courtisan français du temps de Louis XIV. Il avait su l'entretenir de la manière la plus aimable, prévenir ses moindres desirs; ses expressions si tendres, et cependant si réservées, avaient diminué graduellement la sérieuse austérité de la fiancée des autels, et fini par verser dans son ame l'ivresse des sentimens qu'il ressentait lui-même. Malgré cet amour également passionné, la pureté de Ludmille et le point d'honneur chevaleresque de Zrini avaient toujours conservé

leurs droits, et jamais ni l'un ni l'autre ne songèrent à former une liaison plus intime avant de la consacrer par les sermens du mariage. C'était la première fois que Zrini, livré jusqu'alors à la fougue des passions, et sans aucun scrupule de morale ou de conscience, avait été capable d'un sentiment vertueux; mais, pour la première fois, il aimait véritablement, et desirait de s'unir pour la vie à Ludmille. Il respectait non-seulement son amante, mais son épouse; et, dès qu'il l'eut amenée à Strasbourg, il s'arracha d'auprès d'elle avec effort, pour aller lui-même apprendre à sa famille sa résolution positive d'épouser mademoiselle de Volkersdorf, et pour que son absence trop prolongée n'irritât pas l'empereur. Il en fut fort bien reçu, et, sous quelque prétexte plausible, il obtint la permission de retourner en Hongrie. Il vola à Munkats avec l'intention positive de confier à sa sœur et à son beau-frère ses projets de mariage; mais la magnificence presque royale qui régnait dans cette maison, les plans ambitieux de Tékéli, l'orgueil

de sa sœur Hélène, le convainquirent que ce n'était pas le moment favorable de leur faire un tel aveu, et qu'il était plus prudent d'attendre pour déclarer son union avec Eudmille, qu'elle fût tout-à-fait conclue, et qu'il y eût impossibilité de la rompre.

Cependant, d'après ses ordres, Eudmille s'était rendue à Paris. Le séjour de cette grande ville, le commerce des hommes instruits, des femmes aimables, auxquels Zriny l'avait recommandée, opérèrent chez elle un changement total, tant à l'extérieur que dans les idées. Elle perdit entièrement la contrainte et l'air de pruderie d'une religieuse, en conservant cependant un maintien noble et décent auquel elle joignait de l'enjouement et des grâces; rien n'annonçait plus chez elle l'embarras d'une jeune fille de province; tout indiquait, au contraire, le ton parfait d'une femme habituée à la meilleure société. Elle prit des notions plus justes sur le monde. Son goût naturel pour les sciences et les beaux-arts se perfectionna, ainsi que son talent pour la danse et

la musique qu'elle cultiva avec succès; elle s'occupa davantage de sa toilette, et fit ressortir avec un goût infini les avantages qu'elle tenait de la nature; la lecture et la conversation ornèrent son esprit, sans lui donner des connaissances trop approfondies ni des idées toujours justes; mais elle acquit cette mobilité, cette promptitude d'expressions qui passe souvent pour un tour d'esprit original ou pour de l'instruction; enfin, elle devint ce qu'on appelle partout, et surtout à Paris, une femme très aimable et très séduisante. C'est ainsi que Zrini la retrouva, lorsque, six mois après l'avoir quittée, il vint la rejoindre. La métamorphose lui parut complète. Une grace délicieuse et légère comme le souffle du printemps, était répandue sur toute sa personne; sa taille élancée et svelte, ses traits si remarquables étaient relevés par une toilette brillante. Il régnait sur sa figure, dans son maintien, un air de majesté qui perçait au travers des graces les plus attrayantes, et les rendaient irrésistibles; l'agréable légèreté de sa conversation

et de ses manières était accompagnée d'une tendance à la réflexion qui formait un contraste piquant ; elle attirait et repoussait en même-temps un trop grand rapprochement, tout comme l'expression de douceur de sa bouche et de son sourire, et le regard à demi voilé et presque mélancolique de ses grands yeux bleus, contrastaient avec ses beaux sourcils noirs arqués qui donnaient quelque chose d'imposant à sa physionomie.

Ludmille, telle que Zrini l'avait quittée à Strasbourg, n'aurait peut-être pas réussi aussi facilement à captiver de nouveau l'aimable voyageur, que la brillante madame de Villecamp. Pendant le temps de leur séparation, Zrini avait vu et entendu bien des choses capables d'influer sur ses opinions, d'ouvrir une carrière nouvelle à son ambition, et l'ardeur de sa passion pour Ludmille s'était un peu refroidie. Le desir de la posséder ne remplissait plus son ame entière; mais il la revit avec des attraits nouveaux qui rallumèrent son amour au point que son amie

ne put pas s'apercevoir du plus léger changement. La bénédiction de leur mariage devant les autels fut alors la première chose dont le comte s'occupa; il y mit beaucoup de zèle et d'activité. Cependant Ludmille fut aussi surprise qu'attristée lorsqu'il lui démontra que sa famille et d'autres circonstances insurmontables s'opposaient à ce que leur union fût rendue publique. Longtemps elle ne put se persuader que ce mystère fût aussi nécessaire que Zrini le prétendait; elle crut que c'était une épreuve à laquelle il voulait soumettre son amour. Elle avait assez de jugement et connaissait assez le monde pour sentir ce que sa réputation aurait à souffrir. Elle lui fit donc les représentations les plus vives et les plus touchantes; mais elles échouèrent contre la fermeté du comte qui ne voulut lui céder en rien. Il revenait sans cesse à la nécessité absolue du secret, et l'assurait qu'il en était plus fâché qu'elle-même, et qu'il souffrait d'être forcé de se refuser à ses instances, et de ne pas se glorifier aux yeux de l'univers du titre de son époux.

C'était (disait-il) l'influence de sa funeste étoile, qui le forçait de résister à celle à qui il aurait voulu donner sa vie pour lui épargner la moindre douleur; mais ses rapports avec l'empereur, sa patrie, sa famille, lui imposaient une loi aussi impérieuse, aussi cruelle, et chaque larme de sa Ludmille retombait sur son cœur.

Quel que fût le motif de sa résistance, c'eût été lui faire injure que de le taxer de fausseté et d'hypocrisie, de lui supposer l'intention de tromper Ludmille; il n'en conçut jamais le projet. Mais sa vanité, excitée par les succès inouïs qu'il avait eus jusqu'alors, par l'ambition de sa sœur et de son beau-frère Zdenko, avait fait naître successivement dans son âme des opinions fondées sur des faits et des raisonnemens, moitié vrais, moitié erronés, au moyen desquels il s'était persuadé que sa famille et lui-même étaient particulièrement appelés à délivrer sa patrie du joug de l'Autriche, qu'elle supportait avec peine, et à lui rendre le rang d'un royaume indépendant dont il deviendrait le chef.

Ce plan, diamétralement opposé au devoir et à la reconnaissance qui l'attachaient à l'empereur, produisait dans son âme des combats continuels, qui ne lui laissaient plus d'idées nettes, et lui ôtaient même la faculté de réfléchir d'une manière suivie. Ce n'était que dans le mouvement continuel des voyages, dans une activité soutenue, qu'il trouvait quelque distraction à cette lutte intérieure, si pénible, entre ses devoirs et ses passions. Son amabilité, les ressources si étendues de son esprit, le faisaient rechercher par les hommes les plus distingués; et les femmes étaient, plus que jamais, séduites par sa belle figure. Toutes aspiraient à faire sa conquête; leurs efforts presque puérils l'amusaient sans toucher son cœur. Il passait généralement pour l'homme le plus volage, pour ce qu'on appela plus tard, en France, un roué du premier ordre, lorsque l'apparition de Ludmille, semblable à celle d'une comète éclatante qui croise en sens opposé la carrière ordinaire des autres astres, et les efface, vint le saisir avec une force contre laquelle

il n'avait pas encore eu à lutter; il se crut fixé pour l'éternité, et ce fut lui, à son tour, qui employa toutes les ressources de son esprit pour subjuguer Ludmille, et tout ce que son courage et son adresse pouvaient exécuter, pour la mettre en son pouvoir. Il en était venu à bout, non sans peine, quoique, dès le premier moment, Ludmille eût senti son cœur entraîné vers lui. Elle avait long-temps hésité à le suivre, et ne céda qu'à la certitude de le perdre pour jamais, si elle s'éloignait de lui. Bientôt après, il fut obligé de la quitter; mais elle était à lui, et il pouvait compter sur elle. Cette confiance cependant, et l'éloignement, calmèrent son ardeur; ses combats intérieurs recommencèrent, son ambition se réveilla, sa sœur Hélène reprit son ancien empire sur cette ame si susceptible de recevoir de nouvelles impressions. On lui parla des plans étendus que l'on avait formés; il ne pouvait être question des intérêts de son amour, et de son alliance avec une demoiselle autrichienne, noble, il est vrai, mais sans fortune et sans cré-

dit. Cependant elle n'était pas encore sa femme, et son amour subsistait toujours; il revint donc à Paris, pour s'assurer sa possession par un mariage secret auquel il espérait l'engager, continuant bien tout son pouvoir sur elle. En effet, après quelque résistance, Ludmille, voyant combien l'âme de celui qu'elle chérissait par-dessus tout était déchirée, combien il paraissait souffrir, désirant elle-même être unie à lui par un lien indissoluble, résolut de céder à sa volonté, et de ne plus essayer de l'engager à la présenter comme sa compagne et comtesse de Zrini. L'amour lui donna la force de se résigner à sacrifier même sa réputation aux vues ambitieuses de son époux, et à devenir sa femme sans en porter le nom. Elle se réserva seulement de révéler à sa mère et à sa sœur ce mystère, sous le sceau du plus grand secret. Elle sentait que, offensées et si profondément affligées par sa fuite, elles avaient droit à une réparation, et que, en leur faisant cette confidence, elle devait les tranquilliser sur son sort. Elle insista avec fermeté sur

cette condition, à laquelle Zrini finit par se soumettre, et qui seule fit supporter à sa femme tous les soupçons injurieux auxquels ce mystère l'exposait. Elle se consolait en pensant au temps où le voile tomberait, et la ferait paraître dans toute la gloire qui attendait son époux, et qui devait être un jour son partage.

Dès que le comte Zrini eut obtenu ce qu'il desirait, il fit avec célérité les préparatifs de son hymen; il fut célébré avec le plus grand secret, mais aussi avec toutes les formalités nécessaires pour pouvoir un jour le constater authentiquement. Les personnes qui devaient nécessairement assister à la cérémonie, étaient propres à inspirer à Ludmille la plus grande confiance, ainsi qu'à rassurer Zrini sur la moindre indiscrétion. Cette époque de la vie des deux époux fut celle de la félicité de Ludmille: elle était liée à celui qu'elle idolâtrait, par les liens les plus sacrés et les plus indissolubles; elle ne vivait qu'en lui, que pour lui, et quelle vie délicieuse! remplie des sentimens les plus tendres et de toutes les jouissances

de l'esprit; le mystère même lui parut bientôt ajouter un nouveau charme à son bonheur, et les courtes séparations que Zrini devait s'imposer par convenance, augmentaient le délice des momens qu'il passait avec elle sans témoins. Mais l'esprit de Zrini était trop actif, trop impatient pour supporter la gêne et se laisser guider par la prudence; il ne faisait que trop voir son amour pour la belle madame de Villecamp, les droits qu'il avait sur elle et sa jalousie. Cependant il s'appliquait à répandre sur l'existence extérieure de Ludmille, toutes les jouissances du luxe. Les largesses de l'empereur, les riches secours pécuniaires que lui fournissait sa sœur Hélène, l'avaient mis en état de monter la maison de madame de Villecamp sur le pied le plus somptueux et le plus élégant. Son esprit si cultivé, la beauté, l'amabilité de Ludmille y attiraient la plus brillante société autant que l'opulence qui y régnait; elle présidait avec les graces séduisantes dont elle était douée aux réunions qui avaient lieu chez elle, et étaient composées de tout

ce que Paris renfermait alors d'hommes distingnés dans les belles lettres, les sciences et les arts. Bientôt on ne parla plus à Paris que de la belle amie du beau seigneur Hongrois, qui déjà avait paru à la cour et dans les premières maisons, et y avait joué un rôle distingué. Tous ceux qui avaient quelque prétention au bon ton, au bel esprit, venaient assidûment chez madame de Villecamp; on était sûr d'y trouver les hommes les plus célèbres qui ont illustré ce siècle et qui répandaient une si grande lumière sur les sciences et les arts: Molière, Racine, Quinault, Boileau, y venaient souvent sur le pied le plus familier. Si les femmes à principes sévères n'y paraissaient pas, il ne manquait pas, à Paris où l'on avait vu briller Ninon de l'Enclos, où mesdames de Montespan et de La Vallière tenaient leurs cours, de femmes moins austères, qui ne dédaignaient pas d'embellir ces cercles et de donner plus de charme à ces réunions, qu'l'on regardait comme le plus doux des devoirs le commerce des femmes et le plaisir de se livrer

devant elles à des conversations aussi instructives qu'agréables, où leur esprit s'enrichissait, où l'on apprenait d'elles l'art d'être spirituel sans pédanterie, gai sans licence, galant sans fadeur, enfin, ce qui distinguait la société française, et formait l'empire du bon ton.

Mais si Ludmille jouissait ainsi de tous les plaisirs de la vie sociale, elle n'était vraiment heureuse que dans l'intimité de son intérieur; Zrini s'était rendu maître absolu de son esprit et de ses pensées; elle partageait ses vues, ses opinions. Lorsqu'il lui parlait de ses plans, de ses espérances, de matières politiques et sérieuses que les femmes ne traitent pas avec intérêt, il était enchanté et surpris de voir avec quelle sagacité, quelle profondeur elle saisissait ses idées, et les rectifiait même quelquefois; il admirait l'étendue de son génie, son énergie, la finesse de ses observations sur les hommes influens en politique, qu'il lui avait fait connaître et dont elle dévoilait les desseins. Il lui communiqua sa façon de penser sur la situation de sa patrie, et

ce qu'il se proposait de faire pour la changer, et ne lui dissimula pas même les combats intérieurs auxquels il était livré ; en un mot, elle devint sa confidente et son amie la plus intime. Ludmille était fière de cette confiance sans bornes ; elle se sentait élevée au-dessus de la sphère des femmes ordinaires qu'elle trouvait bornée, et même avilissante ; être la femme d'un homme si supérieur à tous les autres, lui paraissait le sort le plus beau, le plus glorieux ! Après l'avoir introduite dans le labyrinthe de la politique, Zrini commença peu à peu à lui parler de la philosophie et des matières religieuses. A côté de la vraie piété et même de la bigoterie qui régnaient à la cour de Louis XIV dans ses dernières années, les principes irréligieux qui se manifestèrent plus tard dans les écrits pernicieux de tant de soi-disant *esprits forts* commençaient à se répandre et à se glisser dans une nation avide d'idées nouvelles. L'ame de Zrini, agitée par des passions violentes, travaillait depuis long-temps à s'affranchir des idées sévères sur les devoirs et les vertus que la religion impose

à ses disciples, et qu'il regardait comme des entraves insupportables. Il recherchait avidement le commerce des hommes les plus relâchés dans leurs principes, raisonnait avec eux sur les objets les plus sacrés, et il en vint bientôt à rejeter toutes les vérités qu'il ne pouvait expliquer, et à ranger celles qu'il ne pouvait contester dans le rang des mystères inexplicables, à penser qu'il était inutile de s'en occuper et de croire à leur importance. Il sut faire passer ses opinions dans l'esprit de sa femme, cependant avec quelque difficulté. Elevée dans les idées religieuses les plus strictes, ayant été destinée au couvent, Ludmille devait regarder toute espèce de doute sur les articles de la foi comme le plus grand des péchés, et repousser des opinions sèches, froides, qui détruisent chez les mortels leurs plus belles espérances et leur ôtent tant de consolations; mais son mari les professait, et cela seul agissait comme un pouvoit magique sur son jugement; d'ailleurs elle avait déjà appris à ne plus s'effrayer des doutes, puisqu'elle s'était mise au-dessus de ceux que sa cons-

cience lui avait présentés sur sa fuite, sur sa conduite avec sa mère et sa sœur; elle s'était étourdie sur ses remords; elle n'avait plus qu'un pas à faire pour se convaincre que tout ce qu'elle avait regardé jusqu'alors comme des préceptes divins, n'était que des inventions humaines, érigées en système par la politique astucieuse du clergé pour contenir le peuple. La malheureuse Ludmille livrée à ces perfides suggestions, parvint, en assez peu de temps, à se mettre au pair avec les esprits forts les plus fameux. L'amour avait été son maître, il avait complètement métamorphosé Ludmille à tous égards, et si sa conduite ne répondit pas aux mauvais principes qu'elle avait adoptés, c'est qu'elle aimait son mari avec passion, et que tout autre hommage lui était indifférent.

C'est à cette époque si brillante de sa vie, où elle se croyait au comble du bonheur, où son orgueil avait atteint son apogée, qu'elle avait écrit sa première lettre à Catherine. Tout ici bas a dans un temps ou dans un autre un point lumi-

neux; mais bientôt de sombres nuages viennent peu à peu l'obscurcir et sont les avant-coureurs de l'orage. C'est ce qui arriva à Ludmille; elle ne tarda pas à s'apercevoir que son étoile commençait à pâlir; le premier indice lui fut donné par l'inquiétude qui s'empara de Zrini, et le besoin qu'il ressentit de nouveau de s'occuper des affaires. Lorsqu'il était revenu à Paris, il avait su se faire donner par l'empereur une mission diplomatique qui devait être secrète et difficile elle lui avait fourni le prétexte de rester à Paris auprès de sa femme sans exciter de soupçons, et dans les premiers temps il avait conduit cette mission lentement, pour prolonger son séjour. Cependant il reçut, non seulement l'ordre d'accélérer les négociations, mais il fut aussi chargé d'autres affaires pressantes; d'un autre côté les circonstances exigeaient qu'il s'occupât des intrigues de la Hongrie. Le moment décisif approchait; il recevait souvent par des voies détournées des dépêches de Tékéli et des autres conjurés, il lui fut expédié un émissaire même de Constanstinople:

Il se trouva donc entraîné dans un dédale d'affaires de la plus haute importance qui absorbaient tout son temps et privaient trop souvent Ludmille de sa société. Lorsqu'elle s'en plaignait, il ne lui dissimulait pas que ses occupations lui plaisaient et qu'il y mettait le plus grand intérêt; il ajoutait que l'homme était né pour agir et qu'il se croirait coupable s'il n'employait pas toutes ses facultés pour se rendre utile à sa patrie, placé comme il l'était par sa naissance et ses talens sur le théâtre des plus grands événemens.

Ludmille qui avait partagé ces mêmes idées en théorie avec tant d'enthousiasme, ne trouvait rien à leur objecter, lorsqu'il s'agissait de les mettre en pratique; mais elle sentait douloureusement tout ce qu'elle y perdait. Peu à peu elle remarqua avec une douleur plus profonde que, dans les cercles qui se rassemblaient chez elle, Zrini commençait à trouver d'autres femmes aimables et belles, à chercher à leur plaire en déployant toutes les richesses de son esprit et de sa gaîté, tandis qu'avec elle il ne traitait que le

sérieux de la vie et ne lui parlait jamais que de ses projets ambitieux, de son beau-frère, de ses rapports avec la cour de Vienne et les *mal contens* de Hongrie et de ce qui pouvait en résulter. Elle s'aperçut que son amour était éteint et qu'elle ne pouvait plus prétendre qu'à son amitié. Être encore sa meilleure amie et sa confidente était assez pour une épouse qui aurait su se contenter de ce rôle et le remplir avec calme et dignité : mais c'était trop peu pour une femme qui aimait avec ardeur. Cependant elle était trop sensée, trop adroite, pour montrer à son mari combien elle souffrait, pour lui faire des reproches, qui, loin de rallumer sa flamme, auraient achevé de l'éteindre ; elle eut plutôt l'air de se résigner à des privations, comme elle avait consenti à ce que leur hymen fût un mystère pour tout le monde. Elle espérait exciter ainsi la générosité de Zrini, et conserver au moins, sous le nom d'estime, une partie de son amour. L'espérance s'éteint si difficilement dans le cœur d'une femme qui aime passionnément et dont les sentimens

ne sont point altérés. Quelquefois le comte reconnaissait en effet tout le mérite d'une conduite si délicate; une ombre de son ancienne ardeur reparaissait alors; Ludmille se livrait de nouveau à la douce illusion d'être toujours adorée; mais bientôt les distractions, la galanterie, la politique, reprenaient tout leur empire, et ramenaient la froideur, l'indifférence. Peu à peu ces dernières dispositions devinrent plus fréquentes et les instans de bonheur plus rares. Zrini ne fut plus enfin pour la tendre Ludmille, qu'un mari froid et distrait.

Le sort de cette malheureuse femme était décidé; mais en perdant tout espoir, elle perdit aussi toute la force d'ame, toute l'énergie qui l'avaient soutenue. Sa santé commença à chanceler; elle devint rêveuse, sombre, silencieuse; sa beauté s'altéra, et quoique jamais une plainte ne sortît de sa bouche, la pâleur de ses joues, son regard éteint, disaient assez combien elle sentait son malheur. Zrini le vit ce changement et ne put se dissimuler qu'il en était la cause; il en accusa sa

mauvaise étoile, qui, en le plaçant dans des circonstances aussi compliquées, l'obligeait à s'arracher d'auprès de la femme la plus aimable, et détruisait le bonheur de tous ceux qui s'attachaient à lui. Il le dit à Ludmille, qui en eut le cœur déchiré; mais ranimée par ce nouvel abandon, elle eut la force de prendre une résolution qui devait mettre fin aux cruels combats de son époux.

Un jour qu'assis près d'elle il était plongé dans les plus sombres rêveries, sa tête appuyée sur sa main, et poussant en silence de profonds soupirs, elle s'efforça d'entamer la conversation par une question en apparence insignifiante : N'avez-vous point reçu des lettres aujourd'hui? lui demanda-t-elle.

— J'en attendais de Munkats, de mon beau-frère Emmerich; je n'en ai point reçu : ce qui m'inquiète fort. Il devait me donner des nouvelles décisives.

— Tékéli est donc résolu à se mettre sous la protection de la Turquie?

— Il n'a plus d'autre parti à prendre. Sa façon

de penser, les démarches qu'il a faites contre l'empereur Léopold, sont trop publiques; il est impossible que la paix se maintienne entre l'empereur et nous.

— Nous! s'écria Ludmille; vous prenez donc aussi parti contre Léopold, vous qu'il aime, à qui il accorde toute sa confiance?

— C'est là ce qui me met à la torture, lui répondit Zrini avec violence; c'est là la malédiction qui me poursuit. Je suis condamné à rendre malheureux tous ceux que j'aime, tous ceux qui ont quelque affection pour moi!

— Léopold au moins n'en a pas jusqu'à présent fait l'épreuve; vous exécutez fidèlement tous les ordres qu'il vous donne.

— Et dans quelle intention le fais-je? Combien de temps encore cela peut-il durer? Le grand visir Kara Mustapha rassemble déjà son armée; de grands événemens se préparent.

— Et vous restez ici dans l'inaction!...

Zrini jeta un regard étonné sur sa femme; il ne s'attendait pas à cette question. — Que

voulez-vous dire? reprit-il enfin lentement.

— Je veux dire, ajouta-t-elle, que, si vous vous rapprochiez du théâtre de ces évènemens, si vous pouviez en être le témoin, y participer vous-même....

— Le puis-je? dit Zrini avec un mouvement d'impatience et de dépit; ne suis-je pas attaché ici par des devoirs?

— Par vos devoirs envers l'empereur, sans doute; mais votre négociation tend à sa fin. Il ne tient qu'à vous de l'accélérer, de la terminer, puisque c'est vous qui en avez donné l'idée, et qui l'aviez pour ainsi dire créée, afin d'avoir un prétexte de venir me joindre.

— Mais qu'en résultera-t-il?

— Que vous serez libre, Zrini, d'aller où votre noble ambition vous appelle. Des vétilles diplomatiques vous font négliger les affaires les plus importantes, et enchaînent votre activité; terminez-les promptement et allez en Hongrie.

— En Hongrie! répéta-t-il avec la plus grande surprise.

Ludmille venait de prononcer ce mot, qui lui dévoilait à lui-même les idées vagues dont son cœur était agité. Il n'avait pas encore osé s'arrêter sur la pensée de quitter son épouse, et c'était elle, elle qui l'aimait si passionnément, qui souffrirait tant de son absence, c'était elle qui en dictait l'arrêt.

— Oui, en Hongrie, reprit Ludmille, en affectant le plus grand calme; votre présence y devient chaque jour plus nécessaire; vous y trouverez de quoi exercer cette activité qui vous dévore, dans le but vers lequel vous tendez depuis long-temps. Votre beau-frère est sur le point de recueillir le prix de tous ses efforts: le sultan va lui conférer le titre de prince de Hongrie, lui remettre l'étendard, le revêtir du kalpak. Vous lui avez frayé le chemin par l'influence que vous avez ici, où votre présence serait désormais superflue. Mais il vous reste encore beaucoup à faire en Hongrie : Kara Mustapha le grand visir vous attend; il est impatient de vous connaître, vous le savez, et....

— Que m'importe? interrompit Zrini; je n'ai nulle envie de faire ma cour à ce barbare.

— Je l'espère, répondit Ludmille avec dignité; aussi n'est-ce pas pour ce barbare que vous devez vous rapprocher de lui, mais pour l'avantage de votre famille. N'est-il pas l'instrument indispensable de l'illustration de votre maison? Il faut le faire agir dans ce sens, quelle que soit l'opinion que vous ayez de lui.

— Je te comprends, ma Ludmille; je rends hommage à ta grandeur d'ame, à ta magnanimité; et cependant.... non, je ne te comprends pas; c'est toi... qui veux que je parte, que j'aille à Munkats!....

— Je ne fais, mon ami, que te conseiller ce que ton propre génie t'inspire; ici tu ne fais que te consumer en vain.

Zrini baissa la tête sans répondre : sa conscience, la générosité de son épouse, qui l'engageait elle-même à faire ce qui devait la mettre au désespoir, le reproche tacite que renfermaient ces paroles, l'oppressaient tour à tour. Ludmille

aussi gardait le silence et soupirait profondément; elle venait de prononcer elle-même sa sentence. Elle se félicitait d'avoir eu la force de remporter cette victoire sur son cœur, après de longs et violens combats.

— Nous y réfléchirons encore, dit enfin le comte en se levant et en se rapprochant de Ludmille, qu'il embrassa tendrement. Cette conversation fut suivie de plusieurs autres : la glace était rompue, et c'était elle qui avait eu le courage de la rompre. Après avoir employé sa force morale pour exécuter cette résolution, elle souffrait moins ; elle éprouvait même une sorte de satisfaction qui balançait son extrême douleur, en rendant à son époux la liberté qu'il avait tant regrettée, et en rompant une relation dans laquelle il ne trouvait plus le bonheur.

Zrini avait trop de délicatesse dans les sentimens, et trop de sagacité dans l'esprit, pour ne pas sentir que, dans cette occasion, il était fort au-dessous de sa femme. Il était humilié en songeant à tout ce qu'elle lui avait sacrifié, et à

la manière dont il avait payé tant d'amour et de dévouement. Ce n'est pas avec de telles dispositions qu'on est entraîné vers celle qui en est l'objet; mais il avait trop de fierté, trop d'amour-propre, pour ne pas trouver le moyen de se justifier à ses propres yeux. Le calme avec lequel Ludmille paraissait renoncer à lui, la grandeur d'ame qu'elle montrait en se sacrifiant encore, pour le laisser libre de suivre ses projets ambitieux, lui donnèrent l'idée qu'elle ne l'aimait plus; et il se trompait. Si elle l'aimait encore, l'ardeur qu'elle mettait à le voir poursuivre ses plans d'élévation l'excitait à ne pas rester en arrière d'une femme. Si la sienne avait assez d'énergie pour se priver volontairement de son amour et de sa présence, ne devait-il pas avoir la force de s'arracher à la vie si douce qu'il menait à Paris, pour se jeter dans le tourbillon d'une activité dangereuse, mais utile et d'autant plus glorieuse?

C'est par de tels raisonnemens qu'il justifiait le parti qu'il allait prendre; mais, en assoupissant

sa conscience, il n'obtint point la paix de l'ame. Elle se réveillait trop souvent, cette conscience importune, et les remords troublaient les rêves de son ambition, sans cependant l'engager à y renoncer; bien au contraire, il s'enfonçait toujours davantage dans ce dédale. Il annonça bientôt à Ludmille son prochain départ, et travailla avec la plus grande activité à terminer les négociations publiques et secrètes qui le retenaient depuis huit mois à Paris. Ludmille luttait sans relâche pour conserver extérieurement le calme dont elle s'était fait un devoir; elle y réussit, et vit partir Zrini à la fin du carnaval, pour se rendre à Vienne et delà à Munkats, avec la crainte désolante de ne le jamais revoir. Lui-même fut saisi d'une profonde douleur, lorsque, pour la dernière fois, il se trouva seul avec elle. L'idée de l'entraînement incalculable des événemens dans lesquels il allait se jeter comme dans une mer orageuse, celle du rôle équivoque qu'il allait jouer à Vienne, des sentimens qu'il éprouverait en se trouvant en présence de son souverain, de

son bienfaiteur, de son second père, qu'il trahissait ; enfin, le sort de Ludmille, qu'il laissait seule, sans appui, dans un pays étranger, remplirent son âme d'amertume pendant les derniers momens. Il fit les préparatifs de son départ avec une tristesse insurmontable, qu'il crut être un pressentiment des plus horribles malheurs ; et, plus que jamais, il se disait poursuivi par une cruelle destinée.

Il savait, ainsi que sa femme, qu'il trouverait Catherine à Vienne. Ludmille, à qui les chagrins avaient rendu tout son attachement pour sa famille, tous ses regrets d'en être séparée, lui donna une lettre pour sa sœur. Il lui promit de chercher à la voir seule, et de lui témoigner des égards et de l'amitié. Brinn eut soin, en partant, d'assurer à sa femme une existence agréable ; il la recommanda vivement à ses amis les plus intimes et les plus anciens. Il lui assigna des sommes considérables ; et lui promit (peut-être en s'en flattant lui-même) que leur séparation ne serait pas très longue : il le lui répéta plusieurs fois ;

mais elle ne le croyait pas, et doutait qu'il le crût lui-même. Elle ne le lui dit pas, et le vit partir en versant des torrens de larmes; il paraissait aussi profondément affligé, et lui fit les adieux les plus tendres, et des protestations d'amour qui, dans ce moment, étaient peut-être sincères.

Pendant ce voyage il eut le temps de faire des réflexions plus calmes. Arrivé dans la capitale de l'Autriche, il ne jugea pas nécessaire de rechercher d'abord sa belle-sœur; il sentait qu'il serait embarrassé devant elle s'il était d'ailleurs trop occupé du compte qu'il devait rendre de sa mission, de ses projets. Il fut entraîné dans le tourbillon de la cour. Les fêtes que l'on donna à l'envoyé de Pologne lui offrirent l'occasion favorable de briller de nouveau, après une aussi longue absence, dans les cercles de la noblesse hongroise et autrichienne, et avec d'autant plus de succès, qu'il revenait de Paris, que l'on considérait déjà comme l'école du bon goût et des grâces. Cependant ses prétentions à la main de la riche comtesse de G***, n'étaient qu'un masque politique

pour cacher ses projets, & détruire le soupçon qui s'étoit répandu sourdement, qu'il étoit déja marié. Il vouloit faire servir à ses vûës l'opinion qu'il étoit encore libre, & qu'il désiroit de contracter une alliance avantageuse, mais il n'eût jamais l'idée d'abandonner Eudoxie, ni de divorcer; il conservoit encore pour elle trop d'amitié, trop d'estime, il avoit trop d'honneur. Mais il savoit que ce mariage déplairoit à sa famille, et surtout à son Pere, qui lui avoit manifesté depuis long-temps l'intention de l'unir à la fille d'un puissant voisin, d'un prince régnant, et à la main de laquelle il avoit droit de prétendre.

Lorsqu'il rencontra Catherine au théatre, il l'avoit d'abord reconnuë, mais sa résolution de passer pour célibataire l'empêcha de s'approcher d'elle. Il craignit que quelque imprudence de la jeune personne ne trahît son secret: il aima mieux chercher à la voir clandestinement, et plus d'une fois. Dans l'intervalle, il reçut une lettre de son beau-frère Tekeli, qui le pressoit de se rendre à Munkats, le plus tôt possible. Il ne put

donc voir Catherine que ce seul instant, à l'église, au moment de son départ. Il obtint de l'empereur, sous un prétexte plausible, un congé pour se rendre à Prague. Il eut à peine le temps d'écrire à Catherine la lettre qu'on a lue, servant d'enveloppe à celle de sa femme, de la lui remettre, et de se jeter, en sortant de l'église, dans sa chaise de poste qui prit la route de Prague. Il y arriva avec la plus grande célérité, pour en repartir aussitôt, et gagner [illegible] de Transylvanie et la forteresse de Munkats. Il sentait d'autant mieux la nécessité d'une grande circonspection dans ses démarches, qu'il s'était aperçu depuis long-temps qu'on l'observait, qu'on cherchait à se procurer tous les renseignemens possibles sur toutes ses moindres actions, sur ses relations avec madame de Villecamp, sur ses liaisons en Hongrie, à Vienne et à Prague. Il se sentait comme enlacé dans des filets invisibles, et fit une extrême diligence pour arriver à Munkats, et mettre la dernière main au grand œuvre qui allait s'accomplir.

Ludmille resta à Paris, en proie à la douleur la plus amère. Dans cette ville si populeuse, dans les cercles nombreux, qui continuaient à l'entourer, elle se trouvait seule, isolée ; depuis que Zrimi n'était plus auprès d'elle, depuis qu'elle était privée de cette vie si riche, si animée, que son esprit répandait autour d'elle ; de ces sentimens délicieux, qu'il savait toujours faire naître dans le cœur de son épouse. Le monde était mort pour elle, depuis l'absence de celui, pour qui seul elle existait. Toutes ses peines précédentes, toutes ses inquiétudes étaient effacées par celles que lui faisait éprouver cette cruelle séparation. Elle savait quels événemens l'attendaient ; elle calculait que, dans leur marche, l'homme reste rarement le maître de son sort ; elle n'avait aussi que trop remarqué que l'ardeur avec laquelle elle avait été aimée, diminua peu à peu dès les premiers temps de leur union, et que maintenant elle était presque étouffée par les desirs effrénés de l'ambition. Cette certitude déchirait son cœur ; l'espoir de ranimer le charme qu'elle

avait à [illegible], ne la soutenait plus. La force morale avec laquelle elle avait volontairement renoncé [illegible] plus [illegible] douleur : tout lui manquait à la fois, son amant, son mari, son époux, et l'espoir et le soulagement que donne la religion aux cœurs affligés, ce port assuré dans lequel se réfugient les malheureux. Elle ne pouvait plus prier avec confiance, depuis qu'elle avait appris à douter de son créateur, [illegible]. Quelle consolation pouvait-elle [illegible] dans [illegible]. Elle était donc [illegible] malheureuse [illegible] l'éclat de l'élégance qui l'environnaient [illegible] par un hommes les plus distingués et des femmes les plus aimables, ne n'étaient plus [illegible] de sa félicité qui lui rappelaient toute la [illegible]. Son cœur était brisé. Elle se trouvait d'autant plus misérable qu'elle n'avait pas un ami dans le sein duquel elle pût verser ses chagrins. Souvent, alors, elle pensait à sa mère, si bonne, si sûre, si attachée, et qu'elle avait si [illegible]

de sa tendre et constante amitié, et elle en éprouvait des remords cuisants.

Catherine eut encore à soutenir un pénible assaut de Pierre Ledona, qui revint la voir trois jours après sa première visite, et lui annonça qu'il avait porté la supplique [illegible] *Porta du Ciel*, et qu'il pouvait lui donner la douce espérance que sa prière serait [illegible] peu de temps après Pâques, c'est-à-dire, dans quelques semaines. Cette nouvelle et l'approche du danger [illegible]; mais elle [illegible] pour les [illegible] Elle [illegible] les [illegible] pour-[illegible] Mais Isidore avait assez [illegible] dans l'esprit pour les combattre et lui prouver que [illegible] circonstances étaient [illegible] de se [illegible] le plus tôt possi-

ble à l'abri des événemens ; en sorte que Catherine ne put s'empêcher d'éprouver intérieurement de vives inquiétudes en songeant combien le fatal moment était proche, et à la distance qui la séparait de l'unique ami qui pût venir à son secours et lui donner de bons conseils. Le père Isidore prit enfin congé d'elle en lui disant qu'il était obligé de quitter Vienne le soir même. Elle croyait qu'il retournait à Clamm, et voulut le charger de ses tendres respects pour sa mère ; mais il lui dit que, par ordre de ses supérieurs, il devait se rendre à Munich et peut-être plus loin ; qu'il ignorait quand il pourrait aller à Clamm, mais qu'il espérait la trouver à son retour dans l'asile qui lui était destiné, ayant pris à cet effet toutes les mesures avec la supérieure.

— Je suis fâché, ajouta-t-il, de ne pouvoir être présent à votre prise d'habit ; je m'en étais réjoui.

— Mais on pourrait la différer jusqu'à votre arrivée, s'écria Catherine avec vivacité ; je ne me sens également pas assez préparée pour une démarche de cette importance.

— Cela est impossible, répondit le prêtre d'un ton ferme et sévère; il ne saurait être question d'aucun nouveau délai, il n'y a pas un moment à perdre; chaque jour a son prix pour votre éternel bonheur; soyez sûre, mademoiselle, qu'un jour vous me bénirez de tout ce que j'ai fait dans ce but, lorsqu'à l'abri de ces murs sacrés, vous verrez éclater les orages dont la patrie est menacée: les conjonctures deviennent toujours plus effrayantes.

— Comment? mon père, qu'est-ce qu'il y a de nouveau à craindre?

— Ce que j'ai prédit à madame votre mère, il y a plusieurs mois, s'accomplira bientôt. Je vois approcher les moments où notre *beau-frère* si vanté (s'il faut, contre mon opinion, que je le nomme ainsi) paraîtra publiquement à la tête des rebelles et des traîtres.

— Grand Dieu! s'écria Catherine, serait-il possible?

— Il n'y a presque plus de doute, continua le père Isidore, mais vous ne pourrez, ou plutôt,

vous ne voudrez pas comprendre ce qui m'autorise à l'affirmer; croyez seulement, mademoiselle, que vous entendrez bientôt parler des plus sinistres événemens; et laissez-moi la consolation de penser qu'alors vous serez en sûreté. Il prononça ces dernières paroles d'un ton plus doux, plus amical, qui toucha Catherine; puis il la quitta la laissant en proie à mille idées pénibles.

Les jours suivans se passèrent assez tranquillement. Cependant différens bruits alarmans circulaient sourdement dans le public; pareils à ces bruits qui, retentissant dans l'air, sont les précurseurs de l'orage. Madame de Dunerwald apportait chaque jour quelque nouvelle qui semblait menacer d'une prochaine explosion. Tout espoir de terminer à l'amiable les différens de l'Autriche avec la Porte Ottomane s'évanouissait; l'alliance du roi de Pologne, de l'empereur et de l'empire, avait encore plus aigri le divan de Constantinople, sans l'effrayer; au contraire, il avait redoublé d'activité dans ses préparatifs

de guerre, et la renommée, qui toujours exagère, portait le nombre de l'armée que le grand visir rassemblait près d'Andrinople, à un demi-million de combattans. On racontait les choses les plus effrayantes de la valeur et de la barbarie de ses troupes, auxquelles, disait-on, la poignée d'hommes que l'Autriche et l'Allemagne pouvaient leur opposer ne serait jamais en état de tenir tête. On calculait déjà le moment où cette armée se mettrait en marche, et le peu de temps qu'il lui faudrait pour arriver sous les murs de Vienne. On parlait en même temps avec non moins d'inquiétude, des mouvemens des *mal contens* de la Hongrie, des préparatifs que faisait Tékéli à ses propres frais, en Transylvanie et dans la Haute Hongrie, et de temps en temps s'élevaient des soupçons contre son beau-frère, le comte Zrini. On accusait le *favori* de l'empereur d'entretenir des intelligences secrètes avec les révoltés de son pays, et de se rendre coupable de haute trahison.

Ainsi les prédictions du père Isidore se réali-

saient, et confirmaient dans l'esprit de Catherine l'idée de la justesse de ses vues en politique, de sa connaissance des affaires, en même temps qu'elles redoublaient ses inquiétudes. Plusieurs fois, après avoir entendu de telles conversations, elle relisait, lorsqu'elle était rentrée dans sa chambre, les lettres de sa sœur et de Zrini; elle les comparait avec ce que l'on disait, et trouvait avec une profonde douleur, que leur contenu indiquait assez clairement ce que la renommée et les gens les mieux informés rapportaient au sujet de Zrini. Elle sentit que la plus grande circonspection lui devenait chaque jour plus nécessaire. Un mot dit imprudemment pouvait mettre sur la voie, et perdre peut-être un homme auquel elle pensait encore avec un grand intérêt, malgré les reproches qu'elle était en droit de lui faire; d'ailleurs le sort de Ludmille était lié au sien, et cela seul commandait à Catherine la prudence et la discrétion. Elle ne pouvait comprendre comment il avait osé confier de telles indications dans une lettre adressée à une jeune personne; elle

ne pouvait se l'expliquer que par un excès de vanité et la certitude du succès.

Cependant le printemps avançait, et les troupes asiatiques, qui ne quittent leurs cantonnemens que dans cette saison pour y retourner à l'approche de l'hiver, arrivaient en grand nombre à Andrinople, et renforçaient l'armée du grand visir, qui comptait alors deux cent mille hommes. Tous les voyageurs venant de Hongrie augmentaient les alarmes par leurs rapports, et les mesures qu'on prenait à Vienne montraient assez que l'on était convaincu que le grand visir chercherait à pénétrer jusque là, et que l'on aurait à subir un second siége.

Il parut alors une ordonnance de l'empereur qui répandit une consternation générale; elle contenait l'ordre de réparer avec la plus grande activité les fortifications de la ville, qui avaient été négligées depuis plusieurs années, et qui offraient encore les traces des désastres du premier siége, qu'elle avait soutenu, en 1529, contre le sultan Soliman; on rassembla de

tous côtés les paysans des environs pour y travailler.

Dans les provinces de la Hongrie, qui n'étaient pas au pouvoir des Turcs, on commençait à former des magasins de subsistances; on portait tous les régimens au complet; tout indiquait qu'on s'attendait aux plus grands dangers.

Il arriva à Catherine ce que l'on éprouve si souvent; les aveugles mortels sont le jouet de la crainte et de l'espérance; presque toujours il arrive l'opposé de ce que l'on attendait avec joie ou avec angoisse. Peu de jours auparavant les visites du père Isidore, les démarches qu'il avait faites pour hâter son entrée au couvent, avaient rempli d'effroi l'ame de la pauvre Catherine; maintenant il n'était plus question de sa prise d'habit; l'attente des grands événemens qui pouvaient décider du sort de la monarchie, de celui de tant de millions d'hommes, empêchait de s'occuper des intérêts individuels. On ne songeait qu'au salut de l'État si vivement menacé. Ainsi il était naturel qu'au milieu des préparatifs de

guerre et de défense, qui indiquaient que l'on s'attendait à voir Vienne assiégée, on ne pensait plus à l'entrée d'une jeune fille dans un couvent exposé, ainsi que toutes les maisons de la ville, à être incendié. Catherine était donc, pour le moment, affranchie de cette crainte; mais c'était pour être livrée à d'autres appréhensions non moins terribles, et d'un autre genre. Quoiqu'elle ne se fît pas une idée bien nette des horreurs d'un siége, elle en entendait tellement parler chez madame de Fraising, qu'elle comprenait bien que l'on se croyait réservé aux plus grands malheurs; mais elle put aussi acquérir l'expérience que l'attente et la frayeur représentent ce qui doit arriver, comme bien plus redoutable qu'il ne l'est en réalité, et que la prévoyance du malheur tourmente les humains plus cruellement que le malheur lui-même. On racontait les choses les plus incroyables comme authentiques et positives, et chacun prenait les mesures les plus différentes pour échapper au péril, suivant que l'on admettait l'une ou l'autre

opinion. Les uns quittaient la campagne, pour se réfugier dans les villes; d'autres, ne s'y croyant pas en sûreté, cherchaient une asile sur les montagnes ou dans les vallées les plus reculées : il régnait partout la plus horrible confusion, produite par la terreur qui s'était emparée de tous les esprits. Cependant madame de Braining était du petit nombre de ceux qui ne s'y livraient point et qui conservaient le plus de sang-froid : sa religion, sa confiance en Dieu, son âge, son expérience lui donnaient ce calme admirable qui la mettait, non-seulement en état de conserver sa sérénité, mais aussi de pouvoir offrir à ses amies de sages conseils, d'en prendre pour elle-même, et de dissiper les craintes en approfondissant avec son jugement exquis les bruits qui couraient, ou en en démontrant l'absurdité ou la contradiction; aussi y avait-il chez elle de nombreux rassemblemens des gens qui venaient y chercher des consolations et des avis pour se décider à fuir ou à rester. On y délibérait sur les événemens; on se demandait s'il était probable que l'ennemi

vînt jusqu'à Vienne, et quel serait le moment favorable pour s'en éloigner, où il faudrait se rendre, etc., etc.

— Où voulez-vous aller? (disait-elle à quelques amis très alarmés.) L'ennemi ne vous suivrait-il pas partout? Une fois maîtres de Vienne, les Turcs pénétreront de tous côtés; C'est le grand visir qui a été le principal moteur de la guerre; la prise de Vienne fut de tout temps le but de son ambition, et s'il l'atteint (ce que je ne puis croire), il restera bien peu d'espoir de lui échapper. On sait qu'un nécromancien Arabe lui a prédit non seulement qu'il entrerait dans Vienne, mais qu'il pénétrerait jusqu'à Rome pour y détruire le siége de la chrétienté, et il en est persuadé. Si les forces de notre empereur, celles de l'empire germanique, et l'assistance du grand roi de Pologne, ne peuvent pas l'arrêter, on ne sera nulle part plus à l'abri que dans ces murs.

— Quelle prophétie! s'écrièrent tous ceux qui l'entendirent, effrayés de ce que, pour la première fois, elle paraissait craindre à son tour.

— Ce n'est point une prophétie, reprit-elle avec calme; au contraire, je suis intimement convaincue que nous devons l'être tous, que Dieu ne nous abandonnera pas, nous qui sommes l'étendard de la vraie religion; il a toujours évidemment protégé la maison d'Autriche, l'a tirée des plus grands périls, lorsque tous les efforts humains paraissaient inutiles. Vienne a déjà été assiégée plus d'une fois; le grand Soliman, qui faisait trembler l'univers, l'a tentée sans succès; il a sacrifié l'élite de son armée sous ses murs, et n'a pu même combler les fossés avec les cadavres de ses janissaires. L'empereur Ferdinand fut assiégé jusque dans son palais par les rebelles de la Bohême; les mécontens forcèrent l'entrée de ses appartemens pour l'obliger à signer leurs demandes, lorsque, comme par un coup de baguette, le régiment de Dampierre apparut sur la place devant le château, au moment le plus critique, et délivra l'empereur. — Vous avez raison, ma mère, dit madame de [illegible]; Dieu nous a merveilleusement secourus.

— Mais savons-nous, dit une des dames, s'il voudra nous sauver encore, et si le moment de la punition n'est pas arrivé pour nous?

— Nous sommes entre ses mains, reprit madame de Praising; mais mon espoir repose aussi sur des secours humains, que sa toute sagesse dirige, et qui peuvent rassurer ceux qui n'ont pas autant de confiance en lui que moi. On sait quelles forces imposantes les princes de l'empire rassemblent; le roi de Pologne, notre allié, fait des préparatifs formidables; notre propre armée est considérable et sur le meilleur pied; les électeurs de Saxe et de Bavière se mettent à la tête de leurs troupes, et le vaillant duc Charles de Lorraine, que toute la terre reconnaît comme un des plus grands guerriers de ce siècle, commande l'armée confédérée. Je ne crains donc point la prétendue supériorité des Turcs, et je suis loin de désespérer.

— Grand Dieu! s'écria une des trembleuses, les hasards de la guerre sont si incertains! Il

suffit d'une seule bataille perdue, et les Turcs seront sous les murs de Vienne. . . .

— C'est possible, dit madame de Praising; mais songez aux embarras, aux dangers, aux terreurs, qui accompagnent une fuite qu'il faudrait sans cesse recommencer, chassés de ville en ville par les Musulmans victorieux. Il me semble beaucoup plus sage de rester à sa place. C'est mon opinion; mais je n'exige point qu'elle soit adoptée. Quant à moi, je considère Vienne comme le lieu où la Providence m'a fixée. Mon âge m'y retient; et, bien plus encore, ce que j'aime le mieux au monde, les seuls objets qui m'attachent à la vie, ma fille, mes petits enfans, y sont domiciliés; j'y resterai donc, et, si l'événement le plus affreux arrive, si Vienne tombe au pouvoir des infidèles, si la ville est saccagée, détruite, eh bien! je périrai avec ma famille, avec mes concitoyens, au poste où Dieu m'a placée, où j'attendrai sa volonté. . . .

Ainsi parla cette respectable femme; mais sa résignation et son courage ne se communiquèrent

à aucun des assistans, excepté à sa fille et Catherine. Toutes les autres entrevirent bien quelques rayons d'espérance; mais, à la première mauvaise nouvelle, ils retombèrent dans leurs terreurs, et dans ce [illegible] qui fait ordinairement [illegible] le plus [illegible].

Cependant, [illegible] de jour en jour [illegible] le [illegible] des mesures [illegible] l'effroi général. Le comte Rüdiger de Stahremberg, [illegible] nommé commandant de la ville [illegible], fit le tour des faubourgs [illegible] les points où la ville était le plus exposée aux boulets ennemis, et donna l'ordre d'abattre toutes les maisons qui pourraient porter obstacle aux fortifications que l'on voulait établir. Les propriétaires de ces bâtimens parcouraient les rues en poussant des cris de désespoir, et assiégeaient presque la demeure du commandant, pour lui demander d'épargner les leurs. Il les écoutait, les plaignait, leur promettait des indemnités, si le siége n'avait pas lieu; mais il ne révoqua point ses ordres; et une quan-

tité de paisibles habitations, où des familles en-tières avaient vécu de père en fils, où ils avaient vu mourir leurs aïeux et naître leurs enfans; une quantité de maisons de plaisance, situées dans les [illegible], furent sacrifiées [illegible].

En Hongrie, Emmerick Tékéli [illegible] très activement les intérêts du sultan, son protecteur; le sultan [illegible] à [illegible] son épouse, la belle Hélène, [illegible]. On disait hautement à Vienne qu'il avait obtenu la pro-messe d'être [illegible] souverain légitime de la Hongrie, sous la [illegible] de la Porte Ottomane, dès que [illegible] aurait pris Presbourg et Vienne, [illegible] la couronne sacrée de saint Étienne. Le plus léger doute sur la [illegible] ap-puyée sur des prédictions [illegible] dans l'âme du grand visir, avide de gloire, [illegible] celle de l'ambitieux prince de Munkatz, qui voyait déjà la Hongrie transformée en royaume indé-pendant, et seulement tributaire de l'empire ot-

toman; l'Autriche livrée à leurs volontés arbitraires, et la prise de Rome, où Tékéli avait promis de conduire lui-même le visir. On ne peut décider si cet homme ambitieux, qui ne manquait ni de prudence, ni de fermeté, pour exécuter ses hardis projets, partageait en effet ces espérances si présomptueuses, ou s'il ne les annonçait que pour flatter la vanité démesurée de son allié, et l'amener à seconder ses propres vues. Quoi qu'il en soit, Tékéli jouait alors un rôle brillant; chaque jour, les plans qu'il avait formés pour relever sa maison se développaient, et ses démarches pour y parvenir s'expliquaient aux yeux de l'Europe étonnée. On prononçait chaque jour plus hautement le nom de son beau-frère, le comte Zrini, comme étant associé à ses projets; on répandait que c'était lui qui, le premier, avait conçu celui de faire monter Tékéli sur le trône de Hongrie; que c'était là le motif secret de ses fréquens voyages à Paris, à Munkats, et même à Constantinople; et l'on regardait comme très probable qu'il nourrissait l'espoir de

succéder à son beau-frère beaucoup plus âgé que lui, et qui n'avait point d'enfans. On ajoutait, comme certain, qu'il aspirait à la main de la fille de l'hospodar de Valachie, et à l'alliance de ce prince.

Catherine entendait tous ces bruits; et, quoiqu'elle ne pût croire Zrini capable d'un crime aussi noir, que celui de conclure un autre mariage du vivant de sa sœur, elle éprouvait cependant de vives inquiétudes. Elle ne savait point si celui de Zrini et de Ludmille avait été béni dans toutes les règles, ou si peut-être sa sœur, dont l'ame était si généreuse, entraînée par les instances de son époux, n'avait pas depuis sacrifié de plein gré son propre bonheur aux vues ambitieuses de celui à qui elle avait déjà sacrifié sa réputation, sa famille, sa sainte destination. Plus elle réfléchissait à la dernière lettre de Ludmille, plus elle y trouvait de phrases mystérieuses, qu'elle ne pouvait expliquer que par la triste certitude que sa sœur était abandonnée, mais qu'elle tenait encore par mille liens à son séducteur adoré,

Cependant, au milieu de ses angoisses et de ses chagrins, le ciel, qui sait toujours envoyer des consolations aux malheureux, fit aussi luire aux yeux de Catherine un rayon d'espoir et de plaisir, qui vint, pour un moment, dissiper les nuages dont elle était entourée, et lui rendre force et courage; c'était une lettre de Sandor, conçue en ces termes :

« Chère cousine et bien aimée fiancée,

« Le comte Zaluski, envoyé extraordinaire de notre roi auprès de la cour d'Autriche, a eu la complaisance de me remettre votre lettre la semaine passée; j'ai baisé mille et mille fois ces caractères chéris que votre main a tracés, et la place où elle reposait en les écrivant. Oh! ma bien aimée, ma si chère Catherine, tu ne sais pas combien mon cœur t'est tendrement dévoué, et comme ton image me suit partout et sans cesse. Les circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés depuis deux ans ne m'ont pas accordé le bonheur de pouvoir te le témoigner

par mes actions; je ne puis que te rappeler les sentimens que j'ai éprouvés pour toi depuis notre enfance; je sais donc que tu es bien convaincue de mon amour et de ma fidélité. Je te renouvelle solennellement les sermens que je fis entre les mains de ton respectable père, sur son lit de mort, de te regarder toujours comme ma fiancée, comme ma compagne chérie, et moi-même comme ton protecteur et ton époux. Je te supplie donc de prendre courage, de ne pas te livrer à la tristesse, d'adresser, d'accord avec moi, de ferventes prières à l'Éternel, pour lui demander ses secours, et de croire avec fermeté qu'il ne t'abandonnera pas; il te donnera la force, pour te soutenir au milieu de toutes les épreuves qui t'ont assaillie, et qui t'attendent encore. Chère Catherine, je comprends que les instances de votre mère et du père Isidore vous tourmentent, que le sort de votre sœur oppresse votre excellent cœur; mais, suivant toutes les apparences, vous aurez encore d'autres peines à supporter, pour lesquelles il faut vous armer de courage et

de résignation. Les temps sont critiques, orageux ; une guerre cruelle menace votre patrie ; l'empereur Léopold se trouve dans une situation très embarrassante, et mon roi prépare des forces considérables. Une partie de son armée s'est déjà rapprochée des frontières de Silésie ; mais, suivant ce que je sais de ce qui se passe en Hongrie, le malheur qui menace l'Autriche et la ville que vous habitez ne pourra pas être détourné ; il arrivera. L'étendard de Mahomet menacera la croix du Christ ; mais celle-ci sera victorieuse ; Dieu saura bien empêcher qu'elle ne succombe. Le roi Sobieski fera tout ce qui dépendra de lui pour sauver Vienne, et vous pouvez compter sur lui. Croyez, ma bien aimée comtesse, que c'est là le plus puissant motif qui m'attache à ce grand monarque ; il fut de tout temps l'ennemi né et juré de la puissance ottomane, comme étant son plus dangereux adversaire, et destiné par Dieu lui-même à être son fléau. Il a de plus à venger les torts que ces barbares firent anciennement à sa famille, et c'est

lui, n'en doutez pas, qui saura délivrer Vienne des horreurs du siége. Il est l'activité, la bonté, l'affabilité même ; il y joint l'esprit le plus pénétrant, le plus juste, une dignité infinie, une valeur à toute épreuve ; c'est, en un mot, un souverain accompli. S'il n'est pas né sur le trône, il est au moins bien sûrement né pour le trône. J'ose dire à vous, ma future épouse, à vous, dont la destinée est irrévocablement liée à la mienne, que ce grand homme, que Jean Sobieski m'honore de sa faveur la plus distinguée ; qu'il daigne souvent, malgré ma jeunesse, me demander des avis et les écouter quelquefois même ; j'ai, en la présomption de me flatter que mes conseils, mes supplications, ont contribué à le décider à mettre ses troupes en mouvement, et à marcher droit sur Vienne, au lieu de faire une diversion sur les derrières de l'armée turque, et une invasion en Hongrie, ainsi que le conseillaient les généraux, les waywodes, et les ministres d'état. Peut-être est-ce une illusion de ma vanité, qui me persuade qu'un roi tel que Sobieski attache

quelque prix à l'opinion et au mérite d'un jeune étranger ; mais, quand je vois comme il sait profiter des bons avis, de quelque part qu'ils viennent, et en prendre ce qu'il juge utile, je ne puis m'empêcher de me livrer à la douce idée que j'ai peut-être été un des moyens de vous sauver, vous que j'aime si profondément. Les hostilités m'ont aussi procuré maintes occasions d'avoir des renseignemens positifs sur votre sœur, tant par le ministre de France que par des Français voyageurs, qui sont en grand nombre à Varsovie. Ce que vous craignez, ma bien-aimée, n'est que trop vrai : Ludmille n'est pas dans la position où elle devrait être ; personne ne peut affirmer qu'elle soit réellement mariée avec le comte Zrini, dont elle ne porte point le nom ; quelques personnes le croient cependant, parceque d'ailleurs sa conduite est irréprochable, qu'elle a le maintien et le ton le plus décent, et reste dans les bornes que la religion et les mœurs prescrivent à une femme mariée ; mais d'autres, et c'est le grand nombre, pensent qu'elle n'est

que sa maîtresse, et que la vie plus retirée qu'elle mène depuis son départ, ne provient que de la crainte d'exciter la jalousie bien connue de cet homme. Quoique son amour pour Ludmille soit très refroidi, sa *vanité* ne consentiroit pas à voir passer entre les bras d'un autre homme celle qui lui a si long-temps appartenu. Ce qui est parfaitement clair, c'est que Ludmille n'a pas trouvé le bonheur qu'elle se promettoit en lui faisant d'aussi grands sacrifices, et que le chagrin la mine sourdement. Zrini lui fournit abondamment de l'argent, et pourvoit à son existence et à l'agrément de sa vie; rien ne lui manque en apparence que Zrini lui-même; mais elle est à Paris, isolée, sans protection, sans appui, sans avoir l'espoir positif de revoir jamais celui qu'elle aime encore si passionnément. Il doit maintenant être à Andrinople ou à Munkats, et l'on ne peut se dissimuler que les bruits qui ont couru sur lui, et qui le représentent comme complice des projets criminels de son beau-frère, ne sont que trop fondés! Toi, jeune fille, si pure et si con-

fiante, tu n'as pas encore une idée de ce qui se passe dans le monde. J'aurais voulu pouvoir te cacher une triste vérité, qui doit te causer beaucoup de peine; mais je dois te préparer à ce que les suites et la voix générale ne t'apprendront que trop tôt et d'une manière bien plus pénible. Prends courage, mon amie; il est, dans le fond, très heureux pour Ludmille que ses liaisons avec cet homme, de quelque nature qu'elles fussent, soient rompues, et qu'elle ne soit pas enveloppée dans les dangers auxquels il s'expose. J'ai tout lieu d'espérer que les mesures que j'ai prises, et les démarches que j'ai faites auprès de personnes influentes pour alléger le sort de Ludmille, auront de bons effets, et lui procureront les moyens de trouver un asile dans quelque maison respectable, ou peut-être même de revenir dans le sein de sa famille. Si elle se décide à ce dernier parti, je serai prêt à aller la chercher moi-même, dès que la campagne sera terminée, à la ramener dans les bras de sa mère, qui bien sûrement recevra cet enfant repentant

comme le père de l'enfant prodigue de l'évangile. Alors, ma bien aimée, toi que je ne cesserai jamais de regarder comme ma propriété la plus sacrée, comme l'instrument de mon bonheur et la future compagne de ma vie, alors tout ira bien pour nous, et ton père bénira encore une fois notre union du haut des cieux. Prends courage, ma Catherine chérie; ne te laisse pas entraîner, ni par force, ni par persuasion; tu ne seras jamais abandonnée, si tu ne t'abandonnes pas toi-même. Adieu, que le ciel soit avec toi. »

Telle était la lettre de Sandor, bien propre à consoler Catherine; elle apaisa ses craintes, et lui fit entrevoir dans l'avenir, au travers d'un sombre intervalle, un bonheur sans nuages. Cependant cet intervalle, combien de choses ne pouvait-il pas contenir! Que de funestes événemens pouvaient détruire à jamais les espérances de Sandor! Mais Sandor conservait de l'espoir; il avait pour s'y livrer de puissans motifs; elle en convenait, et du moins savait-elle positivement que la crainte et le désespoir n'améliore-

raient pas sa position actuelle, et seraient un mal de plus. Elle résolut donc d'obéir à son ami, de ne point perdre courage, et de se fier entièrement à lui.

Cependant, chaque jour, les soupçons sur le rôle suspect que jouait le comte Zrini prenaient plus de consistance; l'âme seule de l'empereur Léopold y était inaccessible. Il chérissait ce jeune homme, qui, de son côté, malgré ses plans ambitieux, était encore attaché par les liens de la reconnaissance, au souverain généreux qui lui avait accordé ses faveurs, à lui, le fils d'un traître, qui lui avait rendu la plus grande partie de ses biens héréditaires, qui l'avait fait élever avec tant de soin, et mettait son bonheur à l'avoir auprès de lui, tellement que sa société lui était presque indispensable. Zrini le sentait; son cœur et sa vanité en étaient flattés; et, tout en conspirant contre son bienfaiteur, il ne pouvait se détacher de lui; il en résultait un combat intérieur et continuel, qui le rendait en effet le plus malheureux des hommes.

L'empereur qui avançait en âge, voyait dans son jeune favori l'image embellie de sa propre jeunesse; lorsque le comte Zrini était avec lui, il ne sentait jamais ce vide si pénible de l'ame qu'éprouvent si souvent les grands de la terre au milieu de leur cour; l'esprit du jeune comte, ses sentimens généreux, sentimens qu'il exprimait avec tant de grace, la peinture animée des différens pays qu'il avait parcourus, amusaient Léopold et l'intéressaient; il était convaincu que Zrini le comprenait, partageait ses idées, ses sensations; et quoique l'âge, les soucis et les soins du gouvernement l'eussent rendu sérieux, et même disposé à la mélancolie, il retrouvait toujours quelques distractions agréables, quelquefois même de la gaîté, en conversant avec son favori. En vain les soupçons les mieux fondés étaient parvenus aux oreilles du monarque, en vain on cherchait à appeler son attention sur les relations dangereuses que le jeune comte entretenait avec sa famille, sur ses voyages mystérieux, sur les liaisons qu'il avait à Paris; en vain on cherchait

à élever des doutes sur sa fidélité ; Léopold qui ne redoutait rien autant que d'avoir l'air d'être mené par ses courtisans et de ne pas conserver le libre usage de sa volonté, était sourd à toutes ces insinuations ; il ne les attribuait qu'à l'envie d'obtenir aussi quelque influence sur lui ; mais maintenant plusieurs circonstances se réunissaient pour rendre ces avis plus importans, plus pressans ; et quelques-uns des conseillers les plus dévoués de l'empereur, osèrent lui exprimer de nouveau l'opinion qu'ils avaient du comte Zrini, et cherchèrent plus positivement encore à la faire partager au monarque. Un des adversaires les plus prononcés de Zrini, était le comte de Stahremberg, commandant de la ville de Vienne ; sévère jusqu'à l'austérité dans sa façon de penser, il se scandalisait de la légèreté présomptueuse avec laquelle ce jeune homme traitait les affaires les plus graves ; son ambition était blessée de la vanité que Zrini tirait de la faveur du souverain, et qu'il affichait ouvertement. Animé comme il l'était par la fidélité et l'entier dévouement que la famille Stahremberg avait

toujours témoignés pour la patrie et la maison d'Autriche, il ne pouvait rester indifférent aux dangers que courait Léopold, en accordant toute sa confiance au fils du traître Zrini, à l'ami du rebelle Tékéli, au frère d'Hélène.

Un matin, on venait de recevoir de très mauvaises nouvelles de Hongrie; l'empereur était à la croisée de son cabinet qui donnait sur les bastions du château, et d'où l'on voyait les travaux que Stahremberg faisait exécuter pour la défense de la ville. Ce général lui-même, ainsi que le général Rabatta, commissaire de l'armée, venu à Vienne pour presser les envois de subsistances, et l'évêque Collonitz (1), étaient présens pour délibérer avec le monarque sur les mesures pressantes qu'il y avait à prendre dans la pers-

(1) Le comte Léopold Collonitz était alors évêque de Neustadt; dans sa jeunesse, étant chevalier de Malte, il avait combattu contre les Turcs avec une valeur distinguée. Lors du siége de Vienne, il montra la plus grande activité dans les dispositions qu'il fit prendre pour soigner les malades, les blessés et les indigens.

pective du siége, et pour remédier au mauvais état de l'armée.

Stahremberg insistait sur la démolition de quelques maisons situées sur les remparts, qui portaient obstacle aux ouvrages qu'il se proposait d'exécuter. L'empereur s'y opposait; il avait le desir de respecter les propriétés de chacun de ses sujets, et ne voulait pas consentir à une mesure aussi dure.

— Je conviens qu'elle est sévère, répondit le général, mais elle est indispensable.

— Doucement, doucement, mon cher Stahremberg, répliqua l'empereur; le danger n'est pas encore là, et nous ne voulons pas, sans la nécessité la plus absolue, priver les pauvres gens de leurs propriétés et de leurs habitations.

— Il est à craindre, reprit Stahremberg, que bientôt il ne soit trop tard.

— Et que d'autres travaux importans n'en laissent pas le temps, ajouta Rabatta.

— Non, non, reprit l'empereur, ne tourmentons pas mes pauvres sujets; il sera toujours

temps d'en venir à ces extrémités, et de démolir ces maisons, lorsque les Turcs seront à Presbourg, ce qu'à Dieu ne plaise.

— Votre majesté est toujours trop bonne, trop indulgente, s'écria Stahremberg.

— Que voulez-vous dire? reprit Léopold; il ne s'agit point ici de ma bonté, mais de ma justice; je ne veux point de mesures injustes et cruelles; pensez-vous à autre chose?

Stahremberg se mordit les lèvres et se tut.

— Il est bien fâcheux, dit le digne évêque, qu'on en soit venu au point d'être forcé à de telles mesures; permettez, sire, à un vieux serviteur d'oser vous rappeler que bien des circonstances effrayantes dont nous sommes aujourd'hui menacés, auraient pu être prévenues, si l'on avait exercé dès long-temps une juste sévérité; vous avez eu, sire, trop d'indulgence pour ce Tékéli, ce brandon qui a allumé la guerre.

Stahremberg interrompit vivement l'évêque. — C'est, dit-il, parceque Tékéli avait un bon avocat auprès de sa majesté; il n'est pas étonnant

que cet homme, dont le beau-frère jouit de la faveur particulière du monarque, ait obtenu tant de ménagemens de sa clémence. . . . .

— Ce que vous venez de dire, comte, reprit l'évêque, est bien hardi, mais n'est que trop vrai. Il y a long-temps, sire, que vos plus zélés, vos plus anciens serviteurs, gémissent en silence de cette dangereuse faveur.

Les joues de l'empereur, si pâles ordinairement, se colorèrent légèrement; il se tourna vers l'évêque, et lui dit avec une nuance de reproche : — Et vous aussi, Collonits?

— Je suis un serviteur des autels, répondit l'évêque, et par conséquent un ministre de paix; cependant un devoir aussi sacré que celui de sujet et de citoyen, me presse de supplier votre majesté d'éloigner de son auguste personne le comte Zrini, ou du moins de fermer l'oreille à ses perfides insinuations.

— Et qui vous a dit, répliqua l'empereur avec plus de vivacité, que je prête l'oreille aux insinuations de qui que ce soit? Dieu soit loué,

nous avons encore la faculté de voir par nos propres yeux, d'écouter nos propres conseils, et d'agir par notre propre volonté. . . . .

— Pardonnez, sire, dit Collonits avec une profonde humilité, si le zèle pour votre personne sacrée et pour la patrie, m'a entraîné à me servir d'une expression inconvenante; je n'ai voulu dire autre chose, sinon que Zrini se targue de la confiance entière de votre majesté, sans peut-être la posséder, mais qu'aux yeux de tout le monde....

— Zrini doit en effet à mes bontés tout ce qu'il est, interrompit l'empereur; je l'ai ramassé sur l'échafaud où son père subit une mort bien méritée; je lui ai donné une existence, des biens, des honneurs, je puis dire qu'il est ma création. Il m'est impossible d'avoir une assez mauvaise opinion de la nature humaine, pour me livrer au soupçon que ce jeune homme puisse être ingrat, au point de se rendre coupable de haute trahison, comme on cherche à me l'insinuer.

— Je suis loin, répliqua Collonits, de vouloir exprimer une telle pensée; le crime de trahison

est si grave qu'on ne doit en accuser personne, sans en avoir des preuves; aussi aucun de nous ne l'impute au comte Zrini. Mais tous ceux qui s'intéressent véritablement à votre majesté doivent désirer qu'un homme, appartenant à une famille aussi suspecte et dans des momens aussi critiques, soit éloigné.....

— Et cet homme, interrompit Stahremberg, donne lieu aux soupçons les mieux fondés, non seulement par ses relations de famille, mais par ses démarches mystérieuses, ses fréquens voyages on ne sait où, et ses correspondances si étendues. Par exemple, dans ce moment où il a demandé à votre majesté la permission d'aller à Prague pour un héritage, il ne s'y est pas même arrêté; il a été vu à Munkats, et même dans le camp du grand visir, d'où il doit se rendre à Constantinople: je puis nommer à votre majesté la personne qui me l'écrit, et mettre la lettre même sous ses yeux.

Léopold ne répondit rien: sa physionomie toujours si sérieuse, devint austère, mais aucun

autre changement ne se fit remarquer dans ses traits immobiles; les ministres gardèrent aussi le silence, et Stahremberg commençait à craindre d'être allé trop loin, lorsque l'empereur reprit la parole : — Dites ce qu'il vous plaira, ajouta-t-il, ma confiance dans ce jeune homme est inébranlable : qu'il ait été à Munkats, à Constantinople ou non, je sais qu'il m'aime, et j'en ai des preuves incontestables.

Au même instant, un bruit dans l'antichambre et une conversation assez haute attirèrent l'attention de ceux qui se trouvaient dans l'appartement; le chambellan de service ouvrit la porte du cabinet, et demandant pardon d'interrompre la conférence, contre les ordres de l'empereur, il annonça le chambellan comte Zrini, qui réclamait son privilége d'entrer chez l'empereur sans être annoncé, et ne voulait pas absolument se retirer. Léopold jeta sur Stahremberg un regard sévère, et le commandant fut consterné en apprenant que celui qu'il venait d'affirmer être à Constantinople se trouvait à Vienne. — Que le

comte Zrini, dit l'empereur, attende quelques instans dans la pièce voisine, jusqu'à ce que la conférence soit finie.

La conversation sur Zrini ne fut point reprise; on continua de délibérer sur les mesures militaires. L'empereur paraissait beaucoup plus calme, soit parceque l'arrivée de son favori le réjouissait, soit parcequ'elle donnait la preuve de son innocence. Dès que les objets les plus pressans furent décidés, il congédia ses ministres avec une précipitation qui leur fit sentir combien il était impatient de revoir son jeune ami. A peine étaient-ils partis que l'empereur ouvrit lui-même la porte du cabinet où Zrini attendait ses ordres. Le comte se précipita avec les indices de la plus vive émotion aux pieds du monarque, et lui baisa la main; l'empereur, touché de ces marques de respect et d'attachement, ne douta pas de leur sincérité. — Calme-toi, mon ami, lui dit-il du ton le plus affable, lève-toi; je suis bien aise de te revoir.

— O mon bon, mon grand souverain! s'écria

Zrini en faisant des efforts pour se tenir debout, mais tremblant réellement.

— Qu'as-tu donc? tu as l'air bien ému, bien abattu. D'où viens-tu? ajouta l'empereur en le regardant fixement, et se rappelant ce qu'on venait de lui dire.

— Je descends de voiture, sire, et ne me suis donné que le temps de m'habiller à la hâte; dans trois jours j'ai fait plus de deux cents lieues, j'ai couru jour et nuit.

— Comment donc! ne viens-tu pas de Prague? demanda encore l'empereur d'un ton sévère. Un sentiment pénible s'empara de lui.

— Je viens d'Andrinople, sire, et j'ai vu le grand visir.

— Le.... grand.... le grand visir! s'écria l'empereur très désagréablement surpris, et regardant le comte d'un œil pénétrant.

— Pardonnez, sire, si j'ai été trop téméraire; si, de moi-même, j'ai fait une démarche pour laquelle j'aurais dû, sans doute, demander la permission de votre majesté; mais l'urgence des cir-

constances, la briéveté du temps, et ma sollicitude doivent parler en ma faveur, et.... Sa voix s'affaiblissait par degré; il devint très pâle, et passa une de ses mains sur son front, tandis que de l'autre il s'appuyait sur le dossier d'un fauteuil qui se trouvait près de lui.

— Tu te trouves mal, dit l'empereur effrayé, assieds-toi.... assieds-toi donc, je te l'ordonne. Puis, tirant vivement le cordon d'une sonnette, il donna l'ordre au valet de chambre qui se présenta, d'apporter de l'eau et des cordiaux. Il voulut d'abord qu'on détachât la cravate du comte qui paraissait près de s'évanouir, et qu'on lui donnât des secours. Zrini fut bientôt remis; il se leva, et remercia avec attendrissement l'empereur. Ses yeux étaient humides, et il paraissait en proie à une forte agitation intérieure.

— Mais qu'as-tu donc, mon ami? lui demanda encore l'empereur, lorsque le valet de chambre se fut éloigné; certainement tu es malade.

— Non, non, mon trop gracieux, mon trop

excellent maître ; la fatigue d'un voyage précipité, l'émotion que me fait éprouver ce que j'ai à annoncer à votre majesté, voilà la cause du malaise que je ressens.

— Quoi donc ? parle ; qu'as-tu fait auprès du grand visir ; qui t'a engagé à t'y rendre ?

— Personne que mon propre cœur, sire. Mes affaires personnelles à Prague ont été promptement terminées, mais j'y reçus une lettre de ma sœur qui me suppliait de venir au plus vite à Munkats. La physionomie de l'empereur devint plus sombre. Zrini s'arrêta. — Continuez, lui dit l'empereur sèchement.

— Hélène, sire, voulait me revoir encore avant que la guerre éclatât. Je me rendis à ses desirs. Elle est mon unique sœur ; peut-être allais-je la voir pour la dernière fois ici-bas. Zrini se tut en baissant les yeux.

— Continue, dit Léopold, moitié courroucé, moitié attendri.

— C'est alors, ajouta Zrini avec plus de fermeté, que j'ai pu, tant en Hongrie qu'à Mun-

kats, calculer les horreurs dont la guerre civile menace ma malheureuse patrie, que la Porte soit victorieuse ou non.

— Que veux-tu dire? reprit l'empereur avec austérité. On serait bien coupable d'espérer quelqu'avantage de la victoire de nos ennemis.

— Sire.... je connais les devoirs de vos sujets; je sais que mon existence, ma fortune, mon rang, tout ce que je suis, sont des dons de votre majesté; je sens profondément tout ce que je lui dois, mais, sire,... la Hongrie, la Transylvanie sont bien éloignées de votre trône, et toutes les injustices, toutes les oppressions qui s'y commettent en votre nom ne parviennent pas à votre majesté.

— Que veux-tu dire? reprit l'empereur du ton le plus sévère.

Et Zrini se précipita de nouveau à ses pieds. Dans cette attitude, il dépeignit avec tout le feu de la jeunesse l'état des choses tel qu'il le voyait; la misère de sa patrie, les vexations que l'on y commettait à l'insu de l'empereur, et contre sa

volonté, la dure extrémité où cette nation opprimée se trouvait de succomber à tant de malheurs ou de rechercher la protection de la Porte.

— La protection des infidèles! s'écria Léopold, de l'ennemi acharné du christianisme et de ma maison! Est-ce là votre pensée?

— Sire, le désespoir seul peut justifier une telle extrémité ou la faire pardonner par la magnanimité d'un souverain, père de son peuple.

— Et c'est pour implorer cette protection que vous êtes allé à Andrinople?

Zrini releva les yeux avec assurance, et dit du ton le plus ferme : — Oui, sire, c'est en partie ce qui m'y a conduit.

— Et tu oses me le dire en face! répondit Léopold en courroux et se détournant.

— Que votre majesté daigne ne pas me condamner avant de m'avoir écouté jusqu'au bout; votre colère me rendrait trop infortuné.

— Eh bien! parle, reprit l'empereur avec un peu plus de douceur; parle, et relève-toi.

— Permettez, sire, dit le comte en restant

toujours à genoux, que jusqu'à ce que votre courroux soit apaisé, je reste dans l'attitude d'un suppliant. Oui, je l'avoue, c'était en partie dans ce but, mais principalement pour sonder les dispositions du grand visir, et voir ce qui se passait au camp des Turcs que je me suis décidé à y aller moi-même, à me convaincre par mes propres yeux, afin de pouvoir faire à votre majesté un rapport fidèle et détaillé, tant sur l'assistance que les Hongrois mécontens peuvent espérer de la Porte, que sur la force et le nombre des troupes qui y sont rassemblées.

— Et comment êtes-vous parvenu, dit l'empereur, à obtenir les moyens de tout examiner? Il fallait que vous eussiez de bien bonnes recommandations; vous deviez jouer là un singulier rôle.

— Votre majesté n'ignore pas, dit Zrini sans se déconcerter, les malheureuses relations que mon beau-frère Tékéli entretient avec la Porte, malgré mes instantes sollicitations; ce sont elles qui m'ont obtenu une réception convenable de

la part de Kara Mustapha; ainsi j'ai profité de ce qui se trame contre mon souverain adoré, pour mieux le servir.

— Zrini, dit l'empereur d'un ton toujours sérieux mais paternel, vous vous êtes placé sur un terrain bien glissant, dois-je croire que vous n'avez pas bronché?

— Ma conduite future, sire, sera le garant de ma fidélité, j'ose croire qu'elle l'a toujours été.

— C'est bon, répondit Léopold; la messe va commencer, et je dois m'y rendre. Lève-toi, jeune homme, rentre dans ton appartement et repose-toi; je vois que tu es vivement ému et que tu as besoin de te soigner; quand j'en aurai le loisir je te ferai appeler, et tu me diras le reste. En prononçant ces mots, il voyait avec inquiétude que le comte avait de la peine à se relever et à se soutenir: Celui-ci fit cependant une profonde inclination; puis il se retira à pas faibles et lents. L'empereur le suivit des yeux: C'est singulier, se dit-il à lui-même à haute voix, quand son favori

fut sorti, toute sa conduite paraît en effet suspecte, mais aurait-il eu le courage de l'avouer lui-même...... Nous verrons, nous observerons; tout doit bientôt s'éclaircir. Le chambellan interrompit ce monologue en entrant pour avertir l'empereur qu'on l'attendait pour commencer la messe; le monarque s'y rendit avec son cortége accoutumé qui était dans l'antichambre.

Le comte Zrini rentré chez lui, dans l'appartement qu'il occupait au palais, par une faveur toute particulière de l'empereur, n'y trouva ni le repos ni le calme qu'il cherchait, et qui, après tant d'agitations physiques et morales, lui eussent été si nécessaires. La plus grande partie de ce qu'il avait dit à l'empereur était vrai, mais il avait déguisé le principal objet de son voyage à Munkats, qui avait subitement opéré un changement dans ses projets. Arrivé chez son beau-frère, il avait trouvé les plans concertés depuis si long-temps, parvenus à leur maturité et près d'éclater; mais les résultats qu'ils devaient avoir n'étaient pas à beaucoup

près ce que Zrini avait imaginé dans ses rêves ambitieux sur sa propre élévation. Pendant son séjour à Paris, les relations qu'il avait entretenues avec des esprits ardens en politique avaient jeté dans son ame des étincelles de cette philosophie cosmopolite qui commençait à fermenter et à faire des prosélytes; ses sentimens vraiment relevés et généreux, et son amour pour la patrie, lui avaient fait concevoir de brillans projets de réforme; il voulait affranchir la Hongrie du joug pesant de l'Autriche, sans lui donner celui bien plus pesant encore de la puissance ottomane; il aspirait à la gloire de la rendre libre, et d'en faire un état indépendant.

Mais Emmerich Tékéli, au contraire, placé dans un centre de passions opposées les unes aux autres, de dissensions religieuses et d'intrigues, s'était tracé, au moyen de son expérience et de ses richesses, un plan bien différent. Il voulait, il est vrai, arracher la Hongrie et la Transylvanie à la puissance autrichienne, mais pour les mettre sous sa propre dépendance; il aspi-

rait à en faire un royaume dont il serait roi, sous la protection de la Porte, protection qui lui était nécessaire pour le conquérir et le conserver. Ces deux hommes avaient eu quelquefois à Munkats de vives contestations. Hélène avait été souvent obligée d'employer tout son ascendant pour empêcher une rupture; mais Zrini resta convaincu que les vues de Tékéli étaient diamétralement opposées aux siennes et à ses projets. Son beau-frère traitait les brillantes images de liberté, que son imagination s'étaient créées, de rêves fantastiques d'une jeunesse ardente et et sans expérience. Zrini se proposa donc de les réaliser seul et par lui-même, et d'acquérir la gloire d'avoir fait le bonheur de sa patrie, sans l'assistance de personne. La faveur de Léopold, sur laquelle il comptait avec une pleine assurance, et l'influence qu'il exerçait sur l'ame de ce monarque, devaient servir à soutenir les desseins hardis qu'il formait. Il s'était donc rendu à Andrinople pour s'entretenir lui-même avec Kara Mustapha, et savoir ce qu'il pouvait espérer de

ce général. Le visir l'avait reçu avec tout l'orgueil d'un barbare rempli de vanité; déja ivre de la gloire qu'il n'avait pas encore acquise, sans aucune modération, et ne rendant justice à aucun autre mérite qu'à celui qu'il croyait avoir lui-même; il parla avec dédain des efforts de la nation hongroise, qu'il n'envisageait que comme un faible instrument de sa grandeur future. Il se permit de s'exprimer avec mépris sur l'empereur, pour la personne duquel Zrini conservait un tendre attachement; il quitta donc le visir très mécontent, et pendant son prompt et solitaire voyage d'Andrinople à Vienne, ses nouvelles idées prirent plus de consistance, et la résolution de les exécuter, devint plus forte que jamais. Par un sophisme adroit, il séparait dans sa pensée l'empereur d'Allemagne, son bienfaiteur, du roi de Hongrie, et voyait ainsi en Léopold deux personnes distinctes, au moyen de quoi il excusait devant sa conscience la duplicité de sa conduite. Il avait préparé d'avance tout ce qu'il dirait à l'empereur pour lui faire sentir la

beauté et le bon droit de ses projets, et pour l'amener à changer les principes du gouvernement en Hongrie, à le rendre plus indulgent, plus flexible et plus doux, en souscrivant aux demandes des *mal contens*. Il espérait priver de cette manière la Porte de leurs secours, prévenir la guerre, et peut-être même le bouleversement total de la monarchie autrichienne; en rendant les plus grands services à sa patrie, à l'humanité, briller dans les fastes de l'histoire, et faire passer son nom couvert de gloire à la postérité. C'est avec de telles espérances qu'il était entré dans le cabinet de l'empereur, et qu'il avait eu avec lui la conversation qu'on vient de lire, et qu'il renouvela plusieurs fois les jours suivans avec tout aussi peu de succès.

Quelque adresse que Zrini sut employer pour amener l'empereur à adopter ses vues, Léopold resta irrévocablement ferme dans les principes qu'il avait eus depuis son enfance, et qu'il avait constamment suivis pendant les longues années de son règne. Cependant il ne montrait pas de

colère contre son jeune favori, qui osait se permettre des discours aussi hardis, qui n'auraient pas été pardonnés à tout autre. Léopold lui conservait toujours la même faveur et la même bienveillance.

Pendant tous ces mouvemens, la fin de l'hiver était arrivée, et la nature toujours constante, qui ne s'inquiète point de l'agitation des mortels, avait ramené les doux printemps; la végétation se ranimait; la terre s'ornait de fleurs et de verdure; tous les êtres paraissaient jouir de leur existence, les hommes seuls ne songeaient qu'à détruire. Tandis que les zéphyrs embaumés caressaient les fleurs, l'appareil de la guerre, les préparatifs du carnage formaient le plus triste contraste avec les innocentes sensations du printemps. Bientôt, on reçut la nouvelle que l'armée du grand visir, qui s'était mise en marche depuis quelque temps, avait déja atteint Bude, où Tékéli avait réuni ses troupes aux forces ottomanes, et que ces deux armées se préparaient à marcher sur Vienne. L'armée impériale, renforcée par les

contingens des princes de l'empire, s'était rassemblée près de Presbourg. Le 6 mai, l'empereur s'y rendit avec un nombreux cortége, pour la passer en revue à Kittsée. Une magnifique chapelle avait été arrangée sous une tente; l'archevêque de Gran, Szélépcheny, y célébra la messe, tandis que l'armée, répandue sur la vaste plaine l'écoutait dans un pieux silence : l'empereur, l'impératrice, un grand nombre de seigneurs Allemands et Hongrois assistaient à cet acte de dévotion, après lequel l'archêque accorda, à tous ceux qui prendraient part à cette guerre sacrée contre les infidèles, des indulgences pour 360 ans; puis il donna sa bénédiction à la cour et à l'armée.

Cette scène si solennelle ranima le courage affaibli de tous ceux qui y participèrent. L'armée était plus nombreuse qu'on ne l'avait cru d'abord et parfaitement organisée, et les soldats paraissaient remplis d'ardeur et prêts à voler aux combats. La cour revint à Vienne avec plus d'espérance; d'ailleurs on apprit que Kara Mustapha, dans un conseil de guerre qu'il avait tenu

à Ofen, avait été obligé de céder à l'opinion de la majorité de ses pachas et de Tékéli lui-même, qui conseillaient de ne pas marcher immédiatement sur Vienne, et qu'il avait, en apparence, renoncé à ce projet pour prendre une autre direction sur Raab, dont il avait entrepris le siége. Les Viennois commencèrent à respirer; mais les rapports qui venaient des campagnes étaient alarmans. Des hordes de Tartares qui accompagnaient, suivant l'habitude, l'armée ottomane, se répandaient dans tout le pays, en dévastant, pillant et incendiant les malheureuses provinces; la terreur qui les précédait, chassait de leurs habitations, tous ceux qui pouvaient fuir, et ces fuyards communiquaient leur effroi aux contrées où ils cherchaient un asile. Ils exagéraient même les maux qui résultaient d'une telle guerre, et la frayeur s'empara de toutes les ames. Une multitude de paysans ou d'habitans des villes ouvertes, se réfugia dans les montagnes, où les châteaux forts qui dominaient le pays sur les hauteurs et les profonds ravins offraient un abri momentané.

C'est ainsi que les environs du château de Clamm devinrent le refuge d'une foule d'habitans du plat pays.

Madame de Volkersdorf avait vécu solitaire pendant l'hiver, depuis le départ de Catherine, occupée du soin de son ménage et de sa terre, d'actes de dévotion, et des tristes souvenirs d'un temps plus heureux. Après le départ du père Isidore, elle était restée encore plus isolée, sans appui et sans conseil. Dans cette position, elle apprit les nouvelles alarmantes du commencement de la guerre, du danger qui menaçait la ville capitale, où elle croyait Catherine si bien en sûreté. On parlait des villages incendiés, des horreurs que commettaient les Tartares, et de tous les fléaux qui désolaient le pays. Chaque jour apportait au château de Clamm des bruits à moitié vrais ou controuvés, et la pauvre baronne les écoutait avidement, allait même au-devant, et les croyait tous véritables. Dans son effroi, qui s'augmentait chaque jour, elle perdit non-seulement tout repos, mais aussi la faculté

de réfléchir ; elle demandait conseil à tous ses gens, même à ceux qui étaient le moins capables d'en donner. Les avis étaient différens : ce que l'un regardait comme de la prudence était rejeté par l'autre comme dangereux. Elle n'avait autour d'elle aucun ami sage, éclairé, qui pût la guider, la décider à prendre un parti, en diriger l'exécution. Son frère, le baron de Ferroney, vivait au milieu du foyer de la révolte ; chacun ne pensait qu'à sa propre sureté, et cette pauvre veuve, d'un esprit un peu borné, qui, pendant toute sa vie, n'avait jamais su se conduire, était livrée à elle-même. Enfin elle prit, dans son angoisse, la résolution de se sauver à Vienne avec ses effets les plus précieux, espérant y être plus en sureté que dans son château solitaire, malgré le siége dont cette ville était menacée. L'idée de se rapprocher de sa fille, de supporter avec elle le malheur général, contribua aussi à la décider, ainsi que cette inquiétude vague qui s'empare toujours des personnes faibles, et leur persuade qu'elles seront mieux en changeant de place.

Elle donna donc précipitamment à ses gens l'ordre de faire ses paquets : dans sa précipitation, elle oublia des objets d'une grande valeur pour en emporter d'inutiles ; et, dès le lendemain du jour où elle eut conçu ce projet, elle était dans sa grande berline de voyage avec deux de ses femmes et son bailli, escortée de tous ceux de ses domestiques qui pouvaient encore monter à cheval, chargés d'armes rouillées et d'instrumens aratoires. Ce cortége formait un singulier aspect : l'antique voiture, couverte de malles et de bagages, entourée d'une demi-douzaine de vieux laquais, d'autant de valets de ferme ; les laquais, en livrée ternie et usée, armés de fusils de chasse, de carabines, de vieux sabres, de hallebardes ; les paysans, en blouses sales et déchirées, armés de faux, de pelles et de fléaux, ayant à leur tête un ancien valet de chambre du baron, qui avait servi autrefois dans les cuirassiers, et s'était affublé d'une partie de son uniforme en lambeaux et d'un vieux casque ; tous montés sur des haridelles qui n'avaient jusqu'alors

fait d'autre service que de traîner la charrue.

Chemin faisant, madame de Volkersdorf questionnait tous ceux qu'elle rencontrait ; elle n'entendait parler que de l'approche de la formidable armée musulmane, du petit nombre de troupes que l'empereur avait à lui opposer, des progrès de Tékéli en Hongrie, de toutes les villes et villages saccagés, etc., etc. Elle mourait de peur, et pressa autant qu'il lui fut possible son arrivée à Vienne ; mais la pesanteur excessive de son équipage l'empêchait d'avancer au gré de son impatience. En approchant de Vienne, elle vit avec effroi les travaux que l'on faisait pour fortifier la ville, et que son bailli, qui l'accompagnait encore, lui expliquait. Elle avait renvoyé son escorte à quelques postes de Vienne. Elle aperçut des maisons que l'on démolissait dans les faubourgs, des monceaux d'arbres abattus que l'on coupait pour en faire des palissades, une multitude de maçons occupés avec une grande activité à réparer les remparts et les murailles. Arrivée près de la porte de Carinthie, elle re-

marqua, au milieu des ouvriers, un officier dont la physionomie maigre, pâle, et les traits prononcés, avaient une expression très sérieuse et mélancolique; elle fut frappée de la dignité de son maintien et du respect qu'on lui témoignait. — C'est le comte Roger de Stahremberg, le commandant de la place, lui dit le bailli, qui précédemment avait été à Vienne.

— Et cet ecclésiastique qui l'accompagne, le connaissez-vous?

— C'est notre vénérable évêque, le comte Collonits.

La baronne le reconnut. — Que peut-il faire là? demanda-t-elle.

— On m'a dit, madame, qu'on le trouvait toujours partout où il s'agissait de ranimer le courage, de secourir les malheureux, et c'est sans doute le motif qui l'a conduit ici.

En discourant ainsi, la voiture avait passé les deux portes, et était entrée dans la ville : tout y avait un aspect guerrier. Ils rencontrèrent des canons que l'on conduisait sur les remparts, des

chariots, des fourgons, chargés d'armes et de munitions qui se rendaient à l'armée; de tous côtés, les bourgeois, les étudians, faisaient l'exercice militaire, pour se préparer à la défense des bastions. Madame de Volkersdorf commença à perdre le courage qu'elle avait repris en se voyant dans l'enceinte des murs de la ville; elle comprit alors, ce qui n'avait pu entrer dans son esprit à Clamm, qu'elle ne serait pas plus en sureté à Vienne que chez elle, peut-être même que l'étroite vallée où son château était situé ne serait pas visitée par les ennemis, tandis que Vienne était positivement exposée à leur incursion. Mais elle y était. Elle descendit dans une auberge très fréquentée : à peine y fut-elle entrée, que le tumulte qui y régnait l'incommoda. Elle envoya chez madame de Praising pour annoncer son arrivée à sa fille. Catherine fut moitié contente, moitié effrayée, de l'apparition inattendue de sa mère; elle craignait que quelque nouveau malheur n'en fût la cause; elle vola auprès de la baronne, et fut bientôt rassurée, en apprenant

que la crainte seule de devenir la proie de quelque Tartare l'avait amenée à Vienne.

Cependant qu'allait-elle devenir? Elle n'avait nulle envie de rester à l'auberge; elle ne comptait à Vienne, ni parens, ni connaissances; depuis vingt-cinq ans, elle n'avait pas quitté son donjon. Sa fille ne savait que lui conseiller; mais bientôt elles furent tirées d'embarras par un message de madame de Praising. Catherine n'avait pu la voir au moment de son départ; son empressement de voir sa mère ne le lui avait pas permis. Elle s'était bornée à lui faire annoncer cette arrivée par sa femme de chambre, et sa sortie pour se rendre auprès de madame de Volkersdorf. L'excellente femme s'était hâtée de lui faire offrir un appartement dans sa maison, en la sollicitant de l'accepter, et l'assurant qu'elle se trouverait heureuse de recevoir chez elle la mère de sa fille adoptive. Catherine sentit tout le prix de cette offre, qui ajouta encore au sentiment vraiment filial qu'elle éprouvait pour cette parfaite protectrice. Ce fut avec assez de peine qu'elle

put engager sa mère à en profiter : la baronne redoutait de vivre chez une grande dame qui lui était tout-à-fait inconnue ; elle craignait d'être indiscrète, importune ; mais le tableau que lui fit Catherine de son excellente amie, de sa bonté, de sa piété, de sa maison assez grande pour qu'elle pût y être placée sans gêner personne, et surtout de l'embarras où elle serait pour trouver un autre asile, la fit céder ; et, le même jour, elle fut établie chez madame de Praising, qui la reçut avec tous les égards, toute la prévenance qu'elle croyait devoir à la mère de sa chère Catherine. Madame de Volkersdorf se trouva parfaitement heureuse d'être aussi près de sa fille, qui lui parut très changée, mais à son avantage. Il existait entre les deux vieilles baronnes trop peu de rapports, pour qu'il se formât entre elles une grande intimité. Madame de Volkersdorf, ayant tout-à-fait perdu l'habitude du genre de vie d'une grande ville et de la société, restait beaucoup dans son appartement, sans exiger que sa fille fût toujours auprès d'elle. Elle préférait être

seule; et, dans cette solitude, elle regrettait amèrement celle de son château, jusqu'à ce que quelque nouvelle alarmante, comme il s'en répandait tous les jours, la ramenât à se féliciter de l'avoir quitté.

Cependant, Catherine, qui ne la laissait seule que lorsqu'elle le voulait absolument, avait beaucoup à souffrir, lorsque, dans ses conversations particulières avec sa mère, celle-ci lui parlait, tantôt de son entrée au couvent, de son ardent desir qu'elle eût lieu le plus tôt possible, tantôt de Ludmille qu'elle croyait encore parfaitement heureuse, et dans une situation brillante à Paris, ce qui la consolait de ce qu'elle appelait son apostasie. Il fallait que Catherine usât d'une grande circonspection et d'une attention soutenue, pour ne pas trahir par quelques mots irréfléchis, le véritable état des choses, et déchirer le cœur de sa mère, en lui apprenant que sa Ludmille chérie était très malheureuse, abandonnée de son mari, et perdue de réputation. Celui qui en était la cause, qui avait troublé la paix de cette

famille, jadis heureuse et tranquille, était bien loin de goûter cette satisfaction, dont le croyaient en possession ceux qui voyaient avec envie et malveillance les faveurs dont l'empereur ne cessait de le combler. Pendant quelque temps, il s'était bercé de l'illusion qu'il lui serait facile de réunir ses devoirs imaginaires envers sa patrie, avec ceux, plus réels, qui l'attachaient à son bienfaiteur, en engageant l'empereur à rendre à la Hongrie ses anciennes libertés ; il était persuadé qu'il devait y travailler de toutes ses facultés et y réussir. Mais combien la réalité n'était-elle pas différente de ce qu'il avait rêvé, des images brillantes que son esprit avait imaginées? Léopold était inflexible. Un orgueilleux barbare voulait moissonner les germes que Zrini croyait avoir semés ; la monarchie autrichienne allait peut-être tomber en ruine ; son bienfaiteur, son souverain être livré au sort le plus humiliant. Tékéli, malgré toutes ses représentations, restait fidèle à ses projets, et Léopold ne pouvait être ramené à des dispositions plus douces à l'égard de ceux qu'il regar-

dait comme des sujets rebelles. Zrini se voyait pris dans les filets que lui-même avait tendus, entouré d'obstacles insurmontables; le dénouement approchait, et il n'avait plus d'autre choix à faire: il fallait ou trahir son souverain, ou révéler les intrigues de son frère et de sa sœur.

Cependant, ni Tékéli, ni le grand visir ne se doutaient de ce qu'il éprouvait; ils le croyaient encore leur fidèle allié et leur complice; ils se réjouissaient de le savoir auprès de l'empereur, et de l'aveuglement de celui-ci, qui lui accordait encore toute sa confiance, persuadés qu'il employait toute son influence à l'avantage de leurs projets. Dès long-temps, Tékéli était convenu avec lui d'entretenir une correspondance suivie, au moyen d'émissaires secrets et de chiffres, qui les informeraient de tout ce qui se passerait à la cour de Vienne et à l'armée, des mesures défensives que l'on prendrait et de l'appui qu'ils pouvaient espérer de la France, où ils avaient aussi des intelligences. Zrini avait su éluder, depuis son retour à Vienne, la continuation

de cette criminelle correspondance ; il n'avait donné à ses alliés que des renseignemens vagues et insignifians ; mais sa position n'en était que plus embarrassante et plus pénible. Personne ne pouvait s'en douter, lorsqu'on le voyait à la cour, toujours auprès de l'empereur, brillant de beauté et d'amabilité, envié de tous les courtisans. Léopold paraissait chaque jour s'attacher davantage à lui, et vouloir le dédommager du léger soupçon qu'il avait un instant conçu, en lui accordant encore plus de confiance ; il le consultait sur tout, le chargeait de plusieurs affaires, et applaudissait à son zèle, à son courage, à sa vivacité, à la promptitude avec laquelle il exécutait les ordres qu'il recevait, à la sagacité avec laquelle il répondait aux objections que la crainte ou la prudence opposait aux mesures que l'on voulait prendre. L'heureux favori semblait au comble de la félicité humaine ; mais il était bien différent, quand, seul dans son appartement, en proie aux orages qui dévoraient son ame, il se livrait aux plus sinistres réflexions, aux remords, au doute, aux

angoisses les plus cruelles ! Il maudissait alors le jour qui l'avait vu naître, le sort qui l'avait entraîné dans le tourbillon des intrigues, les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé ; il n'en accusait que la destinée qui le poursuivait et qui l'avait condamné dès sa naissance à se rendre coupable d'ingratitude, de haute trahison, de crimes qui devaient attirer sur lui les malédictions de ses contemporains et le mépris de la postérité. Cependant, quel que fût son aveuglement sur les fautes qu'il ne voulait pas s'attribuer à lui-même, et qu'il excusait à ses propres yeux par la prédestination dont il se croyait la victime, la voix de sa conscience prenait quelquefois le dessus, et lui disait qu'il y aurait eu moyen de conserver son ame pure et le repos de son cœur, si sa légèreté, sa vanité, l'ambition surtout ne l'avaient pas aveuglé, et s'il eût seulement essayé de les combattre avec les armes de la raison et du devoir. Alors aussi l'image douloureuse de sa femme, que le chagrin devait dévorer, se présentait à ses yeux pour augmenter ses tourmens ; il son-

geait à cette charmante personne qu'il avait arrachée à une existence paisible, qu'il avait jetée au milieu des scènes bruyantes d'un monde qui devait lui être étranger, et qu'il avait abandonnée, lorsque son amour pour elle s'était éteint par la jouissance, la livrant à un sort incertain, et ne pouvant pas même retourner auprès d'elle pour la sauver. Là encore il cherchait à se faire illusion ; il pensait que le luxe dont il l'avait entourée, les plaisirs, les distractions de tout genre, dans le séjour qu'elle habitait, pouvaient encore la rendre heureuse loin de lui. Les hommes les plus habiles, les plus pénétrans, connaissent rarement le cœur d'une femme sensible, et ne se font aucun scrupule de le blesser à mort.

Un soir, le comte Zrini se trouvait seul dans son appartement au château, se livrant avec amertume à ses cruelles pensées et ses tristes souvenirs ; deux bougies éclairaient à peine son vaste et sombre salon, tendu de hautes lisses à grands personnages ; il lui semblait être entouré d'ombres sinistres : le passé avec les actions qu'il se

reprochait, l'avenir avec ses incertitudes se déroulaient tour-à-tour à ses yeux ; d'un côté il voyait le pouvoir, la gloire, la renommée ; de l'autre, l'ingratitude, les remords, le blâme des gens vertueux, et son nom entaché. L'image de Léopold se présentait à lui avec sa bonté paternelle, sa confiance illimitée ; mais bientôt elle était remplacée par celle de son père expirant sur l'échafaud, et par celle de sa sœur qui l'excitait à la vengeance. Fatigué d'avoir pendant toute la journée porté à la cour le masque si pénible de la gaîté et de l'insouciance, il avait jeté loin de lui ses riches vêtemens, et s'était couché sur son canapé, la tête appuyée sur sa main ; un léger bruit vint le tirer de ses sombres rêveries ; ses regards se portèrent sur un coin du salon où la tapisserie cachait une porte secrète qui conduisait, par un escalier dérobé, hors du palais, et dont lui seul et quelques-uns de ses plus intimes affidés avaient la clef.

Bientôt la porte s'ouvrit, et il vit entrer un moine cordelier. Zrini se leva avec effroi et re-

garda cet homme. Le moine s'avança en jetant loin de lui son capuchon et sa robe, et Zrini reconnut aussitôt son fidèle Kolschutzki (1), ancien et dévoué serviteur de feu son père, qui était resté attaché tendrement à sa famille. Il était grec de naissance. Après la fin tragique de son maître, le comte Zrini, il avait fait de grands voyages, avait eu des aventures très variées ; sa parfaite connaissance des langues vivantes, soit de l'Orient, soit de l'Occident, son intelligence, son adresse dans les affaires, lui procurèrent enfin l'emploi d'interprète au service de la compagnie de commerce dans l'Orient. Dans cette qualité, il voyagea encore dans différens pays, eut l'occasion de se lier avec des Turcs. Il était attaché à la femme de Tékéli, Hélène Zrini, comme étant la fille de son ancien maître. Ses affaires l'avaient mis en relation avec plusieurs pachas ot-

(1) Kolschutzki, grec de naissance, et dans la suite propriétaire du premier café, à Vienne, est un personnage historique qui a joué dans le siége de cette ville, en 1683, un rôle fort important.

tomans qui résidaient en Hongrie. Il avait souvent été employé par Tékéli et par Zrini, pour leur correspondance secrète et pour plusieurs missions qui exigeaient autant de ruse que de hardiesse. Cependant, depuis longtemps il avait renoncé à son emploi; ayant amassé quelque fortune, il était venu s'établir à Vienne; il avait acheté une petite maison, et y vivait aussi tranquille que la vivacité de son esprit le lui permettait; c'est-à-dire qu'il faisait en secret toutes sortes d'affaires, se chargeait de commissions mystérieuses, et souvent avait servi à Zrini de messager et d'émissaire.

— Kolschutzki, s'écria Zrini, est-ce toi? je ne t'ai pas reconnu.

— Je l'ai bien pensé, dit le confident, et j'en suis bien aise. Puisque je vous ai trompé, personne au monde ne me reconnaîtra, et cela est plus nécessaire que jamais. J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre. En disant ces mots, il tira d'une poche secrète de son vêtement grec une lettre en chiffres, et la remit au comte. —



Mais qu'avez vous, monseigneur? reprit-il, lorsque Zrini se fut approché des lumières, et assis auprès de la table sur laquelle elles étaient placées. Kolschutzki fut alors frappé de sa pâleur et de l'altération de ses traits. — Seriez-vous malade? lui demanda-t-il.

— Non, non, mon cher Francisque, répondit Zrini; non, je me porte bien. Puis il passa la main sur son front comme pour se dérober aux regards, et se mit à déchiffrer la lettre au moyen de la clef, qu'il sortit d'un endroit caché de son portefeuille. Francisque Kolschutzki le regardait encore avec des yeux inquiets; il voyait bien que le comte ne voulait pas être questionné, ni distrait de son occupation; mais il le connaissait trop bien pour ne pas voir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans son ame. Déja l'aspect de cette lettre et les premiers mots qu'il avait à peine déchiffrés, avaient paru lui faire éprouver une violente émotion. Enfin il acheva sa lecture, et put la recommencer avec plus d'attention. Grand Dieu! s'écria-t-il après avoir

fini, le dé est jeté! — Qui t'a remis cette lettre?

— C'est Yvan: vous le connaissez. Votre beau-frère l'a envoyé; il est venu à cheval de l'armée du grand visir, qui est en marche de Raab sur Vienne.

— Connais-tu le contenu de cette lettre?

— En partie. Kara Mustapha ne s'est laissé persuader, ni par les représentations de ses pachas, ni par les conseils de votre beau-frère, ni par le duc Charles de Lorraine, qui a pris position en face de lui; il a mis toutes ses armées en mouvement, et s'avance sur cette capitale par le plus droit chemin. Yvan a vu lui-même les Tartares qui parcourent tout le pays et le dévastent. Ils sont déja parvenus jusqu'au lac de Neusiedel.

— Ne sais-tu rien de plus?

— Rien de positif. J'ai appris cependant que le grand visir se promet beaucoup de votre coopération; votre beau-frère compte aussi sur vous; mais j'ignore ce que l'on en attend, ce que vous voulez et pouvez faire. En disant ces mots,

Kolschutzki jetait sur le comte un regard si pénétrant, que Zrini détourna les yeux; son cœur, en proie aux remords, ne pouvait supporter la vue de son loyal ami. — Pars, lui dit-il d'une voix émue; on pourrait nous surprendre.

Kolschutzki s'inclina, et, après avoir remis son déguisement, il s'avança vers la porte secrète; mais il revint sur ses pas, et dit : — Monseigneur, je vous jure que j'ignore le contenu de cette lettre; mais, si l'on exige de vous quelque chose qui vous force d'éviter les regards d'un ancien et fidèle serviteur, j'ose dire d'un ami tel que Francisque, croyez qu'il vaut mieux ne pas le faire.

Zrini fit voir un mouvement de colère. Il voulait parler; mais il retint des mots à demi-prononcés, et fit signe à Kolschutzki de s'éloigner. Celui-ci obéit, et laissa le comte déchiré encore davantage par les sentimens les plus violens et les plus opposés. La lettre chiffrée était de Tékéli, et en contenait une autre en langue française de sa sœur Hélène; ils l'avaient expédiée par un homme

de confiance, Yvan, ancien hussard autrichien, et qui en portait encore l'uniforme. Par cette voie et par l'entremise de Kolschutzki, plusieurs dépêches avaient déja été échangées entre les conjurés. Kolschutzki pressentait les desseins de Tékéli et de Zrini; mais il était loin de les approuver. Etabli en Autriche, il était sincèrement attaché à cette monarchie, devenue sa seconde patrie; s'il se laissait employer par les chefs des rebelles, c'est que son dévouement pour la famille de son ancien maître l'emportait encore sur tous ses autres sentimens; qu'il croyait lui devoir tous les sacrifices et une entière discrétion; d'ailleurs, les entreprises périlleuses qui demandaient force, courage et adresse, tentaient toujours son activité. C'est ce qui l'avait entraîné à servir le comte; comme un émissaire hardi et fidèle, et souvent il avait hasardé sa vie pour lui rendre service, sans être initié dans ses vues secrètes, et ne voulant pas les pénétrer. Cependant, peu à peu, elles s'étaient développées à ses yeux: il était trop fin pour ne pas démêler tout le tissu de la

conjuration des *mal contens*, dont il avait eu tant d'occasions de découvrir les sentimens et les espérances. Dans ce moment, les mouvemens de l'armée ottomane, l'état d'agitation dans lequel il avait trouvé le comte Zrini, avaient confirmé ses pressentimens, et rempli son ame d'inquiétude sur son jeune maître. Il avait osé l'avertir de ce que lui défendait l'honneur, et l'avait quitté avec la ferme intention de faire son possible, pour le sauver des malheurs et des crimes auxquels il s'exposait, et de l'éloigner des bords du précipice où il allait s'enfoncer.

La lettre de Tékéli contenait en effet la nouvelle que le grand visir n'avait absolument pas voulu abandonner son projet de prendre Vienne, et, s'il lui était possible, de s'emparer de la personne de Léopold. Il avait levé subitement le siége de Raab, et se dirigeait à marches forcées sur la capitale; il avait le projet d'envoyer en avant les hordes tartares pour saccager le pays et enlever l'empereur, si celui-ci quittait Vienne pour se mettre en sûreté. Tékéli ajoutait que,

trouvant qu'il serait trop humiliant de voir tomber le chef temporel de la chrétienté entre les mains d'un orgueilleux infidèle, lui-même et ses affidés avaient conçu le plan de le prévenir et d'exécuter l'enlèvement de l'empereur, qu'ils conduiraient en Hongrie, et qu'ils traiteraient, quoique prisonnier, avec tous les égards dûs à son rang et à sa personne. Ce coup hardi ne pouvait manquer de réussir, si Zrini voulait y contribuer de son côté, en déterminant le monarque à fuir, et à prendre dans sa fuite la route qu'il désignait, conformément aux mesures qu'ils avaient arrêtées. Par là (disait-il) les intérêts des *mal contens* de la Hongrie prendraient la tournure la plus avantageuse. Pensez, ajoutait-il en terminant sa lettre, à ce que vous devez à votre patrie; profitez du moment qui ne se retrouvera jamais, pensez à votre malheureux père; le sort de votre patrie et celui de votre famille sont entre vos mains. . . . .

Ces lignes avaient jeté des charbons ardens dans l'ame du comte: lui, lui-même, l'enfant adop-

tif, l'ami de Léopold, devait livrer son bienfaiteur, son souverain, entre les mains de ses ennemis; car il ne pouvait se dissimuler que les mécontens ne fussent réellement les ennemis de l'empereur, malgré tout le respect qu'ils affectaient pour sa personne. S'il ne s'y prêtait pas, il devenait parjure envers son beau-frère, envers sa sœur, à la cause qu'il avait fait le serment de défendre, et à son pays. L'orage le plus affreux bouleversait son ame : des devoirs s'élevaient contre d'autres devoirs, les liens du sang contre des sentimens tout aussi sacrés. Ses idées s'embrouillaient; il était incapable de réfléchir; mais son ame se révoltait encore à la pensée de haute trahison, et ce qu'il avait si souvent discuté avec lui-même, ce qu'il avait appuyé sur des sophismes, sur des vues générales, ce qu'il avait si souvent reconnu comme juste et bien dans le lointain, se présentait à lui, au moment de l'exécution, comme un crime horrible et vil, comme l'abus le plus indigne de confiance, et la plus noire ingratitude.

Il frémit et repoussa loin de lui la lettre de son beau-frère; mais ses yeux tombèrent sur celle de sa sœur qu'il avait laissée sur la table, sans l'avoir décachetée; il la prit et la lut.

Hélène, la courageuse fille des Zrini, la veuve de Ragotsky, l'épouse de Tékéli, lui écrivait avec tout le feu, toute l'énergie qui l'animaient; elle rappelait à son frère l'ancien éclat, la gloire de leur maison, les services signalés que leurs ancêtres avaient rendus à leur patrie, la défense si célèbre de Szigeth, et ce que leur oncle, le kan de Croatie, avait sacrifié pour son roi; (1) Elle dépeignait ensuite avec les couleurs les plus fortes ce

(1) Le comte Nicholas Zrini perdit la vie en défendant avec héroïsme la forteresse de Szigeth. Théodore Korner, le moderne Tyrtée de l'Allemagne, a célébré la mémoire de cet événement dans une superbe tragédie. Le neveu de ce héros, nommé aussi Nicholas, fut kan de Croatie; il se distingua comme guerrier valeureux dans la première guerre contre les Turcs, et comme habile homme d'état; il fut tué malheureusement à la chasse par un sanglier furieux.

(*Note de l'auteur.*)

qu'elle, fille et femme des mécontens hongrois nommait *l'ingratitude de la cour de Vienne*, les injustes vexations auxquelles l'empereur s'était laissé entraîner par de mauvais conseils, et qui avaient engagé leur malheureux père à s'unir à Nadasdy et à Frangipani pour maintenir la liberté de leur patrie; comme ils avaient été trahis au moment d'exécuter leurs nobles desseins, livrés à leurs ennemis, et mis à mort par les mains du bourreau, victimes de leur patriotisme et de leur amour pour la plus juste des causes. Puis elle faisait un tableau brillant du bonheur que les efforts de son époux, de son frère et de leurs amis, allaient répandre sur leur patrie délivrée du joug oppresseur; du développement des esprits, du progrès des lumières, des richesses qui résulteraient d'un commerce libre et avantageux. Elle terminait cette longue lettre par une espèce d'élan poétique, en retraçant à son frère les temps de leur enfance, leur union fraternelle, toutes les heures passées ensemble, où la délivrance et la prospérité de la Hongrie avaient

été le sujet de leurs entretiens, le but de leurs ardens desirs, où l'ame de feu de Zrini, les moyens qu'il avait développés, l'avaient autorisée à concevoir de lui les plus belles espérances, la nature paraissant l'avoir destiné au sort le plus glorieux et à être digne de porter un jour une couronne, etc.

Zrini, après avoir lu cette lettre, était comme dans un état d'ivresse; il était clair qu'Hélène ne savait pas et ne pouvait savoir ce que contenait celle de son mari, postérieure de plusieurs jours, et datée du camp devant Raab, tandis que la sienne l'était de Bude où elle se trouvait encore; mais ces deux missives venaient à l'appui l'une de l'autre; elles étaient parfaitement calculées pour exalter l'imagination déja très ardente de Zrini, qui l'empêchait de distinguer le bien et le mal, et les devoirs réels de ceux qui n'étaient que fictifs.

La nuit était avancée; le comte se jeta sur son lit; mais le sommeil fuyait ses yeux, et son ame fut agitée pendant long-temps. Il ne pouvait se décider sur le parti qu'il voulait prendre; enfin,

il se leva lorsque le jour commençait à poindre; il relut encore la lettre de sa sœur, et répondit aussitôt à celle de son beau-frère; mais il commença et déchira vingt fois ce qu'il écrivait, avant de parvenir à l'achever. Sa lettre contenait son assentiment à la demande de Tékéli. Après mille combats, il promettait d'engager l'empereur à se retirer à Lintz, en suivant la rive droite du Danube, où l'épaisse forêt de Wiener-wald sur la montagne de Ridenberg devait trop bien favoriser l'attentat des rebelles, etc.

Cette lettre, écrite en chiffres, devait être remise au plus tôt à Kolschutzky pour l'expédier. Zrini s'habilla promptement dans un costume du matin, et sortit de chez lui. Il traversa les rues encore désertes pour gagner la Tour-Rouge, près de laquelle Francisque avait son domicile. Lorsqu'il fut sorti de l'enceinte de la ville, que la brise fraîche du printemps eut rafraîchi sa tête brûlante; lorsque ses regards tombèrent sur le majestueux Danube, sur les environs délicieux de Vienne, sur les prairies verdoyantes, sur les

montagnes à gauche couronnées de vastes forêts, sur leurs flancs couverts de bâtimens, du couvent des Camaldules, des ruines d'anciens manoirs; plus près de la ville des maisons élégantes et des jardins fertiles qui annonçaient l'aisance de leurs propriétaires; lorsqu'il vit l'activité qui se réveillait dans les rues, les nombreux bateaux qui glissaient paisiblement sur le fleuve, etc.; ces tableaux délicieux firent sur lui une vive impression. Que deviendra toute cette magnificence dans quelques semaines (se dit-il avec une profonde tristesse), lorsqu'une armée innombrable de barbares ennemis cernera ces remparts, transformera ces édifices en monceaux de ruines, fera couler le sang de leurs paisibles habitans, ou les traînera dans un affreux esclavage! Et qui a contribué à amener ici tant de désastres? qui a promis des secours à ces ennemis féroces, qui ne respirent que le carnage et la désolation? qui leur a montré le chemin de ces florissantes entrées?..... Zrini frémit; il s'arrêta sur le pont, son cœur était près de se briser; il porta sa main

sur la fatale lettre cachée dans son sein pour la jeter dans le fleuve; mais tout-à-coup il sentit un ardent desir d'éteindre dans ses flots rapides l'incendie qui dévorait son ame, et de s'y précipiter lui-même. Il s'approcha du parapet et regarda l'eau qui coulait majestueusement à l'orient, vers sa patrie, où vivaient tant d'êtres chéris, où était placé le tombeau de ses pères, les manoirs où ils avaient vécu, environnés de richesses et de gloire, vers ce pays auquel il avait résolu de consacrer sa vie et toutes ses facultés. Pouvait-il s'arrêter à la moitié de la carrière qu'il avait parcourue, retirer avec lâcheté la main déja levée pour la défense de sa liberté, renoncer à la conquérir pour sa patrie, par une molle compassion pour des hommes qui lui étaient étrangers, indifférens, qu'il pouvait même regarder comme ennemis de ses concitoyens? Devait-il mettre fin à une existence qui appartenait en entier à sa terre natale, à ses compatriotes, aux objets de son premier intérêt?

Comme en sortant d'un rêve pénible on s'efforce

de l'oublier, ainsi Zrini secoua bientôt les sentimens de repentir auxquels il avait cédé un instant; il poursuivit sa route d'un pas précipité vers la maison de Kolschutzky, qui le reçut avec le respect et l'affection qu'il éprouvait pour son ancien maître, et lui promit d'expédier sa dépêche. Mais cet honnête serviteur, en prenant la lettre, jeta encore un regard plein de sollicitude sur le comte, dont la physionomie hâve, colorée seulement par la rougeur de la fièvre qui le consumait, animait aussi d'un feu sombre ses yeux qui évitaient ceux de Francisque et ne trahissaient que trop son agitation intérieure.

Cependant le jour éclairait aussi le palais impérial. Léopold avait l'habitude de se lever matin et de consacrer les premières heures de la journée au culte des Muses; c'est-à-dire, qu'il lisait des auteurs classiques latins, et s'occupait de littérature avec son bibliothécaire Lambeccius, à qui il écrivait souvent des billets en très bon latin, et dont plusieurs ont été conservés. Cette fois il avait fait appeler ce fidèle serviteur, ou

plutôt cet ami, non pour lui expliquer quelques passages difficiles d'un auteur ancien, mais pour le consulter sur les moyens de sauver le trésor précieux de médailles, de manuscrits et d'autres collections confiées à la garde de Lambeccius. Le bibliothécaire en avait déja empaqueté la plus grande partie, et demandait à l'empereur s'il devait envoyer ces objets à Lintz, par eau en remontant le Danube, ou sur des chariots, lorsque le chambellan de service entra avec un air consterné, et annonça le commandant, comte de Stahremberg, qui apportait à sa majesté des nouvelles très pressantes.

— Cela ne présage rien de bon, Lambeccius, dit l'empereur, lorsqu'il eut donné l'ordre de faire entrer le général; vous verrez que Stahremberg nous apporte de mauvaises nouvelles.

A cet instant le général entra; sa physionomie annonçait en effet quelque sinistre rapport.

— Lambeccius peut-il écouter ce que vous avez à me dire? comte, dit l'empereur.

— Ce que j'ai à annoncer à votre majesté, ré-

pondit le commandant, sera bientôt su de toute la ville : le grand visir a levé le siége de Raab et se porte sur Vienne en marches forcées.

— Il a levé le siége de Raab ! répéta Léopold consterné.

— Dans cet instant, un courrier envoyé par le duc Charles de Lorraine en apporte la nouvelle ; ce général n'a pu arrêter l'ennemi, qui a fait passer à son armée la rivière de Raabnits, il a déja poussé les avant postes jusqu'au-delà de Neusiedel.

— Et qu'a donc fait le duc Charles ?

— Sire, il n'a pu que se retirer en grande hâte dans l'île de Schult, sur la rive gauche du Danube.

— Nous sommes entre les mains de Dieu, dit l'empereur après un moment de silence. La ville de Vienne est ouverte aux ennemis ; hâtez-vous maintenant, Lambeccius, de mettre vos trésors en sureté.

Le bibliothécaire effrayé avait perdu la force de parler. — Comment, déja... et si précipitam-

ment ; cela n'est pas possible, balbutia-t-il enfin.

— Il le faut cependant, reprit le commandant. Je dois aussi supplier votre majesté de songer avant tout à sa propre sûreté ; les Turcs peuvent être ici dans cinq ou six jours.

L'empereur ne répondit pas ; mais ses traits, ordinairement si immobiles, laissaient deviner son émotion intérieure ; il n'avait pas cru le danger aussi rapproché.

— Nous verrons, dit-il enfin, il sera toujours temps d'en venir aux extrémités.

— Non, non pas toujours, sire, reprit Stahremberg ; qu'il me soit permis de vous représenter humblement que le départ de votre majesté ne peut pas se préparer et s'effectuer en quelques heures, ni avec quelques chariots ; il y a tant de choses auxquelles il faut réfléchir d'avance.

— Je ne quitterai ma capitale et mes Viennois, dit l'empereur avec fermeté, que lorsqu'il n'y aura point d'autre expédient. Croyez-moi, général, il est important que je reste jusqu'au

dernier moment; mon départ jetterait la ville dans la plus affreuse consternation.

A ces mots, le chambellan rentra pour annoncer le comte de Zrini et l'évêque Collonits.

Ils entrèrent et apprirent ce qui, pour le premier, n'était plus une nouvelle. Collonits fut saisi d'effroi :

— Dans cinq ou six jours !... s'écria-t-il, c'est aussi affreux qu'inattendu.

— Et comment sait-on, dit Zrini, que le danger soit aussi près? Ce n'est peut-être qu'une terreur panique, et qui n'est propre qu'à répandre l'alarme.

— Ce n'est point un vain bruit, répondit Stahremberg sèchement; un courrier du général en chef en a donné la certitude.

— Il faut donc que votre majesté songe à se retirer le plus promptement possible, reprit l'évêque; il n'y a pas un instant à perdre.

— Et vous aussi, vous êtes de cet avis! dit l'empereur; vous voulez donc que je livre Vienne à l'horrible confusion qui en résultera? Mon dé-

part sera le signal d'une fuite générale, du renversement de tout ordre public.

— Oserai-je dire à votre majesté ce que je pense, dit Zrini en se tournant directement vers le monarque, sans avoir l'air de faire attention aux autres assistans; je ne crois point le danger aussi imminent; cependant si votre majesté voulait s'éloigner, on pourrait donner à son départ la couleur d'un petit voyage d'occasion qui ne serait pas nécessité par les circonstances du moment.

— Permettez-moi, interrompit brusquement Stahremberg, de trouver cet avis très singulier, et j'ose ajouter celui d'un jeune homme.

— Comme il plaira à votre excellence, répondit Zrini avec un sourire ironique; je sais bien que je ne suis qu'un jeune homme, que je ne possède pas les profondes lumières....

— Zrini, interrompit l'empereur d'un ton grave, songez où vous êtes et à qui vous parlez.

— Daignez m'excuser, sire, reprit Zrini, mais... Une vive rougeur couvrit son visage, ses lèvres

serrées exprimèrent un dépit contenu; il baissa la tête sans rien ajouter.

— Eh bien! que vouliez-vous dire? reprit Léopold d'un ton plus doux, en parlant d'un *voyage d'occasion*.

— Il y aurait trop de présomption de ma part de parler en présence d'hommes tels que ceux qui ont l'honneur d'entourer votre majesté dans ce moment, dit Zrini en montrant de la main l'évêque et le général.

— Parlez, je vous l'ordonne, dit l'empereur.

Le dépit se peignit aussi sur le visage du comte Stahremberg.

— Je voulais dire en toute soumission, sire, continua Zrini, que votre majesté pourrait, par exemple, se rendre à son château de plaisance de Schœnbrunn, sous prétexte de se soustraire au bruit de la ville et des ouvrages qui se font à la proximité de son palais; de là, sa majesté pourrait, sans qu'on s'en aperçût, et comme si elle voulait chasser dans le parc impérial, continuer son voyage à Lintz, dans le cas le plus pressant;

à peine l'apprendrait-on à Vienne, et l'on y prendrait tranquillement les mesures nécessaires pour prévenir les effets de la terreur qu'inspirerait la nouvelle de son éloignement.

— Cet avis n'est point si mauvais, dit l'empereur, mais il faut encore y réfléchir et le discuter.

— Et, dans ce cas là, ajouta l'évêque, le voyage de sa majesté aurait donc lieu sur la rive droite du fleuve?

— Naturellement, répondit Zrini; n'est-ce pas le plus droit chemin pour aller à Lintz? Si les mesures sont bien prises d'avance à toutes les postes, la cour sera à Lintz avant qu'à Vienne on puisse seulement s'en douter.

— Et qui escortera sa majesté, qui protégera sa personne? s'écria Stahremberg; notre armée est postée sur la rive gauche. Ne savez-vous pas que le duc Charles a repassé le Danube en toute hâte?

— Si votre majesté croit avoir besoin d'une escorte militaire au milieu de son pays et de ses

fidèles sujets, reprit Zrini, en s'adressant toujours directement à l'empereur, on pourrait facilement faire venir de Saint-Poelten ou de Krems, une ou deux des compagnies de réserve qui y sont cantonnées.

— De Saint-Poelten ou de Krems! répéta Stahremberg avec une ironie amère, où il n'y a que des dépôts de recrues ou des invalides!

— Non, dit l'évêque d'un ton sérieux, si jamais mon opinion a pu avoir quelque poids auprès de votre majesté, je la supplie de ne pas voyager sur la rive droite.

— Mais quels périls y voyez-vous donc? demanda Léopold.

— Sire, les postes avancés de vos ennemis sont, dit-on, déja parvenus jusqu'au lac de Neusiedel, répondit Collonits, peut-être encore plus près; n'est-il pas probable qu'ils avanceront toujours davantage dans un pays où il n'y a aucune force militaire qui puisse les arrêter?

— Et qui nous dira, ajouta vivement Stahremberg, jusqu'où ils se porteront, et quel af-

fâcheux malheur pourrait en résulter. — Je n'ose y penser, dit-il après une minute de silence, mais je ne conçois pas comment on peut conseiller à votre majesté de suivre la rive droite.

— Il s'agit seulement, dit Zrini (affectant toujours de s'adresser directement à l'empereur), que votre majesté le conçoive, et qu'avec sa sagacité accoutumée, elle daigne choisir entre les humbles avis que ses fidèles sujets osent lui soumettre celui qu'elle-même trouvera le meilleur.

— Un fidèle sujet, s'écria le général, ne conseille jamais ce qui, au premier coup-d'œil, paraît aussi pernicieux que dangereux.

— Que signifient ces paroles, comte Stahremberg? reprit Zrini en donnant essor à sa colère qu'il ne pouvait plus contenir; que signifient de pareilles accusations? Mon gracieux souverain me connaît, et.....

— Zrini! s'écria l'empereur en levant le doigt.

— Vous dites que sa majesté vous connaît, reprit Stahremberg; oui sans doute elle vous con-

naît, tel qu'il vous a plu de vous montrer; mais chaque objet a plusieurs faces.

— C'en est trop! s'écria Zrini. Si je suis encore jeune, et vous général et commandant de la ville, je suis au moins aussi bon gentilhomme que vous, et le lieu où nous sommes m'empêche seul de vous demander une satisfaction éclatante.

— Zrini! s'écria encore l'empereur, je vous en ai averti plusieurs fois, vous vous oubliez encore. Sortez de ma présence.

La pâleur de la mort et la rougeur du feu se montraient sur le visage de Zrini, à mesure que ses passions tumultueuses et le sentiment de sa perfidie luttaient dans son ame; sa poitrine s'élevait, ses lèvres tremblaient, sa fierté ne pouvait endurer l'humiliation qu'il venait d'éprouver en présence de ses ennemis. Léopold s'aperçut de la violente émotion de son favori, et lorsque Zrini s'éloigna, il lui dit encore d'un ton presque amical: Rendez grâce à ma bonté, si je ne vous fais pas mettre aux arrêts, et n'en abusez pas.

Zrini se retourna pour remercier le monarque,

en s'inclinant profondément; mais l'expression de la fierté blessée et d'un violent dépit intérieur qui régnait sur sa physionomie, était en contradiction avec cette marque de respect.

— Ce jeune homme a une bien grande idée de lui-même, dit l'évêque, lorsque Zrini eut quitté l'appartement.

— C'est un jeune fat, orgueilleux, présomptueux, bouffi de vanité, ajouta Stahremberg. Plaise à Dieu qu'il ne soit pas encore bien pire!

— Général, dit l'empereur, je sais bien que c'est votre dévouement à ma personne qui vous inspire les paroles que vous venez de proférer, et je vous en remercie; mais point de partialité. Les accusations que vous venez de porter contre Zrini sont bien graves; pourriez-vous le croire capable de me trahir, moi, son bienfaiteur?

— Je le crois capable de tout, sire; sa vanité, son ambition l'ont perdu; et peut-être votre majesté sera-t-elle trop tôt convaincue de son ingratitude.

— Vous m'avez déja donné dernièrement des

avertissemens à son égard; vous m'avez montré son voyage à Munkats et à Andrinople sous le jour le plus suspect : depuis lors, nous avons acquis la conviction que vous lui faisiez tort.

Stahremberg se mordit les lèvres, puis il reprit : — Je ne me permettrai pas de mettre en doute la pénétration de votre majesté; mais il me serait difficile de douter de l'authenticité des nouvelles que j'ai reçues.

— Dans tous les cas, reprit l'évêque, il ne s'agit pas à présent de discuter sur le degré de fidélité du comte Zrini; il faut s'occuper des mesures qu'il y aurait à prendre dans ce moment critique, si votre majesté, comme on n'en peut douter, n'adopte pas les conseils d'un jeune homme, qui manque au moins d'expérience, sans les avoir soumis à l'examen de sa propre sagacité. J'ose respectueusement vous solliciter, vous supplier, sire, de vous éloigner au plus tôt de Vienne.

— C'est à cela que j'ai le plus de peine à me déterminer, répondit Léopold. Songez, Collonits,

à la sensation que fera notre départ dans tout le pays.

— Cependant, sire, à moins d'un miracle, à moins que Kara Mustapha ne retourne volontairement sur ses pas, cette démarche est absolument nécessaire ; il est trop important que votre personne sacrée soit en sûreté.

— Pourquoi différer ce dont on a reconnu l'absolue nécessité? interrompit Stahremberg. Qui sait quels plans perfides on concerte dans l'ombre du mystère? Une résolution subite peut déjouer bien des trames. Je m'offre à faire, de concert avec le grand écuyer, comte de Dietrichstein, toutes les dispositions nécessaires, pour que sa majesté puisse partir demain matin.

— Demain matin! y pensez-vous, Stahremberg? dit l'empereur. L'impératrice ignore encore ce qui se passe; personne, dans le palais, n'a songé à ce qu'on doit emporter, et à mettre en sûreté ce qu'on laissera. Non : demain, c'est impossible.

Lambeccius, qui s'était tenu à l'écart pendant

toute la conférence, s'avança tristement : — Hélas ! dit-il en soupirant, comment serait-il possible d'empaqueter, d'ici à demain, la bibliothèque et nos immenses collections d'objets si rares et si précieux ! *Festina lentè, hâte-toi lentement*, disait l'empereur Auguste. Réfléchissez, sire, combien une telle précipitation serait funeste !

— Vos dictons latins, reprit le commandant en souriant, ne sont pas d'un grand usage pour le moment, mon cher bibliothécaire ; mais, pour vous montrer que je n'ai pas tout-à-fait oublié mes rudimens, je vous répéterai mon proverbe favori : *Audaces fortuna juvat, la fortune favorise l'audace*. Ainsi, je vous conseille de vous mettre promptement à l'ouvrage, et d'empaqueter votre science.

— N'ayez pas peur, Lambeccius, dit l'empereur au savant consterné ; votre besogne ne peut pas en effet se faire aussi vite que le croit le général ; il ne s'agit pas ici d'une expédition militaire. Cependant vous ferez bien de commencer et de

mettre la plus grande diligence. *Vale, Lambecci.*

Le bibliothécaire, tout tremblant de frayeur, s'inclina et sortit. L'empereur convint enfin avec le général et l'évêque qu'on s'occuperait tout de suite, et sans éclat, de placer dans des caisses le trésor et les objets les plus précieux, et qu'on ferait les dispositions nécessaires pour que la cour pût partir à l'instant, si l'on recevait des nouvelles plus alarmantes. On ne décida point encore quelle route on suivrait dans cette fuite. L'empereur, contre l'avis de ses ministres, paraissait incliner à préférer celle de la droite du fleuve à celle de la rive opposée, où les chemins étaient plus difficiles, et où il y avait moins de gîtes convenables.

Cependant les tristes rapports qu'on avait reçus le matin au palais parvinrent bientôt au dehors, et se répandirent promptement dans la ville. La terreur, la consternation, se peignaient sur toutes les physionomies : ici, on voyait des groupes d'hommes qui se communiquaient les tristes nouvelles ; là, d'autres personnes dans un

profond abattement. Les uns s'agitaient, d'autres réfléchissaient, plusieurs avaient perdu la faculté de penser, et regardaient vaguement en l'air, sans savoir quel parti prendre. La même frayeur régnait dans l'intérieur des maisons. Depuis longtemps, il est vrai, on s'attendait à Vienne que l'armée ottomane avancerait, et à tous les malheurs qui en résulteraient; mais, le grand visir ayant feint d'assiéger Raab, ce délai avait bercé les Viennois d'une trompeuse espérance, qui leur avait donné du courage. Ils s'étaient insensiblement persuadés que, si le siége de Raab traînait en longueur, ils échapperaient peut-être au danger qui les menaçait, et que les mesures que prenait le comte de Stahremberg pour la défense de la ville seraient inutiles.

Madame de Volkersdorf elle-même, arrivée à Vienne avec tant de frayeur, s'était peu à peu rassurée : ses entretiens journaliers avec madame de Praising avaient produit sur elle cet effet salutaire. Elle aussi commençait à croire à la possibilité d'être sauvée, et, tout en se calmant, avait

songé de nouveau à son projet favori, la prise d'habit de Catherine. Elle faisait de fréquentes visites au couvent de la *Porte du Ciel*, et s'affermissait chaque jour dans l'idée que ce saint asile serait épargné ainsi que toute la ville, et que sa fille y trouverait son salut temporel et éternel. Pâques et la Pentecôte, fixés par le père Isidore pour la cérémonie, étaient passés depuis long-temps, et l'on avait desiré que cette cérémonie eût lieu à l'époque d'une des grandes fêtes de l'église; mais il y en avait encore d'autres dans le courant de l'année, et le jour de l'assomption de la Sainte-Vierge, au milieu du mois d'août, paraissait à la baronne le moment le plus convenable, par le rapport qu'elle trouvait entre le jour où la Sainte-Vierge (suivant la croyance de l'église catholique) a été enlevée au ciel, et celui où sa fille serait mise à l'abri des orages et des soucis de la vie; où elle entrerait dans un asile inviolable, où règne une pieuse paix. Chaque jour, elle en parlait à Catherine, qui ne savait que lui répondre, ni quel parti prendre pour

échapper à ce malheur, puisque toutes les instances et les représentations de madame de Praising et de sa fille avaient échoué auprès de la baronne, dont l'ame timorée ne voyait que dans ce sacrifice le moyen d'échapper à la damnation éternelle. Elle ne souffrait aucune objection, et voulait être obéie. Mais la nouvelle de l'approche des ennemis donna subitement à sa sollicitude une tournure différente : elle se voyait, ainsi que sa fille, entraînée par le torrent des événemens et par le danger général. Il ne pouvait plus être question, pour le moment, de faire entrer Catherine au couvent ; madame de Volkersdorf le voyait déja envahi par les barbares infidèles, profané, pillé, saccagé, toutes les religieuses assassinées ; elle se rappelait ce que, depuis son enfance, elle avait lu dans les almanachs, des scènes de mort et de carnage. Ces horribles images la poursuivaient sans cesse, et déja elle se croyait moins en sûreté dans cette ville si populeuse et si bien fortifiée que dans son château solitaire. Madame de Praising et Catherine avaient

beaucoup de peine à la calmer, et à l'empêcher de prendre à chaque instant un parti différent et très imprudent, suivant les bruits qui lui parvenaient. . . . .

Un jour entier s'était écoulé depuis la vive contestation qui avait eu lieu dans le cabinet de l'empereur, et Zrini n'avait point reçu d'ordre de reparaître devant le monarque : cette humiliation le blessait profondément, et contribuait à apaiser les tourmens qui déchiraient son ame. Déja l'idée de livrer son bienfaiteur entre les mains des rebelles lui paraissait moins coupable; il se croyait injustement condamné par ce prince, et sacrifié aux égards que l'empereur voulait témoigner au commandant de la ville et au digne évêque. Il était convaincu qu'il n'avait rien dit qui pût offenser le général, tandis que celui-ci lui avait reproché ouvertement des desseins équivoques. Plus sa conscience lui disait que ce reproche était fondé, plus il était furieux que Stahremberg l'eût pénétré, et que l'empereur, en le bannissant de sa présence, eût prouvé qu'il

n'était pas éloigné de le croire. Mais, lors même qu'il ne le croirait pas, Zrini n'avait-il pas tout à craindre de l'influence que Stahremberg et son opiniâtre volonté avaient prise sur le monarque? Il ne pouvait donc plus compter sur la faveur immuable du souverain, comme il l'avait cru jusqu'alors. Cette faveur, qu'il avait considérée comme un rocher inébranlable, n'était plus qu'un faible roseau sur lequel il ne pouvait s'appuyer, et auquel il aurait le plus grand tort de sacrifier le bonheur de sa patrie. Ces fausses idées l'égaraient toujours davantage dans un labyrinthe dont sa raison obscurcie ne pouvait lui montrer l'issue. Cependant il ne pouvait encore imposer tout-à-fait silence à sa conscience, qui lui reprochait son ingratitude et sa trahison envers le meilleur des princes. Il cherchait alors à l'apaiser par l'exemple du dernier des Brutus, en employant toutes les facultés de son ame pour justifier sa faute par celle de ce magnanime coupable; il se regardait comme destiné, par un sort inexorable, à exécuter les plus grands desseins

en se brisant lui-même. Cette trompeuse excuse, qui donnait plus de force encore à sa vanité, dissipait insensiblement ses doutes, et lui rendait la fermeté dont il avait besoin, pour remplir le rôle qu'il devait jouer, et qui ne serait pas de longue durée. Le terme des événemens s'avançait à grands pas; il n'y avait plus de temps à perdre; mais peut-être, si sa disgrace se prolongeait, ne trouverait-il plus l'occasion ni les moyens de décider l'empereur à suivre la route qui doit le perdre. Il réfléchissait à ce qu'il devait faire pour parvenir à ce but, s'il était appelé à paraître devant Léopold, et s'imaginait acquérir d'autant plus de mérite aux yeux de sa patrie et de son pays, qu'il lui en coûtait beaucoup d'agir avec une perfide duplicité. D'autres pensées se présentèrent aussi à lui dans le moment où son sort était près de se décider; il allait périr, ou son existence passée devait s'effacer de sa mémoire comme un rêve; il devait commencer une nouvelle vie, dans une sphère supérieure, sur le théâtre du monde et de l'histoire. Tout ce qui

l'avait occupé jusqu'alors devait disparaître ; mais le souvenir de Ludmille se réveillait dans son ame, non plus comme autrefois, pour le troubler dans ses vastes projets (depuis long-temps, la lutte entre l'amour et l'ambition était terminée, et cette dernière avait remporté une entière victoire) ; mais l'image du bonheur qu'il avait goûté près de cette femme si belle, si passionnée, lui apparaissait comme un tableau dont sa vanité jouissait encore. Il se rappelait avec orgueil tout ce qu'elle lui avait sacrifié, la générosité avec laquelle elle avait saisi et approuvé ses projets, parceque c'était *lui* qui les avait conçus ; comme elle s'était oubliée elle-même pour ne songer qu'à lui seul, et avait brisé son propre cœur, détruit son avenir, pour celui de l'homme qui l'avait abandonnée. Un sentiment douloureux s'empara alors de lui : Non, non, s'écria-t-il, Ludmille ne doit pas être abandonnée sans secours, sans protection ! Il se rappela aussi Catherine, cet être si doux, si innocent, qu'il aurait pu une fois embraser aussi de tous les feux de l'amour ; qui

ne pouvait même se décider à le haïr, quoique ce fût lui qui l'eût condamnée à la vie monacale, en enlevant sa sœur. Il lui devait aussi de la préserver du danger.

C'était le second jour depuis sa disgrace qu'après une nuit sans sommeil, il se mit à son bureau pour écrire à sa sœur Hélène, pour lui avouer son mariage, et recommander Ludmille à ses soins. Il écrivit aussi à un ami puissant à Paris; puis il sortit à la hâte pour se rendre chez Kolschutzki, à qui il remit ses lettres pour les expédier. Il lui désigna ensuite la demeure de Catherine, en lui ordonnant, dès que la ville serait pressée par l'ennemi et que des femmes sans appui pourraient avoir besoin de secours, d'aller offrir les siens à mademoiselle de Volkersdorf, de veiller sur elle, la soigner comme la sœur d'une femme à qui il était attaché par la plus vive reconnaissance; il le chargea aussi, lorsque la ville serait prise (ce dont il ne doutait pas), de mettre tout de suite Catherine sous la sauvegarde de Tékéli. Kolschutzki le lui promit, et

Zrini rentra chez lui plus tranquille. Mais à peine fut-il dans ses appartemens qu'il entendit un grand bruit et beaucoup de mouvement dans le palais ; on courait dans les corridors, on parlait tantôt très haut, tantôt à voix basse, des portes s'ouvraient et se fermaient ; en un mot, tout offrait les indices d'un événement subit et très important. Il sonna son valet de chambre ; celui-ci entra, pâle comme la mort, et annonça à son maître que l'armée autrichienne avait été complétement défaite à Pétronell par les Turcs, et que, dans quelques heures, on verrait les bannières des Ottomans flotter sur les murs de Vienne.

Quelque résolu que fût Zrini, cette rapidité dans les événemens lui causa une vive émotion ; mais il se remit bientôt assez pour réfléchir et pour concevoir des doutes sur la vérité de cette nouvelle. Il se rendit au corps-de-garde des Trabans, pour recevoir de l'officier qui les commandait des informations plus positives ; celles qu'il obtint étaient à peu près conformes à ce

qu'il avait déja appris. Cependant, la chose était loin d'être aussi réelle qu'on le prétendait, ainsi que le courrier arrivé l'avant-veille l'avait annoncé. Le duc de Lorraine n'avait pas vu la possibilité de retenir le grand visir sous les murs de Raab; il avait donc jugé convenable de se retirer précipitamment; il avait fait passer le Danube à son infanterie, pour marcher sur Vienne, par la rive opposée, et lui-même voulait tâcher de gagner avec sa cavalerie la capitale, du côté du fleuve, pour la défendre. Partout où il arrivait, il voyait autour de lui des colonnes de feu s'élever dans les airs, des villages incendiés par les Turcs, ce qui lui prouva qu'ils le suivaient de près. Il accéléra sa marche; mais Kara Mustapha, qui voyait dans la prise de Vienne le but de toute son entreprise, et auquel il importait de surprendre cette ville le plus tôt possible, avant qu'elle fût en état de défense, se hâtait de prendre les devans sur l'armée autrichienne. Des hordes innombrables de Tartares précédaient son armée et répandaient la terreur dans les

campagnes, dévastaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, mettaient le feu à toutes les habitations, massacraient tous ceux que leur âge ou leur faiblesse empêchait de fuir ou de les suivre, et emmenaient comme esclaves ceux qui pouvaient marcher. Ainsi une quantité de villes et de villages, soit en Hongrie, soit en Autriche, furent entièrement détruits; les barbares n'épargnèrent que les villes qui se mirent sous le protection de Tékéli. La désolation remplissait tous les cœurs, et l'aspect de tant de désastres n'était pas propre à ranimer le courage des impériaux, dont la retraite ressemblait plutôt à une fuite. Déja leur avant-garde avait atteint Pétronell, où le fleuve majestueux coule au travers des plaines boisées, où des ruines d'édifices romains indiquent la place où était située jadis la ville de Carnuntum; là cette avant-garde fut en effet atteinte par une troupe de Tartares qui étaient parvenus avec de grands efforts à prendre les devans, et qui tombèrent à l'improviste sur les Autrichiens, poussant des cris horribles, et sortant en foule des broussailles

qui couvrent les rives du Danube, où ils s'étaient cachés en embuscade. Les Autrichiens furent tellement terrifiés qu'ils crurent être environnés de toute l'armée turque. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le margrave Louis de Bade parvint à les rassurer, à veiller à ce qu'ils ne se débandassent pas, et à les engager à soutenir vaillamment l'attaque de l'ennemi, pour pouvoir se retirer avec ordre sur le corps d'armée.

Ce fut ainsi que la présence d'esprit du général en chef sauva l'armée entière d'une confusion totale qui aurait eu les suites les plus funestes; il ne put cependant empêcher les Tartares de piller les équipages du duc de Lauwenbourg. Plusieurs officiers distingués furent tués dans cette attaque; entr'autres un prince de Croy; mais elle n'eut d'ailleurs aucun résultat sur la marche de l'armée, que celle-ci poursuivit tranquillement sur les deux rives du Danube. Le bruit exagéré et inexact de cette rencontre se répandit promptement dans la ville, et changea la consternation qui y régnait déja

en un véritable désespoir; on était convaincu que l'armée entière était défaite, dispersée, anéantie, que les Turcs étaient déja à Pétronell; on s'attendait à chaque instant à les voir paraître.

L'ame entière de Zrini était bouleversée; les mots de *Léopold* et de la *Hongrie* y retentissaient sans cesse tour-à-tour; il fallait se décider, les dés étaient jetés; il cherchait à rassembler toutes ses forces pour mettre en œuvre ses grands desseins; il se répétait encore tous les motifs et toutes les excuses qu'il s'était forgés pendant les derniers jours. Le courroux prolongé de l'empereur mettait un grand poids dans la balance et formait la pierre angulaire de l'édifice qu'un orgueil effréné, une imagination ardente avaient construits dans sa tête. Il parvint enfin à se calmer; il sentit que, puisqu'il avait promis, il ne devait plus songer qu'au moyen d'exécuter son plan le plus promptement possible, et d'obtenir la permission de parler à l'empereur, ce qui paraissait très difficile, puisqu'il était à présumer

que le monarque était dans ce moment là entouré de ses ministres et de ses généraux, et occupé des délibérations les plus importantes. Cependant, le temps pressait; Zrini était certain que s'il pouvait parvenir à parler seul à l'empereur, il l'engagerait à prendre dans sa retraite la rive droite du Danube, puisqu'il y avait paru disposé dans leur dernière entrevue; mais il fallait que cet entretien eût lieu au plus tôt, puisque certainement la cour ne devait par tarder à partir.

Il était parvenu au point où un seul événement allait décider de son avenir; il allait mettre la main dans l'urne de la destinée, et en tirer le lot qui fixerait son sort et celui de tant de milliers de mortels; il n'avait point encore fait de démarches, et, si le ressentiment de l'empereur se prolongeait encore quelques heures, elles deviendraient impossibles. Mais il est une idée qui se présente souvent à ceux qui réfléchissent sur la dégradation morale des humains, et que l'église même nous indique : c'est qu'il existe un mau-

vais principe qui travaille sans cesse à nous entraîner au mal, et paraît se faire un malin plaisir d'envelopper l'homme dans des filets invisibles, tissus des fils de ses faiblesses et de ses passions, et, lorsqu'il veut y échapper, de lui présenter quelque séduction, ou quelque circonstance, qui étouffe le germe des bonnes résolutions, et précipite le malheureux captif dans l'abîme : c'est ce qui arriva au comte Zrini. Tandis qu'il luttait encore avec sa conscience, et qu'elle semblait près de remporter la victoire, la porte de son appartement s'ouvrit, un valet de chambre de l'empereur entra, et lui annonça que sa majesté desirait lui parler. Zrini frissona; il fut hors d'état de donner à l'instant une réponse. La pâleur mortelle de son visage, ses yeux éteints, firent croire au messager qu'il était malade; il le regarda avec inquiétude, réitéra sa mission, et demanda comment M. le comte se trouvait. Ces mots rendirent à Zrini la faculté de réfléchir : il se leva vivement; un rayon de joie ranima son regard, une rougeur subite couvrit ses joues.

— J'aurai l'honneur, dit-il, d'aller à l'instant me mettre aux pieds de sa majesté.

— Votre excellence n'est donc pas indisposée? demanda encore le valet de chambre.

— Nullement. Je vais m'habiller à la hâte, et, dans cinq minutes, je serai dans l'antichambre de sa majesté.

L'empereur avait banni le comte Zrini de sa présence, croyant devoir cette réparation au général Stahremberg; il pensait aussi que cette légère punition serait utile à ce jeune homme plein de vanité. Tout en le chérissant, il n'était point aveuglé sur ses défauts; mais on venait de recevoir l'effrayante nouvelle de la défaite de Pétronell; il fallait prendre un parti à l'instant, décider le départ de l'empereur et de l'impératrice, dont la grossesse était très avancée, et des autres membres de la famille impériale. On faisait déjà les préparatifs de ce départ avec la plus grande précipitation; les ministres et les grands officiers de la couronne étaient réunis dans le cabinet du souverain, où régnait une activité ex-

traordinaire. Dans ces momens si graves, où l'empereur voyait la main de la Providence étendue sur sa tête, où son ame vraiment pieuse s'humiliait devant le roi des rois, qui dirige le cœur des grands de la terre comme des ruisseaux, celui du bon Léopold désirait revoir son favori, dont probablement il allait se séparer pour long-temps. On était obligé de réduire la suite du souverain aux personnes absolument nécessaires, vu la promptitude du départ et la difficulté des logemens.

Il restait cependant encore le point le plus important à décider, savoir, la route que la cour suivrait dans sa retraite, et Léopold voulait connaître l'opinion de Zrini à cet égard. L'évêque Collonits, le grand-maître comte de Harrach, le grand-écuyer comte de Dietrichstein, insistaient pour que le voyage se fît sur la rive gauche; l'empereur, deux ou trois jours avant, penchait pour l'avis contraire, qui était celui de Zrini; l'impératrice Elisabeth, à qui l'on avait fait, par hasard, long-temps auparavant, un tableau assez

effrayant du mauvais état des chemins et des auberges sur la rive gauche, en avait conservé l'idée. Son esprit en était frappé; elle craignait pour elle-même, dans l'état où elle se trouvait, et pour ses enfans en bas âge, mille désagrémens, et même des dangers, si l'on suivait cette route. Ce motif, et l'éloignement que Léopold avait pour traverser toute la ville et passer les ponts à la vue des habitans effrayés, le faisaient incliner à passer par Schoenbrunn, et de là continuer son voyage. Le bourgmestre de Vienne, M. de Liebenberg, qui avait été appelé pour décider quelles mesures on prendrait dans l'intérieur de la ville, partageait cet avis; il pouvait, mieux que personne, calculer l'effet que ferait le départ de l'empereur sur les habitans, et même il craignait des scènes tumultueuses. D'autres courtisans, toujours prêts à se ranger à l'avis que le souverain préfère, firent de même dans cette occasion; Stahremberg, Collonitz, et quelques autres, insistaient avec force pour la rive gauche. Les opinions étaient ainsi partagées sur ce sujet

important, et rien ne se décidait, lorsque le chambellan de service annonça que le comte Zrini allait se rendre aux ordres de sa majesté, et il ajouta que le valet de chambre chargé de le demander lui avait dit qu'il paraissait très malade.

— Malade!! s'écria Léopold, lui, mon Zrini! j'en serais bien fâché. Une voix intérieure lui disait sans doute que le chagrin qu'avait éprouvé son jeune ami d'être banni de sa présence, était la cause de son indisposition.

Les portes s'ouvrirent; Zrini se présenta, et son visage pâle et défait semblait confirmer le rapport du chambellan.

— Comment vous portez-vous, Zrini? dit l'empereur du ton le plus amical. Avez-vous appris ce qui se passe? il faut que nous partions.

— Je l'ai appris, sire; mais je ne puis ni ne veux y croire.

— Croyez-le cependant, reprit Léopold; nos affaires vont très mal; la main du Seigneur pèse sur nous. Puis il lui annonça, avec le calme de

la résignation et d'une vraie piété, les fâcheuses nouvelles qu'on avait reçues le matin.

Zrini était ébranlé dans tout son être. — Et qu'est-ce que votre majesté se propose? dit-il enfin.

— Ce que je suis forcé de faire, de partir.

— Il n'y a pas un instant à perdre, s'écria vivement Colloniz.

— Je suis d'accord avec vous là-dessus, continua l'empereur; mais nous différons encore sur la route à prendre. Votre avis n'était-il pas, Zrini, dit-il en se tournant vers son favori, que nous devions suivre la grande route sur la rive droite? Ces messieurs ne partagent pas cette opinion.

Le cœur de Zrini battait visiblement. — Et quelle est celle de votre majesté? demanda-t-il.

— Je penche pour la vôtre, et le bourgmestre aussi. Parlez, Liebenberg; développez vos motifs.

Le bourgmestre présenta alors fort longuement ses raisons, qu'il n'avait exprimées jusqu'alors que par quelques phrases, n'ayant point été in-

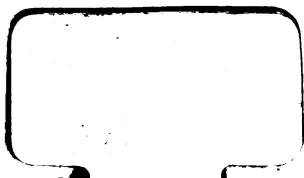
interrogé par l'empereur, et n'osant pas interrompre les grands seigneurs, qui parlaient dans un sens contraire. Il peignit la terreur des habitans de Vienne, la confusion qui en résulterait, les suites fâcheuses qu'elle pouvait avoir, lorsque, comme il n'en doutait pas, presque tous les Viennois, en voyant partir la cour, voudraient aussi prendre la fuite, se précipiteraient en foule sur la route qu'ils lui verraient suivre, et entraveraient ainsi le voyage du souverain.

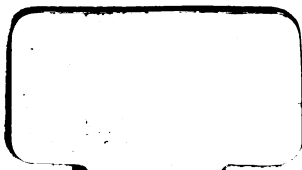
Collonits et Harrach combattirent son opinion par des motifs très solides; l'empereur, après les avoir écoutés, se tourna vers Zriny : — Vous êtes encore bien jeune, lui dit-il, et dans le fond, il ne vous appartiendrait pas d'émettre votre opinion en présence de tant d'hommes plus âgés, plus illustres, et qui occupent les premières dignités; mais je vous le permets, je vous l'ordonne même; parlez.

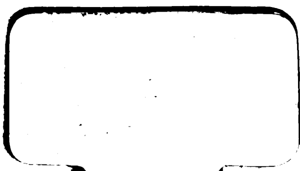
Le visage pâle de Zriny se couvrit de pourpre; la plus violente agitation bouleversait son ame. Cependant, se remettant peu à peu, il sut, avec

l'éloquence qu'il possédait trop bien, faire valoir avec feu, et d'une manière persuasive, ce que M. de Liebenberg avait dit sèchement et pesamment. Il fit remarquer à l'empereur qu'une armée battue, peut-être en fuite, et sûrement en désordre, comme il allait trouver la sienne, serait peu propre à couvrir sa retraite, et à le protéger contre la poursuite des ennemis ; que les troupes, l'artillerie et le train dispersés, couvraient les routes, les rendaient impraticables, peu sûres, et que sa majesté, au contraire, pourrait, en suivant l'autre rive, atteindre facilement Lintz en vingt-quatre heures au plus, et beaucoup plus vite que le grand visir ne pourrait mettre son armée en mouvement, pour la diriger de ce côté là ; qu'il n'y aurait donc pas le moindre danger, et que le voyage se ferait en sûreté et commodément.

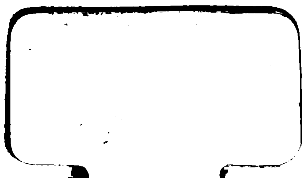
FIN DU TOME DEUXIÈME.








TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

